Réseau *Flora armorica*

Savoirs populaires sur la flore en Centre Ouest Bretagne :

DASTUMADEG KENTAÑ

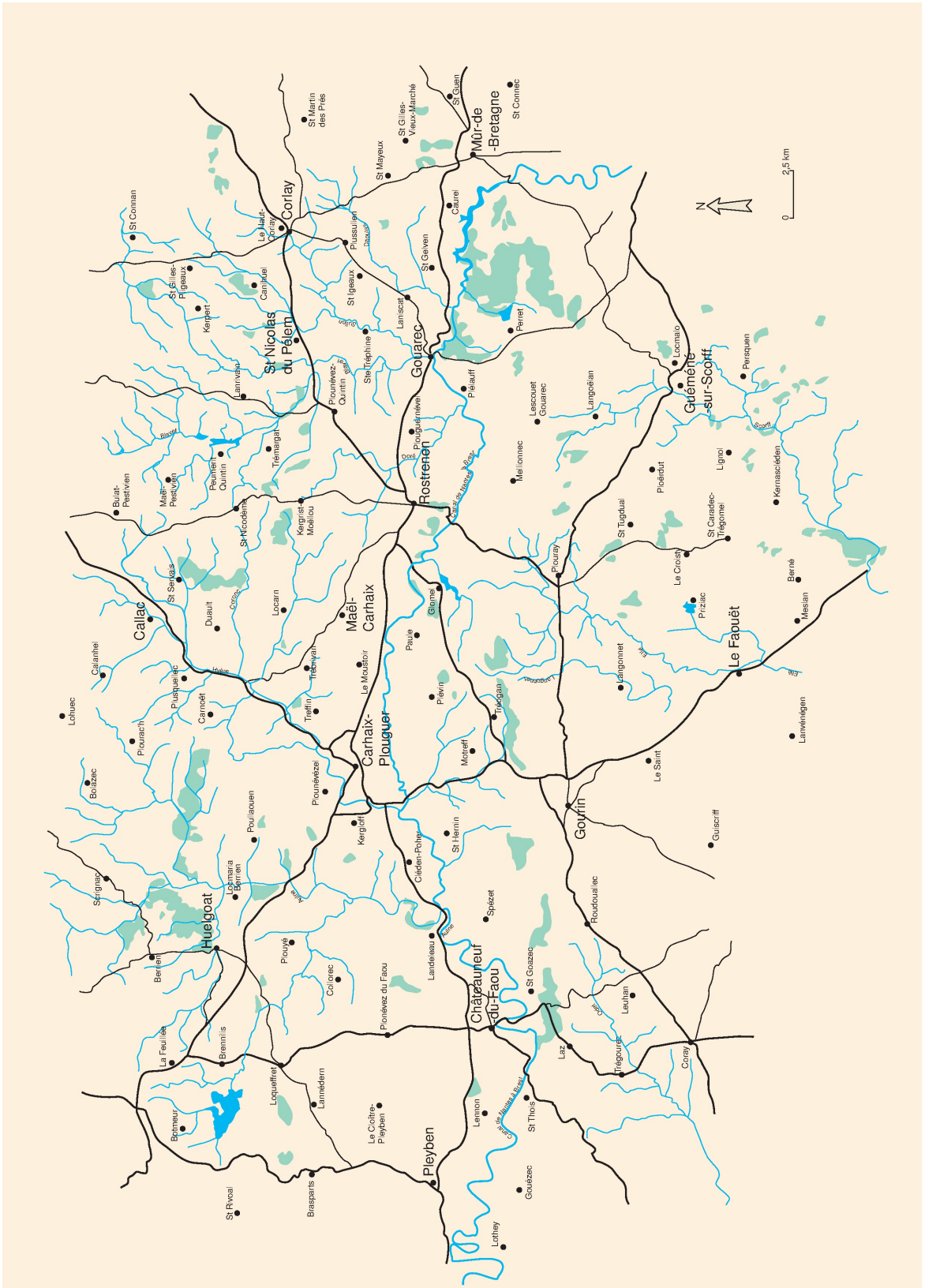
PREMIERES CUEILLETTES

Viviane Carlier, Florence Créachcadec, Laurent Gall, Myriam Le Gall.

Savoirs populaires sur la flore en Centre Ouest Bretagne

Dastumadeg kentañ
Premières cueillettes

Réseau *Flora armorica*
Viviane Carlier - Florence Créachcadec - Laurent Gall - Myriam Le Gall
Mise en page Alain Gilfort - relecture Myriam Le Gall et Roger Bodart



carte : source revue Kreiz Breizh n° 0

Avertissement

Cet ouvrage est une synthèse des données recueillies de 2008 à 2011 dans le cadre du réseau *Flora armorica*. C'est un aperçu des usages actuels et passés des plantes tels qu'ils nous ont été communiqués par les « personnes ressources » que les collecteurs ont rencontrés tout au long de ces trois années de collectage. Il n'a pas pour vocation d'être exhaustif mais seulement de donner un aperçu d'un rapport actuel à la plante dans un territoire donné, le Pays du Centre Ouest Bretagne.

Le réseau *Flora armorica* va maintenant s'étendre au reste de la Bretagne. Les informations présentées dans cet ouvrage seront revues, enrichies et complétées dans les années futures. Il permet, pour le moment, de poser des bases, de commencer à tracer un chemin dans le riche jardin des savoirs ethnobotaniques locaux.

Nous avons choisi de ne pas indiquer les noms des personnes interrogées et citées tout au long du livre car seulement certaines ont donné leur accord pour être citées. Par souci d'homogénéité, nous ne mentionnons que la commune de la personne et parfois son métier. Des données plus précises quant à l'origine des informations sont disponibles auprès du réseau *Flora armorica* sous réserve du respect du droit de propriété des personnes enquêtées. Les lecteurs qui souhaiteraient aller plus loin sont invités à contacter le réseau via son site internet : flora-armorica.org.

En ce qui concerne l'origine des savoirs, nous évoquons essentiellement les données collectées dans le Centre Ouest Bretagne. Nous avons parfois été amenés à les comparer avec des données extérieures. C'est pourquoi, vous pourrez lire des extraits du recueil de Loeiz ar Floc'h, colporteur et herboriste au milieu du XX^{e} siècle ou encore des ouvrages de Christophe Auray, vétérinaire breton qui collecte auprès de la population rurale.

Cet ouvrage se compose de contributions signées par quatre auteurs différents des associations coordinatrices du réseau *Flora armorica* (Skol Louarnig, Herborescence, Al Lann Gozh et les Mémoires du Kreiz Breizh). Malgré des styles très différents, nous avons essayé de suivre une trame la plus homogène possible. Nous espérons que la lecture de cet ouvrage vous sera agréable.

ATTENTION, CERTAINES PLANTES OU PARTIES DE PLANTES SONT TOXIQUES.
IL NE S'AGIT PAS ICI D'UN LIVRE DE RECETTES À REPRODUIRE SANS L'AVIS
DE SPÉCIALISTES, EN PARTICULIER EN CE QUI CONCERNE
LES PLANTES MEDICINALES ET COMESTIBLES

Remerciements

Nous tenons à remercier pour leur participation et leur aide précieuse :

Alain Gilfort ici pour son long travail bénévole de mise en page de ce livre !

Corinne Boujot, Roger Bodart, Myriam Le Gall, Myriam Goasdoué, Philippe Fossart, Jean-Claude Talec pour leur patiente relecture des textes.

Les collecteurs très nombreux,

– du pôle Carhaix : Christiane, Maryse, Isabelle, Brigitte, Youenn, Chantal, Véronique, Stéphanie, Vincent, Bernadette, Dominig et tous ses élèves de terminale, Lomig, Colette, Catherine, Hervé,

– du pôle de Coray : Edith, Isabelle, Marie-Annick, Yvette, Marthe, Bernard, Christine, Joël, Thierry,

– du pôle de La Feuillée : Marie, Marie, Elise, Michel, Nolwenn, Véronique, Laure, Maëlle, Mallorie,

Les bénévoles du groupe de Callac qui ont enquêté ou suivi les animations : Hélène T., Sylvie, Lise, Sylvain, Hélène L., Flore, Brigitte, Bronwenn, Nadine, Anna, Amélie, Anna, Anaïs,

Les bénévoles du groupe de Guémené-sur-Scorff qui ont enquêté ou suivi les animations : Chantal et Marcel, Daniel, Yannig, Alain et Emilie, Marie-Madeleine, Dewi, Mickaël, Magali, Domitille,

Et tous ceux des différents pôles qui ne sont pas nommés ici mais qui ont contribué à la vie du réseau autrement qu'en menant des enquêtes ! Leur concours était aussi d'une grande valeur.

Merci pour votre participation, votre dynamisme et votre temps donné à ce bel et ambitieux projet !

Merci à Dominig Jolived et à ses élèves de terminale,

Merci aux stagiaires qui ont collecté pour les projets *Flora celtica* et *Flora armorica* par la suite. Merci à John Allibert, Edith Daoudal pour leur aide précieuse.

Merci à toutes celles et tous ceux qui nous ont accueillis et ont accepté de partager avec nous leur connaissance de la flore.

Merci à ceux qui ont pris le temps de nous rencontrer sur salons et les marchés.

Un grand merci à Jean-Marie, à Marcelle, Paul, Thérèse, Yves, Rémy, Suzanne, Marie-Thérèse, Louis, Alain, Christiane, Maryse, Brigitte, Marie-Claude, Anne-Marie, et à toutes les personnes rencontrées sur les marchés par les collecteurs du pôle Carhaix.

Merci à toutes les personnes enquêtées au sein des pôles de Coray et La Feuillée et tout particulièrement à Monique, à Bernadette, à Jeanine et à Marie-Annick qui nous ont longuement reçus, aux personnes de Coray qui ont accueilli Edith, aux Gourinois et Roudouallecois qui ont répondu aux questions de John…

Merci à toutes les personnes enquêtées au sein des pôles de Guémené-sur-Scorff et Callac, particulièrement à Marie LR, Marie D, Marie, Thérèse, Léa, Jean, Léonie, Titine...

Un grand merci aussi aux adhérents de Skol Louarnig d'avoir collaboré aux échanges et aux enregistrements de témoignages pendant les temps de formations.

Merci aux foyers logements de la Salette à Carhaix et de la Verte Vallée à Callac, à la maison de retraite de Persivien à Carhaix - et tout particulièrement Sylvie, à la maison de retraite de Gourin et surtout Stéphanie, Véronique et Chantal pour leur dynamisme - , à la maison de retraite d'Huelgoat et Yvette, aux membres du club des amis de Tronjoly de Gourin,

Merci à Harmonie Corroler et aux autres petites fourmis qui ont retranscrit les données enregistrées,

Merci aux étudiants auteurs des mémoires de diplôme universitaire d'ethnobotanique de nous avoir permis d'utiliser leurs recherches.

Merci à Christophe Auray pour nous avoir livré ses données et son travail de collectage,

Merci à Céline Pierson pour la traduction de l'ouvrage de l'herboriste Loeiz ar Floc'h : *Plant breizh evit ho yec'hed*.

Merci aux mairies de Carhaix, de Callac, de Guémené-sur-Scorff, de La Feuillée, de Coray, merci à l'office du tourisme de Carhaix, à la CCI de Morlaix, à Poher communauté, à l'Espace Glenmor, à la commune de Saint-Nicodème, de Spézet, au CLAJ de Carhaix pour le prêt à plusieurs reprises de salles de réunion.

Et merci enfin aux partenaires financiers qui nous ont permis de mener ce projet et de publier cet ouvrage : la Région Bretagne (contrat de Pays et emploi d'Intérêt Régional à quart temps sur le projet pour Skol Louarnig) et le Pays du Centre Ouest Bretagne, les conseils généraux des Côtes d'Armor, du Finistère et du Morbihan, les communautés de communes du Poher, de Callac-Argooat, du Pays du Roi Morvan, du Kreiz Breizh et la Fondation Canal-Carhaix. Et merci également aux administrateurs des associations partenaires pour leur engagement dans ce projet.

Sommaire

Haouriadeg sonjoù, Défricheurs de mémoires....7
Bro Kreiz Breizh, Territoire du centre ouest Bretagne....9
Le centre Bretagne, une longue histoire 9
Contexte végétal et biogéographique....10
War an hent « Sur la route »....13
Bilan du réseau....13
Témoignages de collecteurs....14
Motivations des collecteurs pour adhérer et participer au réseau....14
Les réunions et les collectages en groupe....15
Le collectage et ses difficultés....15
La subtilité du collectage et de ses techniques....16
la méthodologie d'enquête du réseau....17
Ba jerdin ar skiantou « Dans le jardin des savoirs »....18
Transmission des savoirs....18
L'espace et le temps des savoirs....19
Division sexuelle de l'espace et du travail....19
Rituel et calendrier végétal....20
Le cycle du printemps et l'arbre de mai....21
Le cycle du feu et le *tantad*....22
Les usages thérapeutiques....24
Médecine populaire et traditionnelle 24
Guérisseurs, *diskonter* et rebouteux....24
Fontaines sacrées, pierres levées et saints guérisseurs....27
Les pharmacopées familiales et traditionnelles : les louzou, les plantes et les rituels de guérison....28
Les plantes agissant à distance....29
Les plantes portées sur soi : amulette, collier....30
Les colliers ou « chapelets » d'ail....32
Rituels de guérison : le transfert de la maladie, l'encerclement....32
Le transfert de la maladie : les verrues....32
Les ceintures d'herbes et le rite d'encerclement : Le zona....33
Les préparations en usages externes : topiques....34
Les onguents, le gras et son action....34
Les frictions et flagellations....37
Les cataplasmes, pansements végétaux et sinapismes....38
Les bains et les lotions....40
Les fumigations....40
Les usages internes....41
« Lakaat dour ziwar » : les tisanes, les décoctions....41
Inhalations, et gargarismes....41
Macérations alcooliques et acétiques : vins médicinaux, liqueurs et vinaigres....42
Les aliments remèdes : les soupes et les salades, et la dépuration 43
Des maladies, des remèdes et des plantes : petit florilège des affections et des remèdes....44
Les remèdes de la peau....45
Plaies, coupures, blessures, « bobos »....46
Les brûlures....47
Les infections : panaris, abcès, furoncles....47
Les piqûres d'insectes, d'ortie et les morsures de reptiles....49
Les verrues....50
La teigne ou « dartres »....51
Le zona , tann noz (Feu de la nuit)....51
Les maladies de la peau inflammatoires ou virales : psoriasis, herpès....52
Mycose et muguet des enfants (candidose)....52
Les pieds : ampoules, cors aux pieds, durillons....52
Les aphtes....52
Remèdes des voies respiratoires....52
La bronchite, la toux et l'angine....52
Les maux de gorge....53
Le rhume....53
L'asthme....53
Maux d'hiver, Les coups de froids et la grippe....53
Les enfants et les nourrissons....54
Les remèdes digestifs....54
Le mal de ventre....54
Le foie....55
La purge....55
Les remèdes du sang....55
Douleurs et inflammations....57
Le mal en général....57
Les rhumatismes....57

Les maux de dents....58
Les yeux : Les oreilles....58
Les usages cosmétiques....59
Tableau de synthèse des usages des plantes par affections....62
Dibi yeot soavach - Mise en bouche d'herbes sauvages....64
Doareou d'or binvioù ha barzh an ti Savoir-faire techniques & domestiques....68
La vannerie....68
La literie, et le soin de la maison....68
Les outils....68
Les balais....69
Les plantes tinctoriales....69
Hentoù treuz ar bugaleaj – les chemins buissonniers de l'enfance....72
Le Korn boud....72
Sifflets en bois....72
Harmonica....72
Sifflets de feuilles....73
Fleur krak....73
Billes de noix de galles....73
Chiper des fruits dans les jardins, manger des plantes au détour des chemins....73
La dînette : crêpes et café....74
Vente de fleurs Tressage La dragues....74
Blagues....74
Cigarettes....75
Ar vistolenn, sarbacane , pétoires de sureau....75
Les punitions et le bod panel : balai vert de genêt....75
Les plantes et l'école, parures....76
Reiñ añv ha kontañ eus ar plantennoù – Nommer et dire la flore....77
Qui nomme quoi aujourd'hui en breton....77
Un lexique pour nommer les plantes....78
Cent plantes et cent manières de les nommer....79
Éloge de la plante libre....83
Plantes nommées en breton et plantes nommées en français....87
Parler des plantes... pour parler des humains....89
La fleur à poux et autres compagnons des damnés de la terre....89
La "crasse", la paresse et la honte....90
Métaphores naturalistes....91
Ekologiezh ar c'houiziegezh – Écologie des savoirs sur les plantes à usage thérapeutique....93
Approche « biogéographique »....93
Essai d'interprétation. Ecologie des savoirs sur les plantes à usage thérapeutique....94
Essai d'interprétation sur les plantes alimentaires....99
Monographies – Introduction....105
Achillée millefeuille....106
Ail cultivé....107
Ail des ours....108
Ajonc d'Europe....109
Aurône....110
Avoine....111
Bardane (petite)....112
Bourdaine....113
Buis....114
Châtaignier....115
Chélidoine....116
Chêne pédonculé....117
Consoudes....119
Euphorbes....120
Fougère aigle....121
Genêt à balai....122
Gui....124
Houx....126
Joubarbe des toits....127
Noisetier....129
Nombril de Vénus....131
Oignon....133
Orties....135
Oseille....138
Plantains....139
Ronce....140
Rumex crépu....142
Sureau noir....143
BIBLIOGRAPHIE....145
Rejoignez le réseau Flora armorica....147
Crédits photographiques....148

Haouriadeg sonjoù,
Défricheurs de mémoires

Laurent Gall

Jusqu'à un passé récent, le dialogue entre la société bretonne et la flore a permis d'élaborer des savoirs diversifiés. On interrogeait la pâquerette pour savoir si l'être désiré nous aimait. « Homme des bois », le sabotier « sabotait » savamment le hêtre pour fabriquer des *botou koad*[1]. Sur le plan de la santé, on s'adressait fréquemment au végétal ; on récoltait, par exemple, le *krampouezh mouzig*, nombril de Vénus, pour soigner les brûlures. Pour se prémunir des désordres d'origine surnaturelle, les plantes offraient un recours notable, comme la joubarbe pour protéger les bâtiments de la foudre.

Pratiques ludiques, techniques, usages médicinaux, alimentaires, décoratifs, croyances magiques, rituels religieux… Les plantes, sauvages ou cultivées, accompagnent les femmes et les hommes au fil des saisons de la vie, de la naissance à la mort. Fruit d'une observation et d'un apprentissage des signes de la nature, où l'imaginaire s'accorde avec la nécessité, la mémoire humaine nous conte une histoire sociale du rapport au végétal.

En Bretagne comme ailleurs, la transmission orale de ces savoirs et des langues locales s'est interrompue au cours du siècle dernier. Avec elle, l'incroyable bric-à-brac de connaissances, d'inspiration poétique, d'expressions et de noms en breton ou en gallo s'amenuise. La pensée sauvage[2], que l'on peut également appeler savoirs écologiques populaires, a été en partie fauchée, emportée avec les talus et les herbes folles du bocage.

Désormais nommé techniquement « perte de biodiversité », le déracinement continu de la flore et des milieux naturels, sous l'effet du dur métal de l'ère industrielle, s'accompagne ainsi d'un arrachement des sociétés à leurs socles culturels traditionnels. Comme bien souvent, le sentiment de perte d'une richesse culturelle mobilise la réaction inverse, la préservation ou, du moins, l'effort de compréhension des anciens repères légués par les générations précédentes. Cette attention ressemble par certains abords à une exploration ou à un défrichage dans la *terra incognita* des savoirs abandonnés : quête du sens et recherche de la complicité patiemment confectionnés par la société au contact du monde végétal. En emprunter le chemin, sur ses deux versants naturel et culturel, requiert alors de se munir des accessoires de la connaissance que constituent l'écologie et l'ethnologie.

Lancé comme un défi en ce début de XXI^{e} siècle, le pari d'aller enquêter sur les usages botaniques de la population du Centre Ouest Bretagne a été relevé de manière collective par le réseau *Flora armorica*. Alliance improbable d'ethnologues en herbe, d'herboristes en mal de culture, de rêveurs naturalistes et de scientifiques iconoclastes, le projet doit avant tout son essence à l'association hétéroclite de passionnés, curieux de nature et intrigués de culture. La réunion de tant d'énergies et de volontés diverses a supposé de former les uns à la reconnaissance des plantes, les autres à l'enquête de terrain ainsi qu'à l'interprétation des données collectées. Résolus et enthousiastes, nous avons évolué sur les voies de l'expérimentation d'une recherche associative basée sur le bénévolat.

L'objet de cet ouvrage, rédigé collectivement, est de porter à la connaissance du public le résultat de trois années d'enquêtes ethnobotaniques de terrain. A la suite d'une présentation du contexte historique et floristique du pays de centre ouest Bretagne, nous dresserons un bilan de la méthodologie du réseau, des difficultés rencontrées, mais aussi des réussites de cet élan collectif, agrémentés de témoignages d'enquêteurs.

Éloigné d'une tentative folklorisante d'un inventaire de pratiques « traditionnelles », sans prendre en compte la réalité sociale et culturelle dont est issue la matière étudiée, l'idée défendue ici est de mettre en lumière le sens que revêt l'usage du végétal rapporté à la société bretonne, aux

1 « Chaussure en bois », pour signifier les sabots en breton.
2 Lévi-Strauss, 1962. La Pensée sauvage. Paris, Plon, 347 p.

variations du milieu, à l'économie du monde rural et des festivités associées, en rapport avec le cycle des saisons, à la perception du corps et de la maladie. La diversité des savoirs ethnobotaniques collectés au cours des trois années écoulées est présentée par thèmes. Une part importante est faite aux usages thérapeutiques qui témoignent de la place faite au végétal dans l'attention à la santé, concernant aussi bien les hommes que les animaux. À travers certaines représentations du corps, de la « perception du mal », où l'analogie et le symbole organisent le rapport à la maladie, nous tenterons d'expliciter ces usages et représentations de la flore, ainsi que certaines évolutions. Parmi les plus jeunes générations, nombreux savent encore qu'un louzoù est le médicament que l'on va acheter à la pharmacie, mais beaucoup ignorent que le véritable sens est plus complexe et signifie à la fois « remède », « herbe médicinale », voire plus récemment « pesticide » (au sens de « soigner » les récoltes).

Les plantes de la santé peuvent être intégrées à l'alimentation quotidienne et forment une catégorie intermédiaire, celle de l'aliment-remède. Les soupes et salades printanières, souvent à visée dépurative, font partie d'un ensemble restreint de la flore sauvage que l'on s'autorise à manger. Ce domaine est plus aisément réservé aux enfants ; il sera intéressant de se pencher sur les raisons de cette observation. Un chapitre plus large est consacré au rapport entre la végétation et le monde de l'enfance.

Les usages de la flore s'échelonnent tout au long de l'année, au rythme des saisons. L'écoulement du temps est scandé par des travaux des champs et des fêtes, marqués par un temps religieux et profane qui s'inscrit au sein d'un calendrier agraire. Au cours des enquêtes, nous avons été interpellés par le rituel de la « branche de mai », dont la pratique a toujours cours dans le pays de Guéméné sur Scorff, et le cycle des feux de joie, autrefois pratiqués tout au long de l'année lors des mariages, des pardons et lors de la fête de la saint Jean.

La perception du végétal se traduit par une profusion du langage, où la poésie, l'imaginaire et l'inventivité le disputent à la soif d'expliquer le monde vivant dont découle une forme de philosophie populaire. La flore chantée, contée, mise en rime est une source d'inspiration infinie, où se reflète le théâtre de la vie des hommes[3]. Nombre d'expressions imagées, tirées de l'observation du végétal, servent à décrire les comportements, les traits saillants de caractère et empruntent bien souvent... un « langage vert ». A l'image des dialectes du parler breton, la façon de nommer les plantes est extrêmement diversifiée. Nous en esquissons une simple classification, d'après la série de noms de plantes enregistrée sur le terrain. Elle délivre un mode de connaissance de l'environnement végétal, une manière de l'organiser dans la pensée collective ; non seulement elle offre un regard sur l'ordre des choses de la nature mais aussi elle informe sur l'organisation de la société. Ainsi, à bien des égards, parler des plantes revient à parler des humains.

N'est-ce pas là, finalement, résumé, le dessein de cet ouvrage ? Tenter de décrire, à une modeste échelle, cette intelligence du monde en voie de disparition pour parler à la société d'aujourd'hui. Il paraît intéressant de retenir l'idée d'autonomie de pratiques liées au milieu ambiant et à la flore : nous ne saurions qu'encourager la réappropriation sociale de savoirs naturalistes (soins de santé, savoir-faire techniques, jouets pour enfants, dire et chanter la flore...), en rénover certains et les mettre au goût du jour.

Le réseau *Flora armorica* défend également une éthique du rapport à la nature qui vise à s'éloigner d'une logique ethnocentrique d'exploitation de « l'environnement » (l'humain au centre, comme « maître et possesseur » de la nature). Se défendant de toute posture moralisatrice, l'objectif est de familiariser, d'échanger, de participer à un monde dont nous sommes devenus au fil de l'évolution humaine à la fois maillon et forgeron. Face au développement des techno-sciences que d'aucuns jugent fréquemment aliénantes, il y a un enjeu à mobiliser l'intelligence pour se réapproprier le feu de la forge et insuffler le goût de l'innovation vers un moindre impact sur un milieu autant social et culturel que naturel.

3 Pour la place de la flore dans la tradition orale, nous renvoyons à l'ouvrage de D. Giraudon Du chêne au roseau, (Giraudon, D., 2010).

Bro Kreiz Breizh, Territoire du Centre Ouest Bretagne

Le centre Bretagne, une longue histoire

Myriam Le Gall

Aujourd'hui, le Centre Ouest Bretagne comporte 112 communes (14 cantons), réparties sur trois départements : Côtes d'Armor, Finistère et Morbihan. Les enquêtes ont été conduites dans un vingtaine de communes réparties sur tout ce territoire grâce aux différents pôles de collectage mis en place dès le commencement de ce réseau.

Durement frappée par la crise actuelle de l'agriculture et de l'aviculture, cette région rurale promise à la désertification (33 habitants au km²) et au vieillissement de ses habitants (33,9 % des habitants ont plus de 60 ans) voit sa population se stabiliser.

Peuplée dès la Préhistoire, la région a connu un essor important durant la période gallo-romaine, Carhaix devenant l'un des nœuds de communication essentiels de la péninsule armoricaine. Excepté l'actuel canton de Guémené-sur-Scorff, tout le Centre Ouest Bretagne appartenait anciennement au comté du Poher, ensemble politique de la plus haute importance au Haut Moyen Âge. Dans les siècles qui suivirent, la partie orientale entra dans la mouvance de la puissante famille de Rohan.

Bien que son économie ait toujours été basée sur l'agriculture – essentiellement l'élevage –, la région a connu au cours de la période moderne (XVI^{e}-XVIII^{e} siècles) et du XIX^{e} siècle un développement industriel non négligeable : mines de plomb argentifère de Poullaouen et de Locmaria-Berrien/Huelgoat, ardoisières du bassin de Châteaulin et des Montagnes Noires, forges des Salles, canal de Nantes à Brest…

Paradoxalement, sa situation géographique s'est révélée être un handicap et a durablement limité son essor économique. Elle a été peu touchée par les révolutions industrielles et la réalisation, au XX^{e} siècle, des grands axes de communication le long des côtes (axe Brest /Saint-Brieuc /Rennes au nord, axe Quimper/Lorient/Rennes au sud) n'a fait que renforcer son enclavement. Toutefois, la région a participé à la révolution agricole des années 1950 : elle est même pionnière dans le domaine de l'aviculture et a connu un développement important de l'activité agroalimentaire.

Des patrimoines naturel et culturel

Encadré par les Monts d'Arrée au nord, les Montagnes Noires au sud, traversé par le canal de Nantes à Brest et de nombreuses rivières (Aulne, Hyères, Blavet…), le Centre Ouest Bretagne offre une grande diversité de paysages et de milieux naturels (landes, marais, bocage) encore bien préservés.

La région possède aussi un patrimoine archéologique très riche. Si la zone de Carhaix et la période gallo-romaine sont à ce jour encore bien connues, il reste à valoriser les découvertes faites sur tout le territoire.

Culturellement, ce dernier appartient à la haute Cornouaille, qui se divise en différents pays, traditionnellement différenciés par des costumes, des danses, des chants et des variations dialectales du breton : pays Fisel (Rostrenen), pays Bidard (Pleyben), pays Dardoup (Châteauneuf-du-Faou). C'est une région où la culture bretonne reste présente dans la vie quotidienne et festive des habitants (cercles celtiques, bagadoù, festival des clarinettes de Glomel, festival Fisel à Rostrenen…), ce qui lui confère une identité forte reconnue à l'extérieur.

Historiquement tôt constituée (le comté du Poher se met en place durant le Haut Moyen Âge), elle se caractérise par la stabilité de ses frontières : aujourd'hui encore ce sont à peu près les mêmes limites qui définissent le « pays du Centre Ouest Bretagne ».

Sur le pays, plusieurs sites et événements contribuent à animer le territoire et représentent des atouts non négligeables pour le tourisme : château de Trévarez à Saint-Goazec, abbaye de Bon-Repos à Saint-Gelven, Printemps de Châteauneuf, festival des Vieilles Charrues… De plus, un tissu associatif particulièrement dense et dynamique fait vivre le pays tout au long de l'année.

Contexte végétal et biogéographique[4]

Laurent Gall

Ce chapitre délivre un aperçu des cortèges floristiques qui caractérisent le centre ouest Bretagne à travers une approche biogéographique, discipline qui étudie les aires de répartition des plantes sauvages et des communautés végétales. Une des spécificités de la démarche ethnobotanique, lors d'inventaires des savoirs naturalistes, est d'identifier ce qui relève en propre du végétal. La distribution géographique de la flore est un élément à prendre en compte dans les interprétations ethnobotaniques.

> « Dans le cadre d'une même zone biogéographique, (…) les plantes sont des témoins immuables auprès de sociétés diverses et changeantes. Il faut retenir ce couple permanence de la plante/variabilité des cultures. Le sureau noir de Scandinavie est le même que celui d'Écosse, de Bretagne, de Provence, d'Espagne ou de Grèce. »[5]

Dans la perspective de comparer les représentations, les savoirs et les pratiques entre différentes régions, on peut confronter l'hétérogénéité de répartition de la flore, ses permanences et ses variations, à la diversité des connaissances locales sur le végétal.

> « Cette ethnobotanique comparative peut être mise en œuvre à des échelles géographiques très différentes du petit massif montagneux aux conditions de milieu homogène jusqu'à la perspective transcontinentale. Une pareille approche ne peut aller sans de bonnes bases naturalistes, nécessaires déjà pour cerner les ensembles biogéographiques. »[6]

On distingue deux grands types de distribution des plantes en Bretagne. Une distribution générale comprend les espèces présentes sur tout le territoire et une distribution localisée, celles qui sont spécifiques de zones géographiques ou de conditions écologiques particulières.

Parmi les plantes herbacées de distribution générale, on retrouve par exemple la pâquerette pérenne ou le gaillet-gratteron, ainsi que des végétaux d'intérêt majeur sur le plan ethnobotanique : la ronce, l'ortie, les plantains, le nombril de Vénus, la mauve musquée, l'achillée millefeuille etc.. Les espèces d'arbres et d'arbustes comme le chêne, le châtaignier, l'aubépine, le prunellier et à un degré moindre le hêtre et le houx – davantage localisés à l'intérieur – croissent sur l'ensemble du territoire. Il en va de même des arbrisseaux, l'ajonc d'Europe et le genêt.

Le type de distribution localisée différencie notamment la flore des aires littorales de celle que l'on rencontre à l'intérieur des terres – celle qui retient notre intérêt en Centre Bretagne. Les aires de répartitions intérieures comprennent différents types de milieux. Les forêts des terrains neutres, caractérisées par la présence de l'érable champêtre (*Acer campestre*), la sanicle d'Europe ou encore l'aspérule odorante (*Asperula odorata*), sont peu représentées en Centre Bretagne. En revanche, les aires liées aux forêts des terrains acides constituent un terrain représentatif du

4 Le contenu du chapitre s'inspire des trois tomes de l'Atlas floristique de Bretagne :
– Magnanon, S. et al, 2008. Atlas de la flore du Finistère. Ed. Siloé, Laval, 693 p.
– Philippon, D. et al, 2006. Atlas de la flore des Côtes d'Armor. Ed. Siloé, Laval, 566 p.
– Rivière, G., 2007. Atlas de la flore du Morbihan. Ed. Siloé, Laval, 652 p

5 Lieutaghi, P. ., 2003. « Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ? » in Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon. année 2001. Les cahiers de Salagon

6 Lieutaghi, P. 2003. op. cité

territoire qui nous intéresse. La myrtille (*Vaccinium myrtillus*) est l'espèce « type » indicatrice de ces milieux. Ils couvrent un vaste secteur comprenant en partie les Monts d'Arrée et les Montagnes noires, marqués par un climat froid et arrosé.

Les aires de tourbières et landes tourbeuses acides représentent une part non négligeable du territoire et signent même l'identité de certains secteurs – landes de Locarn, du Cragou, les tourbières du Vennec et des Montagnes Noires, les Monts d'Arrée en général. Ces milieux fragiles font l'objet de nombreuses mesures de protection de la nature (aires protégées, Natura 2000...). Milieux acides et oligotrophes longuement imbibés d'eau, ils abritent la bruyère à quatre angles (*Erica tetralix*) et un cortège de plantes rares, telles que les très emblématiques droséra (*Drosera rotundifolia* et *D. intermedia*) ainsi que d'autres plantes telles que l'ossifrage des marais (*Narthecium ossifragum*) ou la grassette du Portugal (*Pinguicula lusitanica*).

La myrtille, espèce indicatrice des forêts des terrains acides

War an hent « Sur la route »
La méthodologie d'enquête et les collecteurs

Florence Creac'hcadec

Bilan du réseau

Le réseau existe depuis 3 ans maintenant. Cet ouvrage est un bilan des collectages effectués durant cette période. 150 personnes environ font actuellement partie de ce réseau et une quarantaine participe activement, selon leur disponibilité.

Pour cela nous avions mis en place dès le début de l'année 2008, des pôles de réunions locales aux quatre coin du Centre Ouest Bretagne, Coray, La Feuillée, Callac, et Guéméné-sur-scorff, puis un autre, plus central, fut créé à Carhaix. Ces pôles visent à rassembler les personnes géographiquement éloignées les unes des autres pour qu'elles puissent échanger et se former. Un ou une animatrice est présent pour coordonner, animer, former et synthétiser les données collectées.

Une dynamique existante mais difficile à mettre en place

Dès le départ, ce projet a été très ambitieux. Les objectifs étaient :

– de collecter des informations sur tout le territoire,
de mettre en place une méthodologie applicable à l'ensemble de la Bretagne,
– de créer un réseau piloté par plusieurs associations de manière collégiale,
– de publier les informations collectées par le réseau à la fois sur internet grâce à une base de données qu'il fallait donc créer, mais aussi par l'édition d'un ouvrage de référence,
– de mettre au point des outils de communication permettant d'étendre le projet au-delà des frontières de son territoire initial.

Le menu était copieux et alléchant. Où en sommes-nous à l'heure actuelle, après avoir tous, passionnément travaillé à la réalisation de tous ces objectifs ?

Collectage sur le marché de Carhaix

Nous avions sûrement nourri une ambition un peu trop grande en regard du temps que pouvait consacrer chaque bénévole à ce type d'entreprise. Il n'est en effet pas évident pour tout le monde de consacrer plusieurs heures par semaine ou par mois à des enquêtes de terrain. Et encore faut-il d'abord s'approprier la méthodologie de l'ethnobotanique, qui peut paraître parfois ardue pour certains. Elle avait été élaborée, dans le cadre de *Flora celtica* pour des personnes averties.

Beaucoup de personnes se sont peut être découragées, pensant qu'elles n'étaient pas à la hauteur pour mener à bien ce type d'enquêtes qu'elles pensaient réservées aux « spécialistes » de la botanique, de l'ethnobotanique ou encore de l'herboristerie.

Il n'en est rien bien sûr mais une méthode est nécessaire pour ce genre de travail. Nous en avons proposé une. Elle offre une base commune pour commencer le travail d'enquête. Peut-être n'avons-nous pas assez insisté sur le fait que chacun pouvait l'utiliser à sa manière.

Toujours est-il que les collecteurs (à part certains déjà bien avertis) ont mis du temps à se lancer dans le collectage. Nous pensions que quelques mois de réunion suffiraient mais trois années ne furent pas de trop et ne sont mêmes, comme dans tout ce qui touche aux savoirs et savoir-faire, qu'une introduction, une invitation à poursuivre et approfondir encore. Certaines personnes commencent tout juste à collecter après ces trois années de formation au sein des pôles.

Au-delà de cette difficulté sous-évaluée au départ, le bilan est clairement positif : une dynamique existe et, aujourd'hui, les outils de collectages, de diffusion, de communication, et de médiation sont créés.

Ils sont consultables sur le site internet de l'association[7] [entièrement construit par Alain Gilfort bénévole du réseau, qui n'a pas compté ses heures. C'est sa manière de contribuer au réseau.].

La participation ne s'arrête en effet pas au collectage, chacun peut apporter ses compétences. Joël nous a formé en phonétique, Nolwenn a créé une base de donnes qu'Alain a mis en ligne, Franck nous a offert ses photos magnifiques disséminées dans l'ouvrage parce qu'il souhaitait consacrer du temps et du talent au projet… D'autres ont tenus des stands et communiquer sur le réseau... Les exemples ne manquent pas…

Le contenu

À la lecture de cet ouvrage le lecteur pourra constater que nous avons collecté beaucoup d'usages thérapeutiques des plantes, visant les hommes et les animaux. Il est vrai que l'on demande plus facilement aux personnes enquêtées ce qu'elles faisaient ou font pour se soigner. Il n'est pas impossible non plus que les collecteurs aient été plus attirés par ce type de questionnements que par les usages techniques, culturaux, ludiques… qui sont moins représentés.

Nous lançons donc ici un appel aux collecteurs actuels et futurs pour orienter aussi leurs enquêtes vers ce type de questions passionnantes et qui font émerger souvent des savoirs empiriques intéressants.

Pour le reste, quelques collecteurs vous parlerons mieux que nous de leur expérience au sein du réseau, du bilan de ce projet, de ces limites et de son avenir.

Témoignages de collecteurs

Motivations des collecteurs pour adhérer et participer au réseau

« J'ai toujours été attirée par l'ethnologie, l'étude des traditions orales, des gestes anciens qui ne sont pas transmis par les livres... J'ai même suivi quelques mois des cours à la fac de Brest, en licence d'ethnologie ! J'avais vraiment envie d'entendre des personnes parler de leurs pratiques, voir leurs gestes, entendre leur histoire personnelle, saisir leur lien intime avec les plantes... »
Véronique du pôle La Feuillé

« Je suis naturaliste à Bretagne Vivante. Et à force de tourner autour des petites plantes, d'essayer de leur mettre des noms, je me suis dit qu'il y avait autre chose derrière mais qu'il y avait un manque. Qu'il y avait tout un tas de chose en train de disparaître, toutes ces personnes qui ont su. Est-ce qu'on va attendre, en Bretagne, un jour d'avoir tout perdu, de ne plus avoir accès et de regretter de n'avoir rien fait ou est-ce que je commence aujourd'hui à faire des petites choses ? On ne peut pas continuer de perdre tous ces savoirs, ces connaissances qu'on avait. Il y a des pans qui ont été conservés : je pense à la langue, à la danse, aux chansons... Mais sur les usages des plantes, ils sont encore là, abordables. Je me suis dit qu'il fallait faire un petit peu. Qui est toujours en fonction du temps. Je crois si tout le monde faisait ce « petit peu », on pourrait encore reconstituer la mémoire, la mémoire de Bretagne ». Daniel du pôle Guéméné-sur-Scorf.

7 Entièrement construit par Alain Gilfort bénévole du réseau, qui n'a pas compté ses heures. C'est sa manière de contribuer au réseau.

« L’intérêt pour les plantes je pense et puis l’intérêt d’apprendre par soi-même aussi. En collectant, on apprend beaucoup. » Maryse pôle Carhaix.

Les réunions et les collectages en groupe

« Isabelle : « Les réunions, c’est bien ça permet de se voir entre nous et de mieux se connaître. C’est rapide, ça fait peu de temps que l’on a commencé par rapport aux autres pôles c’est un peu frustrant. Si on peut utiliser la base de données sur internet on pourra être un peu plus automnes aussi. »

Sortie botanique et collectage à La Feuillée

(…)

Christiane : « On a appris c’est clair !! Enfin moi je ne suis pas douée sur les plantes locales. Donc c’est très intéressant quoi ! Moi je suis fan, je me soigne pas en pharmacie !!

Florence : Donc tu étais déjà sensibilisée ?

C : Oui et je pense qu’il faut l’être un peu…

Isabelle : Les personnes qui se sont déplacées, elles avaient un lien avec la nature et l’environnement. Mais ce qui était intéressant dans ce projet c’est le collectage mais c’est aussi la transmission… Qui se fait avec la personne que l’on va voir nous et puis ensuite nous on transmet.

C : Pour moi, transmission c’est échange quoi, c’est vraiment échange.

Maryse : Sur le marché, on se rendait compte que les gens avaient tous quelque chose à dire, même ceux qui disaient : « Moi je connais pas, je connais pas » et puis d’un coup ils voyaient la plante et là « oh !! » et tout de suite un souvenir leur remontait.

C : On rebondit sur ce que quelqu’un a dit et le souvenir revient d’un coup.

M : C’est incroyable de voir, parce que je pense que le collectage chez une personne chez elle est intéressant aussi, je l’ai pas fait encore, mais sur le marché c’est beaucoup plus communicatif, c’est vrai, c’est l’effet de groupe, y a un qui s’arrête l’autre qui s’arrête aussi, il connait celui qui s’est arrêté : « Ah ben tiens toi… » et voilà…

I : Au foyer logement ça avait été pareil aussi.

M : Dès que l’on a à faire à un grand groupe ça fait un brassage de population. Après il faut bien se situer quand on va chez l’un ou chez l’autre, c’est pas facile ! (…) »

Extrait d’une discussion lors d’une réunion du pôle Carhaix.

Le collectage et ses difficultés

« Jean Jacques : Tu n'a pas le sentiment que c'est trop tard aujourd'hui ? Par rapport à la danse, à la musique, c'est très tardif...

Daniel : « Trop tard »... Il y a un moment pour ça. Je pense que si les Bretons ont commencé par la danse, la musique, c'était peut-être plus abordable. J'ai l'impression que le plus important n'a pas été fait. L'essentiel est inscrit dans des pratiques de vie, des pratiques de langue. (…) Pour beaucoup de gens, il ne faut presque pas en parler. C'est connoté de valeurs négatives (...). C'est pas bien ces choses qu'on savait, cette langue qu'on avait, cette musique qu'on avait. C'est comme si encore, pour nous, Bretons, on ne s'autorisait pas à regarder ces savoirs comme une richesse. Même s'il y a eu une évolution. Peut-être qu'on a bu notre honte d'être breton. Et peut-être parce qu'on a passé cette période de honte sociale, on peut s'autoriser à regarder de nouveau ces choses qu'on a un peu délaissés, que j'estime essentielles. C'était beaucoup plus facile de s'intéresser à la musique et à la danse, surtout avec le mouvement de Stivell etc.. Et beaucoup plus difficile de s'intéresser à la langue, à ces pratiques. Et donc on arrive aujourd'hui ; peut-être qu'on est mûr, qu'on est prêt. A un moment où la population des personnes qui savaient est en déclin. Mais ce n'est pas trop tard encore, même s'il y a une partie qui va nous échapper. » Pole de Guéméné-sur-Scorff.

« Maryse : Personnellement moi ça ma paru difficile. Individuellement sans être en groupe.

Florence : Pourquoi ?

M : Je sais pas. Y a pas eu le déclic, qui va venir un jour mais là non. Mais je pense que c'est long.

F : C'est une question de temps ? C'est difficile de prendre du temps ?

Isabelle : Non, entre prendre le temps et avoir des difficultés à faire, c'est différent !

M : Prendre le temps, oui je pense, mais c'est plutôt décider la personne en face de nous, que on veut la rencontrer face à face, de manière officielle ! Mais alors, je prends l'exemple de ma voisine que j'ai toujours pas collectée, (rires), et on va faire papotte sur la rue pendant une heure, et puis le fait de rentrer chez elle ça me parait quelque chose de difficile parce que… comme on dit, on est des voisins qui se parlent mais …

I : alors il faut que tu l'invites chez toi

M : oui mais elle est difficile, j'ai même essayé !

Christiane : mais même en parlant dans la rue, ça peut accrocher.

M : mais pour moi le collectage c'était un papier et un crayon.

C : oui mais tu sais c'est peut-être le truc dans la rue. Tu vas accrocher, elle va te raconter des trucs et tu vas noter une fois arrivée à la maison au moins ce jour-là et puis un autre jour …

M : Elle m'a raconté moi je me rappelle de ce qu'elle m'a raconté et oui.

C : Parce que si ça t'intéresse et que ça l'intéresse il ya bien un jour où l'une ira chez l'autre.

M : Ouais. Pourtant elle doit savoir ce que c'est le collectage parce qu'elle en a fait. »

« F : Et toi Christiane tu as collecté déjà ?

C : Oui mais là je n'ai pas pris le temps, j'arrive pas ! (…) En fait, il faut connaitre du monde et venir de la part de quelqu'un. C'est quant on a fait son trou qu'on a des portes ouvertes : « Téléphone de ma part ». Quand on téléphone de la part de quelqu'un c'est beaucoup plus facile. Et tu vois la mamie que je vois régulièrement, elle ne connait strictement rien aux plantes, elle connait plein de choses au breton, des traditions…

M : Si elle se met à raconter des choses, je me vois pas partir parce que j'ai plus le temps quoi !

I : Oui tu peux pas refuser le café (rires) Moi j'ai l'habitude de voyager dans des pays ou les gens sont super hospitaliers donc, se faire inviter chez des gens pour boire le thé ou le café, j'aime bien !

Extrait de discussion lors d'une réunion du pôle de Carhaix :

La subtilité du collectage et de ses techniques :

« Le collectage en soi n'est pas vraiment difficile (…) Si, en fait, ça l'est, ça l'est vraiment ! C'est en faisant des erreurs que j'ai compris comment faire. Par l'expérience... Même si cette expérience est

Réunion du pôle de Coray

toute petite ! Il faut faire et refaire pour trouver une aisance dans la pratique du collectage. » Même si « les gens sont souvent contents de transmettre ce qu'ils savent, il faut être dans une vraie écoute, ne pas influer sur la personne enquêtée, savoir indiquer une piste quand on sent que la conversation s'engage dans une bonne voie mais aussi se taire au bon moment, attendre que la mémoire revienne, savoir comment la faire remonter, ne pas interpréter ce qui est dit... C'est très subtil en fait ! Ce qu'il faut développer en soi pour obtenir une information est en fait une recherche aussi intéressante que les données récoltées ! » Véronique du pôle de la Feuillée.

Laurent : « C'est la difficulté d'être en enquête. De paraître être dans une discussion banale, alors qu'intérieurement, tu as des schémas, des grilles que tu dois mettre en place ; tu dois réfléchir à la relance qui convient le mieux, qui va déclencher l'information... Savoir si tu as épuisé le sujet et que tu peux passer à une autre question... Tout en prenant garde à ce que la réponse ne soit pas dans la question posée. Tu peux sortir d'une enquête épuisé des fois ! »

Daniel : Il y a la relance qui est nécessaire mais il faut qu'elle soit bien dosée, bien à propos. Est-ce moi qui induit la réponse ou vient-elle de l'interlocuteur ? Ça suppose un sacré travail sur soi-même d'être en enquête. Pour rechercher ce bon équilibre dans la question, dans l'accompagnement de l'information.

L : La question neutre, où tu ne t'impliques pas comme quelqu'un qui sait et où tu dois jouer le naïf.

Daniel : Je me rends compte que les premières fois, j'avais tendance à poser la question qui induisait la réponse. Et certaines fois, les gens ne donnent même pas de réponse parce que la réponse est trop fermée. L'enregistement est une bonne chose parce que, au moment de réécouter, je me rends compte de mes propres erreurs, de la façon dont j'ai trop dirigé. (…) Et enquêter c'est acquérir un peu d'expérience pour savoir comment on fait pour permettre l'accès à ces souvenirs chez les gens. (…) Concernant le nom des plantes, face à des personnes qui ne se souvenaient pas de noms de plantes, j'avais tendance à vouloir donner le nom que je connaissais. Et on me répondait « oui, c'est ça. » alors qu'en fait ça s'avérait ne pas être ça. Ça suppose de se mettre dans la position d'attente et de ne pas avoir la réponse tout de suite. Et ça, c'est pas facile. » Pôle Guéméné-sur-Scorff.

Marie : « Le collectage c'est tout un art. Parce qu'il faut savoir revenir au sujet de départ sans s'éloigner trop et c'est ça qui est difficile.

Alain : Y a un équilibre à trouver, c'est-à-dire qu'il ne faut être trop trop pressent pour avoir l'info et puis, d'un autre côté, il ne faut pas trop laisser les digressions nous amener trop loin. Mais ça fait partie de jeu humain. Quaud on discute, il y a toujours ces façons de faire pour mieux se connaître.

Véronique : Et je pense qu'il y a aussi un plaisir pour les gens à donner et puis à offrir. »

Extrait d'une discussion entre de collecteurs du pôle de la Feuillée.

La méthodologie d'enquête du réseau :

« Je regrette beaucoup de ne pas avoir réussi à prendre le temps nécessaire dans mon emploi du temps pour vraiment participer. Ainsi, j'ai réalisé des enquêtes que je n'ai pas dépouillées, ou pas complètement. Il faut reconnaître que faire une enquête, c'est-à-dire aller plusieurs fois rencontrer une personne, ou au moins passer avec elle quelques heures, puis transcrire l'enquête, puis remplir les fiches. Et bien cela se compte en heures ! Et plus on espace les moments où l'on se met à bosser sur une enquête, plus c'est difficile de s'y mettre, car à chaque fois, il faut reprendre le temps de se plonger dans le mode d'emploi de l'enquête, du remplissage des fiches etc. Je n'ai pas travaillé assez mes enquêtes pour que le remplissage devienne une formalité ! » Véronique, pôle la Feuillée.

Prendre le temps pour une rencontre « humaine » :

Brigitte : « C'est une porte ouverte pour prendre contact avec des gens que tu ne verrais pas autrement.

Christiane : Moi j'ai le regret de ne pas avoir collecté !

Florence : Ce n'est pas trop tard !! Tu vois ça continue !

C : Tu vois on avait pris des rendez-vous et puis ils sont morts entre temps quoi !!

Une discussion s'installe alors pour prendre des nouvelles d'une personne collectée actuellement hospitalisée… » Pôle Carhaix.

Ba jerdin ar skiantou « dans le jardin des savoirs »

Florence Creac'hcadec et Laurent Gall

Transmission des savoirs ou autre titre.

> « Transmettre, c'est faire passer quelque chose à quelqu'un. Transmettre contribue à la persistance, souvent transformée, de représentations, de pratiques, d'émotions et d'institutions dans le présent. »[8]

Avant d'évoquer et de décrire les usages des plantes, nous allons tout d'abord nous pencher sur la manière dont sont transmis ces savoirs.

Les pratiques en lien avec le végétal, que nous appelons savoirs et savoir-faire, représentent en quelques sortes un médiateur entre l'homme et la plante. Ils sont acquis à un moment donné et dans un contexte donné : mode d'apprentissage (volontaire ou obligatoire), relation transmetteur/apprenant, contexte social et, dans notre thématique le contexte naturel.

Certaines personnes évoquent d'elles-mêmes cet apprentissage et montrent que c'est une question qu'elles estiment centrale et décisive :

> « Comment tu as appris à faire ce fouet alors ? C'est ton grand père qui te l'a appris ?
>
> — Je ne me souviens plus trop. Je crois que… on observait, je regardais tout ce qu'il faisait, on apprenait comme ça ! Souvent on n'avait pas le droit de toucher quand on était petit, peut-être alors que ça donnait plus d'intérêt à la chose ».

Après avoir tiré sur le foin en tournant, on pose le lien sur le foin et on commence le nœud.

Situation banale de l'observation directe et de l'apprentissage par la pratique, caractéristique d'une société où l'oralité est centrale. L'observation attentive, répétée et quotidienne des gestes est en effet incontournable et fait partie intégrante du mode de transmission des savoirs et des savoir-faire populaires.

Nous pouvons avoir quelques indications, et supposer à propos de la confection des outils par exemple, que ce sont les hommes qui transmettent aux jeunes hommes. En ce qui concerne les savoirs médicinaux familiaux et populaires, et les savoirs traditionnels, la transmission s'opèrerait de la grand-mère à la petite-fille, voire au petit-fils ou de la mère à la fille et/ou au fils. On entend souvent : « C'est ma grand-mère qui faisait ça ! » ou « j'ai vu ma mère faire ça ». Des extraits d'entretien en témoigneront dans le chapitre consacré aux usages thérapeutiques.

Tout un protocole de transmission se met en place lorsqu'il s'agit d'un savoir très précis pour lequel la famille est connue dans les environs, mais nous ne disposons pas d'assez de données pour analyser la situation en profondeur.

Les savoirs peuvent aussi être acquis de manière écrite grâce aux livres de vulgarisation. D'autres modes de diffusion des savoirs existent. Il s'agit des livres de vulgarisation. Ces livres étaient distribués par les colporteurs à un prix modeste ou étaient étudiés à l'école. Ils ont beaucoup circulé dans les villes et les campagnes depuis deux siècles au moins. Ils ont participé à la constitution des représentations du corps, de la maladie, à la diffusion des connaissances, savoirs et pratiques en lien avec les plantes. Nous avons retrouvés à Scaër un livre inédit écrit par un herboriste et ressemblant tout à fait à « *La médecine des pauvres*[9] » un grand ouvrage vulgarisation du début du XX^{e} siècle que l'on retrouve partout en France.

8 BERLINER D. 2010. « Anthropologie et transmission », in *Terrain* n°55. Septembre 2010

9 BARDIER G.A. 1959. *La médecine du pauvre, Les secrets du Père Armand*. Les éditions populaires, n.d.

Connaître l'origine des savoirs a été l'une de nos préoccupations lors de nos enquêtes. Nous avons interrogé les personnes pour comprendre d'où venaient leurs connaissances, leurs pratiques, ceci pour nous permettre de savoir si les savoirs médicinaux, par exemple, étaient acquis par les livres ou par la transmission orale et visuelle.

Mais, dans le cadre d'une enquête, les conditions ne sont pas toujours favorables pour recueillir le savoir et ses origines, visés par l'enquêteur.

> « Les anciens, c'est quand ils veulent ! J'ai un voisin que je vois très souvent et je lui ai déjà demandé s'il connaissait des choses sur les plantes…. Et non rien qu'il me dit, ça n'a pas l'air de l'intéresser. Et puis tu vois l'autre jour il est venu à me parler d'une plante qu'il utilisait pour ces bêtes. Alors je me rends compte que l'on ne peut pas choisir, c'est quand ils veulent ! »

De bonnes informations surgissent souvent hors contexte d'où l'intérêt de réitérer les visites. Nous sommes dans un contexte d'entretien ou d'enquête entre deux personnes « étrangères » l'une à l'autre, c'est-à-dire ne faisant pas partie de la même famille, ni du même village. La transmission des savoirs est alors plus difficile, elle semble non naturelle et un peu forcée.

L'espace et le temps des savoirs

Division sexuelle de l'espace et du travail

Dans le système paysan, jusque dans les années 1960, le territoire se construit par échelons successifs, de cercles concentriques allant du chez soi vers l'ailleurs, du centre vers la périphérie, au cœur desquels se situent la ferme, le hameau, le secteur d'entraide et les frairies[10], subdivisions de la paroisse. Viennent ensuite la paroisse et le secteur interparoissial, imbriqués dans les aires d'affluence des centres de vie économique des marchés et foires. Au delà de cette limite commencent les territoires méconnus, peu fréquentés, *terra incognita* du monde paysan.

Le premier cercle de cette division de l'espace, celui de la ferme, est réglé par une mise en ordre fonctionnelle et symbolique du microcosme, calqué sur la polarité homme-femme et la division du travail qu'elle induit. L'espace agricole, organisé selon une série d'oppositions binaires, obéit à une véritable orchestration sociale.

Une dénomination de l'exploitation agricole en basse Bretagne, *menaj*, évoque la dimension familiale de cette entité et l'importance du couple mari et femme qui en est à la tête. L'espace alloué à la femme est condensé sur le centre de la ferme, où la femme gère l'espace ménager (l'intérieur), les soins des animaux dont on tire une production économique (vaches, cochons, poules), ainsi que l'entretien du lieu nodal de l'exploitation, la cour. L'activité la plus représentative du travail de la femme est le soin des vaches et la production laitière.

L'espace masculin embrasse l'espace des champs (l'extérieur). Le travail de l'homme est intimement associé au cheval, l'animal noble de la ferme. Le fils aîné ou le plus habile se voit décerné la fonction de *paotr ar c'hezeg*, « le gars des chevaux »[11], à qui revient les soins, les travaux des champs et la présentation des chevaux à la foire. On attribue un rôle de statut inférieur au *paotr saout* (« gars des vaches », vacher) également nommé *paotr porzh*, (« gars de

10 Nommées *breuriez* ou *kartier*, en breton, selon les régions.

11 Dans les fermes importantes et dans les secteurs où la stratification sociale est plus marquée, ce rôle est dévolu au « grand commis», *mevel bras*.

12 Simon, J.F., 2005. « L'ordres des choses : le patron à l'écurie, la patronne à l'étable ! », in *Des chevaux et des hommes en Bretagne*. Armorik n°3, pp 109-125.

la cour »), assigné à des tâches moins physiques, proches des activités féminines. Une analyse similaire est développée par J.F. Simon[12].

Les terres les plus éloignées du centre de l'exploitation, les landes et jachères d'ajonc, sont réduites soit à une maigre pâture pour le bétail, soit à une fauche de matière végétale (bruyère, fougère...) qui fournit la litière des bêtes et l'utile complément du fumier. Ces terrains à la marge, incultes, non-fertilisés, non-clos contrastent avec les terrains cultivés, fertilisés et enclos. L'expression *Tost d'an ti, tost d'an teil* « Proche de la maison, proche du fumier » souligne cette partition de l'espace agraire.

Le système « ferme » jusque dans les années 1950 est donc schématiquement structuré en cercles concentriques. Le noyau de la ferme comprend bâtiments, cour, aire à battre, vergers et courtils. Il est entouré d'une première ceinture de terres fertilisées, labourées, encloses et d'usage privé. Une seconde ceinture est composée de terres incultes, à la frontière du sauvage, ouvertes, où la limite public-privé est longtemps restée floue[13].

La séparation des tâches dans l'espace et entre les genres s'étend à de nombreux autres usages. Les hommes se chargent de la coupe du bois. Pour émonder les arbres, ils doivent monter aux arbres et, de fait, occupent les airs ; les femmes les plus robustes participent au fagotage mais travaillent au sol. L'usage de la faux est plutôt réservé aux hommes ; il existe toutefois chez les femmes, surtout quand il n'y a pas d'hommes à la ferme. C'est notamment le cas en temps de guerre lorsque les hommes sont mobilisés ou s'il y a beaucoup de filles parmi les enfants du milieu domestique. D'ordinaire réservée aux hommes pour les travaux des champs, la faucille peut être manipulée par les femmes pour couper du fourrage, de l'herbe sur pied, pour alimenter les lapins et débroussailler les talus. L'outillage et son entretien est d'ordre masculin : les hommes choisissent, par exemple, les perches dans les talus qui serviront à remplacer les manches d'outils. C'est à eux qu'incombe la fabrication des mannes, paniers et ruches en paille, lors des veillées hivernales. Bien souvent, leur complicité avec les enfants se matérialise par la confection de jouets buissonniers, ce qui, fréquemment peut s'apparenter à l'apprentissage premier de gestes techniques et d'éveil à la flore.

Sur le plan de l'économie domestique, les femmes barattent le beurre - nous verrons que celui-ci a une place non négligeable dans les pratiques thérapeutiques - et vendent les oeufs et le beurre. Et l'on sait que « le beurre et l'argent du beurre » sont capitaux dans le monde agricole.

La santé domestique est d'ordre féminin. Les femmes, responsables de l'éducation, prodiguent l'essentiel des soins aux enfants et savent où récolter les plantes. Les hommes prennent part à ce ramassage surtout pour la flore éloignée de la maison, dans l'espace « masculin » des champs et des landes. La santé dans l'espace social, celui des guérisseurs et *diskonter* hors du cercle domestique, n'est pas réservée au genre féminin ; il sera intéressant de vérifier si le tradipraticien qui se déplace ou que l'on va consulter à distance n'est pas majoritairement masculin...

Rituels et calendrier végétal

Au gré des saisons, l'évolution de la végétation sert de marqueur biologique de l'écoulement du temps. Les pratiques culturelles liées aux plantes suivent au diapason la vie des haies et des bois ; elles s'inscrivent également dans un calendrier liturgique, marqueur culturel du temps (construit par les sociétés). La logique agraire, scandée par les travaux des champs et des fêtes

13 Les derniers espaces ouverts de landes ont fait l'objet d'une privatisation et d'une enclosure à la fin du XIX^{e} siècle, dans ce secteur du Centre-Bretagne (témoignages oraux et archives). La plupart ont été mis en pâtures temporaires après les années 1960. Le bocage est en fait sujet à une évolution historique permanente, dont les entités spatiales et leur degré d'ouverture-fermeture varient au gré d'une refonctionnalisation propre à chaque époque. La représentation schématique en cercles peut apparaître réductrice mais sa relative stabilité a prévalu jusqu'à la période entre les deux guerres mondiales. Le choix de la rédaction du texte au présent ajoute même à la sensation d'une dimension atemporelle, voire de tentative de mythification d'un système agraire, décrit comme immuable. Ce commentaire veut parer ici à cet écueil en replaçant les éléments ethnographiques dans un contexte social et historique évolutif.

associées, est centrale dans l'organisation du temps dans une société à dominante paysanne. Les dates importantes sont ainsi soulignées par des rites que l'on nomme rites agraires. Au cours des enquêtes, notre attention a été particulièrement attirée par deux cycles rituels : le premier, le cycle de mai et notamment de la « branche de mai », n'est pas inclus dans la tradition liturgique ; le second, le cycle des feux de joie qui ponctuent notamment la célébration des mariages et la saint Jean, au moment du solstice d'été. Ces feux représenteraient d'anciennes pratiques païennes christianisées.

Le cycle du printemps et l'arbre de mai[14]

Laurent Gall

Nous allons nous pencher sur cette branche de hêtre que l'on place sur les ouvertures et la façade des maisons. La pratique se décline selon deux modalités relativement éloignées et dont les aires géographiques sont exclusives l'une de l'autre.

Dans le pays Pourlet (pays de Guéméné-sur-Scorff) jusqu'au Faouet15, l'usage est toujours d'actualité : la veille du premier mai, la population part à la quête de rameaux de hêtre, dont les feuilles fraîchement débourrées, parfois encore frippées, à peine sorties du fourreau de leurs bourgeons, sont colorées d'un vert éclatant porteur des promesses de la belle saison naissante. Nommée *bokedoù mae* et *barr mae* en breton, la branche de mai a pour but de protéger l'habitat, ici, contre le diable (Guéméné...), là, contre les intrusions des serpents, crapauds et salamandres (Langoëlan,...), ou simplement « comme porte-bonheur ». Fait remarquable, la branche est souvent offerte à ses voisins, et sert même à protéger l'habitat en déshérence, dont on a connu les habitants autrefois. Un tel geste de bienveillance permet de renouveler les liens que l'on souhaite voire perdurer, au-delà même du côtoiement quotidien. Assimilable à un don, cette forme de générosité vise à la fois à renforcer la cohésion sociale, tout en faisant de la personne bénéficiaire son obligé16.

D'après F. Postic, les branches peuvent être apposées à tout autre bâtiment et construction, dont la niche du chien, le four, le rucher, le puits ainsi que le tas de fumier et les champs[17]. Portes et fenêtres matérialisent l'entrée dans l'habitat ; l'emplacement de la branche symbolise la protection du monde domestique (dont font partie les chiens et les abeilles) contre la peur de l'effraction d'un monde considéré comme hostile, le monde sauvage. Le bestiaire des serpents et batraciens, assimilés au diable par les autorités chrétiennes, représente la nature menaçante dont on doit repousser sans cesse la frontière.

Branche de mai protectrice, barr mae, posée à l'entrée d'une maison non-habitée

Observation significative, ces animaux traversent l'ensemble du cycle de mai. Au XIX^{e} siècle, au Cap-Sizun, Le Carguet signale que, lors de la semaine blanche – entre la Pentecôte et la Trinité – où tous les travaux des champs doivent être suspendus, le non-respect de la règle entraîne une des sanctions suivantes :

14 Le cycle de mai comprend l'ensemble des pratiques à tendances magiques et religieuses qui marquent l'entrée dans l'été pour les traditions populaires, notamment la nuit du premier mai « arbre et branche de mai » et les Rogations...

15 La zone du rite décrit s'étend au nord jusque Mellionnec et au sud jusque dans les anciennes paroisses du pays vannetais, autour de Quimperlé, et dans la presqu'île de Crozon. In Postic, F., 2003 « Fêtes et coutumes » in *Bretagne, encyclopédie Bonneton*, pp 87 – 115.

16 Les échanges basés sur le don et le contre-don ont fait l'objet de travaux fondateurs en anthropologie, spécifiquement « Essai sur le don » de M. Mauss. Publié en 1923-1924, dans *l'Année sociologique*, rééd. in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Puf, coll. « Quadrige », 2001..

17 Postic, F., 2003. op. cité

> « le fumier transporté des étables aux champs renferme (…) plus de couleuvres, de crapauds, de lézards et de sourds [salamandres] que de brins de paille. »[18].

Pour le dimanche des Rameaux, il est coutume de dire :

> *Sul ar bleunvioù, teu an naer maez eus ar c'hleunzioù.*
> Le dimanche des Rameaux, la vipère sort des talus.

Le rituel des Rameaux et la branche du 1er mai, à travers leur analogie frappante dans leur fonction protectrice, constituent-elles les deux revers d'une même médaille ? L'une refléterait la croyance absorbée par la religion officielle, dont les essences au feuillage sempervirent, le buis et le laurier, ont été importées en Bretagne ; l'autre figurerait le volet païen, dont le hêtre, support symbolique, est une espèce végétale indigène.

Si le joli mois de mai célèbre l'entrée dans l'été pour la tradition orale européenne, son ambiguïté rappelle combien est précaire le nouvel équilibre et combien est périlleux le passage entre la saison froide et la saison chaude, tout particulièrement la nuit du 30 avril au 1er mai, moment où se condensent toutes les craintes. En effet, c'est la nuit où communiquent le monde des morts et des vivants et où les esprits rendent visite aux vivants. Face à cette agitation nocturne[19], on cherche autant à capter la force liée à l'élan vital du végétal qu'à maintenir à l'écart les puissances malfaisantes, dont est investi symboliquement le monde des reptiles et amphibiens ; la pensée populaire fait coïncider leur sortie du repos hivernal – souterrain, donc culturellement mal perçu – avec cette période.

Au nord et à l'ouest de notre zone d'enquête (en Haute-Cornouaille, au nord de Rostrenen, et en Trégor), la branche de hêtre, appelée *plantenn mae et brankenn mae*, faisait également l'objet d'un usage où elle était exclusivement employée par la gente masculine, au cours de cette même nuit, mais pour être accrochée sur les ouvertures des maisons où résident des femmes à marier. L'usage aurait progressivement cessé dans la période entre les deux guerres mondiales, à l'instar de nombreuses conduites rituelles. Les rares témoignages au sujet du « mai aux filles » amplifient le contraste saisissant avec la pratique toujours vivace du « mai-protecteur » observée dans le Morbihan. Au-delà du folklore, l'aspect bénéfique, porteur d'espoir et de renouveau, associé à l'usage social du don « protecteur » pourrait en expliquer la persistance, à l'image du brin de muguet... du 1er mai[20].

Le *tantad* et cycle du feu

Florence Creac'hcadec

Lors de nos enquêtes dans le secteur de Carhaix, Isabelle, une collectrice bénévole très investie dans le réseau, a été interpellée par cette photo transmise par une amie et par l'existence du *tantad* dans le secteur de Poullaouen, connu il y a encore quelques années. Elle a tenté d'enquêter auprès des personnes ayant vu et pratiqué ce rituel de protection réalisé pendant les mariages, avant la seconde guerre semble-t-il, sans arriver à rencontrer cette « personne ressource ».

Elle a tout de même pu interroger quelques personnes qui ont pu l'éclairer sur cette histoire de *tantad* ! Voici deux extraits d'entretiens réalisés à Huelgoat et Callac.

> MTA : Le *tantad* ou le *totem* on l'appelait
>
> Isabelle : qui le portait le « *totem* » ?
>
> MTA : C'est des jeunes qui le portaient. On préparait ça la veille avec une grande « trique ». On arrangeait avec des feuilles de châtaigner. C'était pour porter bonheur aux mariés. On appelait ça le feu de joie. On mettait du papier journal, des vieux morceaux de chiffons. Ce n'était pas toujours les

18 Le Carguet, H., 1891. Revue des traditions populaires. Tome 6, n°6.

19 C'est la nuit où sévissent également les « voleurs de lait », *riboterezed laez* décrits en page

20 Le rapprochement est souligné par F. Postic. op. cité

mêmes plantes qui étaient utilisées. Souvent l'hiver, c'était du houx, des résineux, ceux qui brûlaient bien.

Isabelle : La trique, c'était un morceau de bois particulier ?

MTA : Non, pas forcément. Ce qu'on trouvait bien droit. Ça se faisait partout même, à Carnoët et Callac, c'était la tradition. C'était un bonheur que de se faire enfumer. On utilisait de la fougère, du châtaigner, du houx et des machins humides pour que ça fasse de la fumée. »

Photo de mariages à Poullaouen dans les années 20

Une personne de Callac nous livre son témoignage :

« La plupart des personnes ont connu les feux de joie allumés le long du cortège des mariages, entre le moment de la sortie de l'église et l'arrivée chez la mariée, lieu de la fête du mariage. Les garçons et les filles d'honneur devaient jeter des pièces au passage, devant chaque feu. Les pièces étaient récoltées par les gamins du lieu. Thérèse, un témoin de Callac, se rappelle avoir vu un bouquet de fleurs sur le sommet des *tantad*, pour le mariage de sa sœur... à Carnoët. Aucune des femmes, mariées après guerre, n'a vu cela pour son propre mariage. Rituel éteint avant guerre donc... J'ai aussi pu mieux détailler des parties du cérémoniel et du parcours. Les dernières informations confirment l'idée de rituel protecteur du *tantad* pour les nouveaux mariés. Il prend sa place dans le cycle des feux qui rassemble l'ensemble de la communauté. »

Léna[21] : « Le symbolisme du feu est très proche de celui de l'eau. Le feu est fécondant, protecteur et purificateur. Ceci explique le caractère universellement religieux de ces deux éléments dont on trouve le culte, sous des formes très diverses, chez de nombreux peuples. » elle ajoute que ces feux participent à une symbolique de la régénération. « On peut aussi penser que le bouquet qui orne le haut du *tantad* participe d'une symbolique de la régénération : le bois du bûcher représentant la mort et le bouquet vert le vivant, les prémices d'un nouveau cycle ».

Ce *tantad*, et le feu pourraient donc avoir un rôle symbolique en lien avec les cycles naturels.

« Travaux, jours et saisons se succédaient avec ce que la terre suppose : une attention minutieuse. La vie était un cycle annuel et, symboliquement, dans chaque ferme on agissait en conséquence. Au premier dimanche de Carême, on faisait un brasier dont on retirait un tison que l'on remisait soigneusement dans un coin de la maison pour le ressortir en juin, à la saint Jean. A l'aide de ce brandon, on allumait un feu et de ce feu on sortait un fumeron qui servirait à son tour pour allumer le feu de la Toussaint duquel on tirerait encore un brandon, pour cette fois, allumer la bûche de Noël... La boucle était bouclée. Il ne restait plus qu'à recommencer. Peut-être qu'en remontant les traces de la transmission de ce flambeau, nous retrouverions le premier brandon, le premier porteur, Prométhée ? Cette valse des brandons dont on a décidé un jour (le jour où l'on a installé le chauffage central) qu'il fallait l'interrompre, servait de repère dans cette histoire humaine de la nature, qu'aujourd'hui on semble décidé à oublier. »[22]

Reconstitution d'une noce en 1998 à Poullaouen ou le tantad est présent.

Le *tantad* comme repère dans ce cycle annuel des saisons. Le tison près à enflammer le bouquet d'herbes vertes et les feux de joies des mariages rentraient-ils dans ce cycle des brandons ? Le rôle social d'agrégation et de consolidation du groupe est aussi présent dans ces rituels du feu et dans celui du *tantad*.

Nous pouvons en tout cas souligner ici la place de végétal, lié au feu, dans ce rituel de protection éteint il n'y a pas si longtemps.

21 GOURMELEN L. Un jour hors de l'ordinaire : « pardon et symbolisme de l'eau et du feu » in *Kreizh Breizh* n°2 p 39

22 DIBIE P., 1979. *Le village retrouvé, essai d'ethnologie de l'intérieur*. PUF.

Les usages thérapeutiques

Florence Creac'hcadec

Médecine populaire et traditionnelle

En aucun cas les données transmises ici ne doivent être considérées comme un guide médical ou un formulaire de remèdes.

Lorsque l'on réalise des enquêtes ethnobotaniques sur l'usage des plantes, on entend beaucoup parler de rebouteux, de diskonter, de guérisseurs, de fontaines, des pierres et saints guérisseurs, de religieuses… Ces acteurs de la médecine populaire et traditionnelle sont encore à l'œuvre dans les souvenirs et les pratiques de certaines personnes interrogées.

Nous allons en faire une brève description pour planter le décor, et décrire l'accès aux soins populaires et traditionnels en Basse Bretagne et plus précisément en Centre Ouest Bretagne. Pour cela, nous allons utiliser la classification de Bouteiller[23] sur les agents de santé populaire et traditionnelle en France. Même si nous ne pourrons pas établir une typologie claire de la médecine populaire et traditionnelle[24], qui n'est pas forcément cloisonnée et qui se remodèle au cours du temps et des « époques », elle nous servira ici de base pour décliner et décrire les acteurs de notre territoire centre-breton.

Guérisseurs, *diskonter* et rebouteux :

Il existe différents « agents » de santé en médecine populaire et traditionnelle. Ce sont des « tradipraticiens », c'est-à-dire des personnes qui exercent une pratique médicale non conventionnelle. Ils ont le plus souvent acquis leurs savoirs par transmission orale. Il s'agit des guérisseurs, des rebouteux, *diskonter*, et autres panseurs de feu…

Les guérisseurs peuvent être des chiffonniers (*pilhaouerien*), des rebouteux qui soignent les luxations, sub-luxations et fractures ou des colporteurs et marchands ambulants qui distribuent l'information par oral ou sur des feuilles volantes. Nous avons retrouvé lors d'un collectage à Collorec une de ces feuilles volantes distribuées sur le marché d'Huelgoat dans les années 60. Cette feuille qui décrit l'utilisation du tamier commun (*Tamus communis*), conservée au domicile de la personne enquêtée, est restée intacte, juste un peu jaunie par les années.

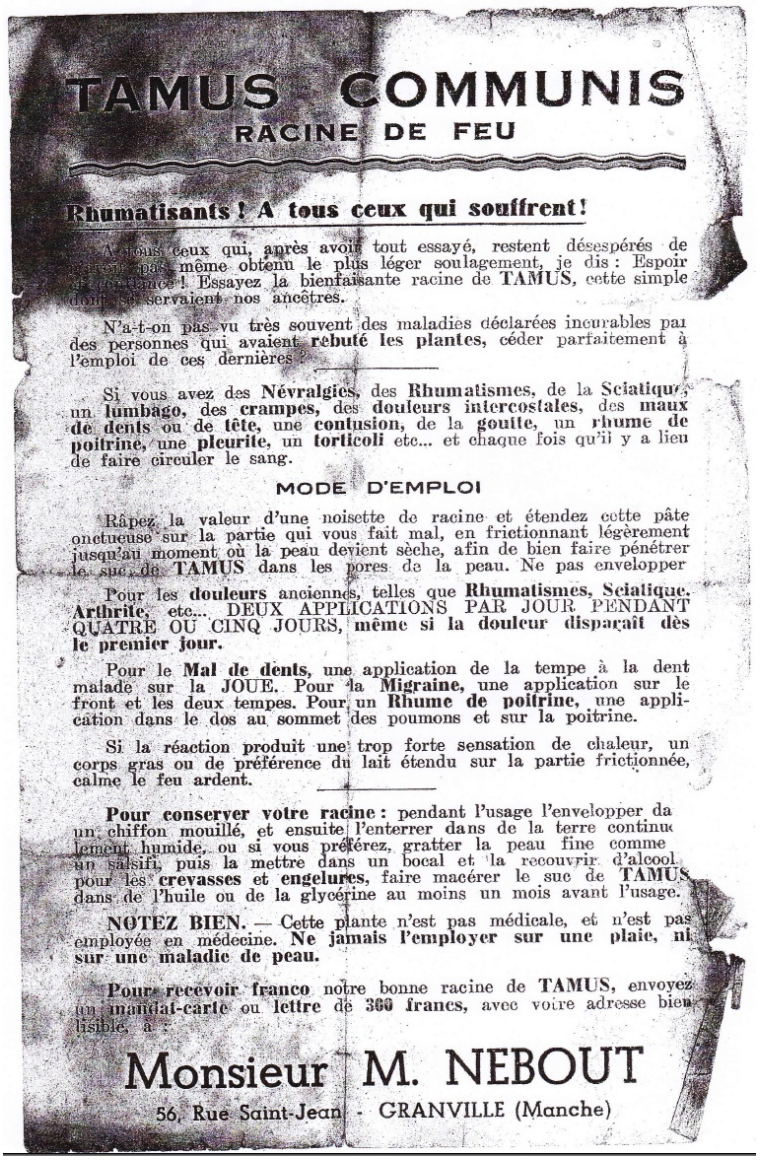
Cette feuille volante nous a en partie permis de retracer l'origine d'un savoir populaire local et de souligner l'importance des supports écrits dans la circulation des savoirs populaires sur les plantes. Nous pouvons aussi ajouter les écrits de Loeiz ar Floc'h, colporteur et herboriste de Bodilis, qui a œuvré dans les campagnes de Basse Bretagne au milieu du XX^{e} siècle. Il a écrit en partie ses mémoires que l'on retrouve dans son célèbre *Plant Breizh evit ho yec'hed*[25].

Dans notre secteur d'enquête nous avons fréquemment entendu parler des *diskonter* qui officient toujours dans les villes et les campagnes et qui sont en quelque sorte des conjureurs. En Basse Bretagne, la personne détentrice de dons de conjuration est nommée *diskonter*, (décompteur). Dans cette pratique thérapeutique, le mal est sommé de quitter le malade, pour parfois se fixer sur un objet quelconque ou sacré (statue d'un saint), sur un objet naturel (un animal, une plante, un bois de saule) ou un lieu géographique à la fin d'un cheminement long et pénible. Pour cela le *diskonter* « chasse » le mal en effectuant un décompte (en général, de neuf à zéro au cours de

23 BOUTEILLER, M., 1966. *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, G.P Maisonneuve et Larose, 369p.

24 Il semblerait que dans la réalité le cloisonnement entre les diverses activités des guérisseurs soit ténu. Bouteiller le reconnaît elle-même, lorsqu'elle précise " Entre le savoir commun et les remèdes magico-religieux, il est très difficile de tracer des limites rigoureuses. De tout temps, ils ont interféré. ". Ce type de classification présente donc plus l'avantage de décliner les diverses techniques employées par la médecine populaire que de classer des savoirs indépendants, détenus par des personnes distinctes.

25 Il faut signaler le décalage entre les savoirs publiés par Floc'h et ce que nous enregistrons sur le terrain entre les plantes utilisées par les personnes interrogées et celles mises en avant par Loeiz ar Floc'h. Cependant la façon d'utiliser les plantes est assez proche (vin médicinaux, compresse, onguents à base de saindoux, de beurre….).



TAMUS COMMUNIS

RACINE DE FEU

Rhumatisants ! A tous ceux qui souffrent !

A tous ceux qui, après avoir tout essayé, restent désespérés de n'avoir pas même obtenu le plus léger soulagement, je dis : Espoir et confiance ! Essayez la bienfaisante racine de **TAMUS**, cette simple dont se servaient nos ancêtres.

N'a-t-on pas vu très souvent des maladies déclarées incurables par des personnes qui avaient **rebuté les plantes**, céder parfaitement à l'emploi de ces dernières ?

Si vous avez des **Névralgies**, des **Rhumatismes**, de la **Sciatique**, un **lumbago**, des **crampes**, des **douleurs intercostales**, des **maux de dents** ou de **tête**, une **contusion**, de la **goutte**, un **rhume de poitrine**, une **pleurite**, un **torticoli** etc... et chaque fois qu'il y a lieu de faire circuler le sang.

MODE D'EMPLOI

Râpez la valeur d'une noisette de racine et étendez cette pâte onctueuse sur la partie qui vous fait mal, en frictionnant légèrement jusqu'au moment où la peau devient sèche, afin de bien faire pénétrer le suc de **TAMUS** dans les pores de la peau. Ne pas envelopper

Pour les **douleurs** anciennes, telles que **Rhumatismes, Sciatique, Arthrite**, etc... DEUX APPLICATIONS PAR JOUR PENDANT QUATRE OU CINQ JOURS, **même si la douleur disparaît dès le premier jour.**

Pour le **Mal de dents**, une application de la tempe à la dent malade sur la JOUE. Pour la **Migraine**, une application sur le front et les deux tempes. Pour un **Rhume de poitrine**, une application dans le dos au sommet des poumons et sur la poitrine.

Si la réaction produit une trop forte sensation de chaleur, un corps gras ou de préférence du lait étendu sur la partie frictionnée, calme le feu ardent.

Pour conserver votre racine : pendant l'usage l'envelopper da un chiffon mouillé, et ensuite l'enterrer dans de la terre continuellement humide, ou si vous préférez, gratter la peau fine comme un salsifi, puis la mettre dans un bocal et la recouvrir d'alcool pour les **crevasses et engelures**, faire macérer le suc de **TAMUS** dans de l'huile ou de la glycérine au moins un mois avant l'usage.

NOTEZ BIEN. — Cette plante n'est pas médicale, et n'est pas employée en médecine. **Ne jamais l'employer sur une plaie, ni sur une maladie de peau.**

Pour recevoir franco notre bonne racine de **TAMUS**, envoyez un **mandat-carte** ou **lettre** de **360 francs**, avec votre adresse bien lisible, à :

Monsieur M. NEBOUT

56, Rue Saint-Jean - GRANVILLE (Manche)

Feuille volante distribuée sur le marché d'Huelgoat et datant des années 1960.

l'incantation). J.P. Nicolas[26] relate une technique de guérison rituelle basée sur un *diskont*, destinée à « chasser » le zona, les dartres ou les verrues.

« Le guérisseur se mord le pouce de la main droite (celui de la sagesse), le pose ou pas sur le dartre. Il en fait le tour dans le sens inverse du soleil (*an tu eneb an heol*). Le nombre de tours varie, le plus souvent 9 ou 11, parfois 7 (…). Les incantations pour guérir le zona, *dirde*, et les verrues, *gwenanennou*, ont la même construction. En voici une :

Darouedennek tec'h ha tec'h	Dartreux, fuis et fuis,
N'eo ket aman 'ma ho lec'h	Ce n'est pas ici ta place
N'hag aman, nag neblec'h	Ni ici ni nulle part
Dreist nav veuteunnn	Au-delà de neuf fontaines
Dreist nav mor	Au-delà de neuf mers
Dreist nav veuteunn mor	Au-delà de neuf fontaines de mer
Eno m'eus kaozeet	Là j'ai parlé
Hag eno'ma ho lec'h	Et là-bas est ta place

Le texte est dit à voix basse, d'une traite sans respirer, le pouce faisant neuf tours.

Tout au long de la description des usages thérapeutiques des plantes, nous retrouverons des exemples de ce genre de « rites de transfert ».

Il existe une catégorie d'agents de santé que l'on retrouve dans la classification établie par Bouteiller[27] mais qui ne sont guère présents en Basse-Bretagne. Ils avaient la particularité de « lever » les sorts jetés sur les enfants, sur le bétail.

Nous n'avons pas de témoignage direct de l'existence de leveur de sort aujourd'hui, mais certaines façons d'utiliser les plantes nous rappellent leurs pratiques : amulettes, croix…

Des croix ont été relevées à Collorec pour protéger la ferme et le troupeau du « voleur de lait ». Pour se protéger de ce voleur mystérieux, de ce sort en quelque sorte, on posait des croix de néflier (*Mespilus germanica*) au-dessus de chaque entrée de la maison à collorec. C'est ce que nous dit un agriculteur à la retraite de cette commune qui avait pour cousin un guérisseur et *diskonter* reconnu. Jean-François Simon témoigne de cette pratique de protection de la maison via des croix de néfliers, dans son étude de la maison traditionnelle bretonne. Il semble que le néflier soit lié au cycle du mois de mai, de par son habitude à faire ses fleurs au environ du premier mai ce qui lui conférerait des vertus magiques et bienfaitrices.[28]

Le voleur de lait

Ce voleur que l'on appelle aussi « *Ribouterez laezh* » dans d'autres secteurs (Callac) sévissait dans les fermes : « Il voulait le lait, il devait aller sur la rosée et mettait sa main sur les vaches. Il fallait que ça se fasse sur la rosée » nous dit une personne de Kergloff qui ajoute qu'il avait beaucoup d'histoires sur le « beurre de mai » et plusieurs versions de cette histoire du voleur de lait : « Une version dit que c'est le dernier enfant mort de la commune, qui volait le lait. C'est le dernier mort de l'année qui vient chercher le premier (le mort suivant). « *Zo bet charetañ an hini kentañ eus ar vloaz nevez* » Le premier mort de la nouvelle année a été « chareté ». [en référence à la charrette qui emporte les morts) (…)]. Ca se fait par magie. Tout le lait va chez lui. La vache n'a pas de lait. »

On peut toujours entendre cette histoire auprès de certaines personnes âgées de ce secteur. Ils la tiennent souvent de leurs parents voir de leurs grand parents.

26 Nicolas, J.P. 1991. *L'utilisation du végétal dans les rituels de guérison en basse Bretagne*. DEA UBO Brest

27 Bouteiller. Op cit.

28 C. Auray, 2006. *Magie et sorcellerie dans les fermes bretonnes*. Edition Ouest France.

Fontaines sacrées, pierres levées et saints guérisseurs

Le « culte » des fontaines, des pierres et des saints guérisseurs a été largement décrit dans plusieurs ouvrages consacrés aux pratiques traditionnelles et sacrées en Basse Bretagne.

En Bretagne, une forme de culte de l'eau serait lié, notamment, aux fontaines. Elles possèdent pour la plupart des propriétés connues ou oubliées : pouvoirs de guérison et de prédiction. Ces propriétés étaient attribuées à la fontaine elle-même ou au saint guérisseur de la chapelle souvent érigée à ses côtés.

Le culte des pierres et son usage à des fins thérapeutiques est lui aussi important. Un agriculteur à la retraite de Collorec nous en donne un exemple.

> « Il y a une pierre dans la chapelle Sainte-Marguerite. Et je me souviens que mon frère m'avait dit qu'un jour de pardon ou pendant une messe, il avait vu une femme qui se frottait contre cette pierre-là. Oui il a vu ça. Maintenant je ne pense pas que ça se fasse encore beaucoup (…) C'était pour avoir des enfants, on disait ça. »

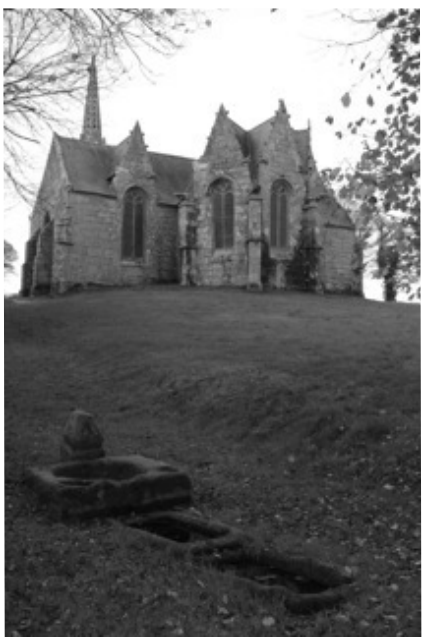
Une habitante de Kergloff se souvient de cette pierre dans la même chapelle et en a entendu parler de la même manière.

> « Je me rappelle de femmes aisées qui venaient de très, très loin pour ça. Et puis elles le faisaient publiquement, elles n'avaient pas peur de montrer ce qu'elles faisaient. »

Le culte de saints guérisseurs n'est pas différent dans son essence de celui des fontaines et des pierres. La pierre de fécondité mentionnée par l'habitant de Collorec se trouve dans la chapelle Sainte-Marguerite de Collorec. (Saint-Marguerite et sainte Brigitte sont en effet les saintes de la fécondité).

Les sources quant à elles ont souvent été christianisées en leur attribuant un saint protecteur et en érigeant une chapelle à leurs côtés.

Dans les campagnes, on pouvait donc s'adresser aux guérisseurs empiriques, aux rebouteux ou au saint guérisseur du village pour protéger les membres de sa famille ou le bétail de diverses maladies. Ils étaient considérés comme de véritables thérapeutes. Ces différents cultes s'inscrivent encore aujourd'hui dans la pratique thérapeutique de Basse- Bretagne, mais de manière bien moins vivace que par le passé. Lors de nos collectages, beaucoup de personnes ont fait allusion aux fontaines, aux pierres et aux saints. Ils nous ont dit qu'ils n'y avaient pas forcément eu recours mais qu'ils avaient « vu faire ». Ils se souviennent du pouvoir thérapeutique de telle fontaine, de tel saint ou sainte, de telle pierre et du moment où il fallait lui demander son intervention. L'objet de ce livre n'est pas de réaliser une liste exhaustive des saints guérisseurs et des fontaines utilisées et de leurs spécialités mais nous allons illustrer l'importance de cette tradition avec l'exemple de la chapelle Saint-Gildas à Carnoët, de sa fontaine et de son pardon.



Fontaine de Saint-Gildas en Carnoët

Plusieurs personnes nous ont parlé de cette fontaine et de ses propriétés. Un artisan de Poullaouen nous dit que son grand-père l'y avait amené quand il était encore jeune, pour le préserver des problèmes de dents.

> « Je me souviens, j'avais une dent de lait qui tombait. Alors il m'a pris et m'a amené à la chapelle Saint-Gildas (Carnoët). Et puis, il m'a mis sur la pierre qui surplombe la fontaine et il m'a arraché la dent et puis il l'a passé dans l'eau. Et puis, il m'a dit que je n'aurai jamais de problème de dents. C'était Saint-Gildas qui soignait les problèmes de dents. »

Une autre personne originaire de Kergloff nous a aussi parlé des vertus de cette fontaine qui était utilisée en prédiction.

> « Quand on avait un enfant, un bébé malade, on allait mettre sa chemise et si elle flottait, il allait guérir. Et si elle partait d'un coup… Oui je pense que c'était ça ».

Pour la même fontaine, nous avons deux versions différentes, ce qui démontre que les pratiques ne sont plus aussi vivaces mais qu'elles se sont « transformées » et que les propriétés tendent à se confondre, voire à s'oublier. Cet habitant de Poullaouen a tenu à nous montrer cette fontaine très proche de chez lui. C'était un dimanche au moment du pardon de Saint-Gildas. Ainsi, le matin même, l'accueil avait eu lieu à la fontaine pour la bénédiction de l'eau : « Bénédiction de l'eau - Aspersion et Chant ».

Cette fontaine possède une pierre de fécondité qui la surplombe. Elle était semble-t-il utilisée par les couples qui ne parvenaient pas à avoir d'enfants. Les femmes devaient se frotter le bas-ventre contre la pierre comme pour celle de Collorec. Cet exemple met en valeur les éléments de l'habituelle trilogie que l'on retrouve dans les pardons et fêtes de Haute et Basse Bretagne : la pierre, l'eau et les arbres. Les oratoires forestiers, les statues nichées dans les arbres, les « Vierges de chênes » ne sont pratiquement pas représentés en Basse Bretagne mais beaucoup plus dans le reste de la France et notamment au nord de la Loire[29].

Ces pratiques entrent dans le parcours thérapeutique des personnes rencontrées et sont donc à ce titre à mettre en parallèle avec l'usage des plantes, la consultation d'un agent de santé, la prière ou la demande de pardon à un saint. Tous ces éléments constituent une sorte d'ensemble thérapeutique cohérent.

Les pharmacopées familiales et traditionnelles : les *louzoù*, les plantes et les rituels de guérison

Cette pharmacopée centre-bretonne vise non seulement les hommes, les bêtes, les champs mais aussi la maison. Elle est décrite à la lumière de ce qui se fait ailleurs en Bretagne, ce qui nous permettra de faire des comparaisons.

Les *louzoù* sont multiples et en majorité d'origine végétale, même si nous avons recueilli des produits d'origine animale et minérale. Les enquêtes sur ces derniers thèmes seraient à poursuivre.

Les plantes peuvent être utilisées fraîches (cuites en soupe, ou crues en salade), ou sèches et sont alors conservées en prévisions des affections diverses.

En voie interne, elles sont employées par voie orale dans l'alimentation (soupe, salade) et en médication (tisane, décoction, inhalation…). En

Le louzoù

Le terme *louzou* désigne autant une plante qu'un remède. Actuellement on dit beaucoup « Il faut que je prenne mes *louzou* ! » en parlant des spécialités pharmaceutiques que l'on achète chez le pharmacien.

Il est intéressant de se pencher sur ce terme de part son origine et l'évolution de sa signification. Ce mot breton, collectif dont le singulatif est *louzaouenn*, veut dire plante, remède, baume. Les plantes portant le nom de louzaouenn ont aussi pour la plupart des qualités médicinales avérées et connues.

Le verbe *louzaouin* veut dire panser, soigner et provient d'une racine celtique, que l'on trouve dans les termes similaires en gaëlique (*Lus*), en gallois (*Llys, llysiaau*). Un autre terme dérivé, loustoni, concerne la notion de prolifération des plantes dites « sales » dans les cultures.

29 Denèfle, S. 1994. *Croyances aux fontaines en Bretagne*, Aix en Provence, 208p.

voie externe elles sont utilisées en onguent, pommade, crème, cataplasme, plante cuite, pansement végétal cru, friction, flagellation ; et en fumigation, collyre…

Les onguents et les crèmes sont parfois additionnés de sel et peuvent se conserver très longtemps (pommades à base de beurre et de saindoux dans le garde-manger ou la « salle d'eau » (salle de bain).

Chaque famille a sa propre « pharmacopée », avec ses particularités, mais sur un fonds commun au territoire du Centre Ouest Bretagne voire à toute la Basse-Bretagne. Elle a ses recettes transmises par la belle-mère, la sœur, la mère… et élabore sa propre pharmacopée. On y retrouve pourtant les mêmes matières premières incontournables issues des plantes, animaux et minéraux et les excipients habituels : eau, alcool, vin blanc, saindoux, beurre (souvent non salé et non lavé), huile végétale, sel, et parfois bouse de vache.

Pour ce qui est des posologies les données recueillies sont le plus souvent approximatives mais elles existent. Le nombril de vénus est par exemple utilisé à Huelgoat contre le muguet des nourrissons (autre nom de la candidose) 3 fois par jour jusqu'à ce que la pathologie disparaisse.

Les plantes médicinales sont autant prélevées dans des milieux « sauvages » (prairies naturelles, talus, landes) qu'aux alentours de la maison, de la ferme et dans le jardin potager ou ornemental.[30] En ce qui concerne le cercle familial, le rôle de la femme est très important. Les hommes, tout comme nous le dit Denise Delcour pour le Briançonnais, sont plus enclins à s'occuper du mal des bêtes.

Les rituels de guérison concernant les animaux et les hommes rentrent aussi dans cette description. Ils sont le plus souvent pratiqués par les guérisseurs, *diskonters*, rebouteux.

Les différentes préparations, et les effets thérapeutiques attendus, sont toujours le reflet de la compréhension de la plante et de la maladie. Même très simples, tous les stades parlent autant de la maladie, du remède que du savoir-faire, et donc de la culture populaire et traditionnelle mobilisée en matière de santé.

Les plantes agissant à distance : bouquets suspendus, couronnes, croix de bois et autres objets de protection des enfants, du bétail et de la maison

Dans le cadre de nos enquêtes, plusieurs témoignages attestent d'une utilisation de bouquets pour le soin et la protection des hommes, des animaux et de la maison. Comme le dit Christophe Auray, « la suspension de végétaux est un geste pratique pour soigner tout un troupeau et dispense d'une intervention individuelle auprès de chaque animal ».[31]

Bouquet suspendu de gui

Des bouquets de gui (*Viscum album*) et de houx (*Ilex aquifolium*) étaient suspendus dans les crèches pour protéger les vaches des dartres, dans les crèches pour remédier aux problèmes de dartres de veau ou en cas de maladie infectieuse (echthyma) des

30 Cf L'espace et le temps des savoirs. p

31 AURAY C., 2011. *Remèdes traditionnels en Bretagne*. Edition Ouest France..

moutons. Cette pratique ancienne est de l'ordre du souvenir pour beaucoup de personnes mais elle est encore actuelle à Gourin et à Kergloff.

> « Nous on utilise toujours le houx. C'est en séchant qu'il est actif. Quand il est complètement sec, il faut le renouveler. On dit qu'une fois qu'il est sec, les dartres des veaux s'en vont. Nous, on l'utilise pour les ecthymas des moutons. On en met quatre bouquets un peu partout dans la bergerie ».

Nous souhaitions au départ cartographier cette pratique pour montrer les aires d'utilisation du gui et celles du houx. Nous n'avons pas assez de données pour mettre en évidence ces deux aires, mais il nous semble à ce stade de notre collectage que le gui soit seulement utilisé dans le Finistère et dans le Trégor (Belle-Isle-en-Terre, Louargat, Callac, Loudéac), alors que le houx semble être utilisé partout en basse et Haute-Bretagne.

L'emploi du houx semble plus étendu en ce qui concerne notre territoire d'enquête. Il est aussi utilisé dans d'autres régions de France[32]. Capucine Crosnier fait en effet état de l'utilisation dans le Morvan de bouquets de houx suspendus dans les étables pour préserver le bétail des dartres[33]. Nous n'avons pas retrouvé de tels usages du gui ailleurs en France. Il semblerait ainsi être cantonné à la Basse-Bretagne.

Le houx est utilisé pour protéger le bétail de la même manière que le gui l'est à Gourin, à Kergloff et comme dans le Trégor. Certains informateurs ne comprennent pas que plusieurs plantes, dont le gui, puissent être utilisées pour protéger et soigner le bétail. Il s'agirait selon eux d'une confusion entre le houx et le gui, le houx étant la seule plante protectrice des troupeaux.

> « Il y a beaucoup de personnes qui confondent le gui et le houx. Ils veulent parler du houx mais ils disent le mot gui. Il faudrait demander aux personnes de montrer la plante à chaque fois pour voir s'il n'y a pas de confusion ».

D'autres plantes sont suspendues pour leurs vertus protectrices ou comme « porte-bonheur » nous disent certaines personnes. À Belle-Isle-en-Terre, l'aubépine (*Crataegus monogyna*) semble avoir des vertus protectrices dont le pouvoir de protéger contre la foudre. À Saint-Thois, un épi de blé était suspendu au dessus de l'entrée de la maison pour protéger contre la foudre et contre les maladies. Le sureau semble avoir été utilisé de la même manière à Saint-Goazec :

> « Il y avait dans le temps, quand on mettait ça à côté des fermes, il faisait partir, c'est pas le tonnerre ou le truc ? Ça éloignait la malédiction sur les bêtes, enfin bref y avait une histoire comme cà. Mais moi j'ai pas assez de mémoire pour me rappeler de ça. »

Le buis béni pendant les Rameaux était et est encore, dans beaucoup de maisons, suspendu sur le crucifix pour la protéger.

Ces bouquets pouvaient aussi servir à jeter des sorts du côté de Belle-Isle-en-Terre :

> « Quand on voulait jeter un mauvais sort à quelqu'un, on ramassait un rameau de buis du diable (fragon, *Ruscus aculeatus*, *Beuz an diouel*), on allait à l'église avec le rameau dans la poche pour le bénir. On le balançait ensuite dans le champ de celui auquel on voulait lancer un sort. Les bêtes avaient alors des maladies ou mouraient. Par contre, le fruit du fragon était porte-bonheur. »

Les plantes semblent avoir une action à distance sur les personnes ou les objets à protéger.

Les plantes portées sur soi : amulettes, colliers

La pratique ancienne de la confection d'amulettes, pour lesquelles nous avons collecté quelques recettes, avait pour but la protection du bétail et des enfants d'une maladie, la guérison, mais aussi la conjuration d'un sort lancé par un sorcier. Selon Christophe Auray ces objets rentraient dans le cadre de pratiques de protection contre les sortilèges. Cette pratique se situerait donc

32 BRISEBARRE, A.-M., 1985. « Les bouquets thérapeutiques en médecine vétérinaire et humaine », *Bulletin d'ethnomédecine*, 3e trimestre, 1985, pp 3-38

33 CROSNIER C. 1998. *La cueillette des savoirs. Les usages du végétal Morvan – Bourgogne*. Parc Naturel Régional du Morvan. 128p (p 62.).

dans un contexte de magie et de sorcellerie beaucoup pratiquées dans les campagnes de haute Bretagne et un peu moins en Basse- Bretagne. Une personne de Plonévez-du-Faou nous donne une recette à base de 9 plantes différentes mises dans un sac de toile que l'on mettait ensuite autour du cou des vaches pour les protéger du mal (dont il ne se souvient que de l'aubépine, du noisetier et du châtaigner). Une autre personne bretonnante de Plonévez-du-Faou nous dit que les docteurs venaient voir sa grand-mère pour soigner les gens qui étaient paralysés

> « Skoet qui n'étaient même plus capables de parler. Avec un petit pochon on soignait ça. Il faut avoir les remèdes à ça. Contre la paralysie. Ma *mamm gozh*, elle mettait dans un pochon, dans du coton qui n'était pas lavé, 9 sortes… 9 sortes de chaque et 9 différents. Moi je connais 9 sortes mais maintenant on ne trouve pas. 9 sortes de balai, le balai que tu frottes que tu balaies la maison avec hein (…), 9 sortes… où tu marches dessus de la terre. (terre de la maison)(…) Il fallait 9 plantes que je connais les noms bretons : le *kaol malv, an dantig, an nijeg, ar boutonig, ar spront hag ar re all c'hoazh* »[34].

Ce passage, difficilement compréhensible, nous montre que la mémoire de cette pratique liée au chiffre 9 est vivace dans la commune.

Une résidente de la maison de retraite du Faouët, nous donne une recette contre les peurs enfantines.

> « Trois feuilles de fleurs d'érable, un peu de sel, un peu de pain à mettre en croix. Dans un drap qui n'a jamais servi, frotter ardemment jusqu'à ce que ça devienne vert, finir par un signe de croix, et enfin mettre autour du coup de l'enfant pendant 12 jours. Normalement l'enfant ne doit plus faire de cauchemards ».

Ces amulettes peuvent être constituées d'autres éléments comme de la rognure de pied de table, de la terre du seuil de la maison comme nous l'apprend une personne de Landeleau ayant collecté la recette dans les années 80 du côté de Plouyé mais l'ayant depuis perdue. Daniel Giraudon mentionne une autre recette d'amulette réalisée à Saint-Hernin en 1927 par le Docteur Menguy contre les crises épileptiformes des enfants « *droug avizet* ».

> « *Lakaat en ul lien e krech'enn ar buguel vav sort traou : rakladur leur-zi (un tamm eus tal en daol), un tamm bara kreun du, un tamm rakladur un daol (dindan un dorz vara), un tamm eus ar skubellenn, un tamm goulou benniget, Nav c'hreunenn holan, ar ventonig (nav groaz), un tamm choss-lann, un tamm eus louzou al laerez*.
>
> Mettre dans un linge suspendu au cou de l'enfant neuf articles : de la raclure du sol en terre battue de la maison (un peu à côté de la table), un morceau de croûte de pain noir, un peu de la raclure d'une table (prise sous la miche de pain), un morceau d'un balai, un morceau de cierge béni, neuf grains de sel, de la bétoine (neuf croix), un brin de choss-lann (plante à section carrée) un morceau de la plante qui guérit les maux de ventre. »[35]

Le nombre des plantes ou de partie de plantes utilisées, le sel, les raclures d'éléments symboliques forts de la maison (terre battue, bois de la porte ou de la table, balai..) ainsi que des plantes[36] (surtout la verveine officinale (*Verbena officinalis*), semblent en être des ingrédients communs, centraux et attestent de son caractère magique. C. Auray parle en effet longuement du sel comme protecteur contre les sorts, les sorciers et les sortilèges en tout genre.

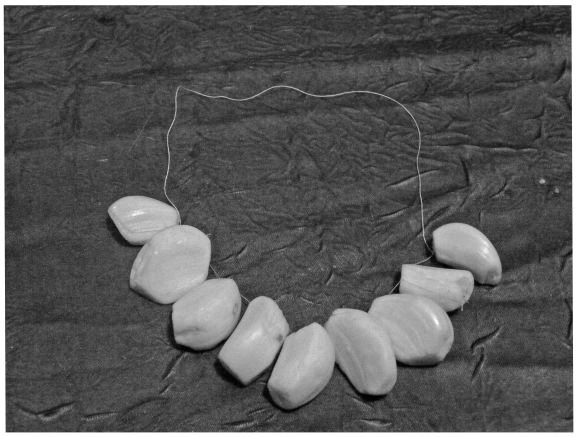
34 Fonds Eostin spered ar yezh. Enquête ethno-linguistique à Plonévez-du-Faou - 2002-02-12. N° de notice : 17970203. Auteurs : enquêteur Fer, Christiane ; informateur Informateur SAY 001. Diskontañ 4

35 Giraudon D., 2010. *Du chêne au roseau. Traditions populaires en Bretagne*.Yoran embanner.

36 La verveine officinale, *Louzaouenn ar groaz*, était très utilisée à cet effet selon Christophe Auray et Daniel Giraudon.

Les colliers ou « chapelet » d'ail

Leur but n'est pas de protéger mais de « traiter » les enfants contre les vers[37] Denise Delcour dit que cette pratique de la médecine des odeurs était très fréquente au Moyen Age et reprise au XVII[e] sous le terme d'osmothérapie. C'est une pratique très courante partout en France dont se souviennent presque tous les informateurs[38].



Chapelets d'ail

> « À l'époque, on utilisait ça contre les ascaris je crois, quand les vers remontaient. Ils restaient coincés dans la gorge, c'est pour ça que les enfants toussaient. Quand un enfant avait des vers, on voyait du blanc autour de son nez et de sa bouche. » Plounévézel

Une femme artisan de Carhaix se souvient d'en avoir confectionné pour sa fille.

> « J'ai utilisé ça pour ma fille. Elle toussait et puis elle n'avait pas attrapé froid alors je me rappelle que ma mère faisait des colliers d'ail. Alors j'ai épluché l'ail et puis je les ai enfilés avec une aiguille et puis je lui ai mis ça toute une nuit et puis elle a arrêté de tousser. Je ne sais pas si c'était ça mais, en tout cas elle ne toussait plus. C'était une crise de vers sûrement. »

Une autre forme de collier a été évoquée par une personne lors d'un entretien à Poullaouen. Quelques mois plus tard ce souvenir lui paraissait plus vague et lointain[39]. Il est quand même intéressant de le signaler par ce qu'il est très particulier.

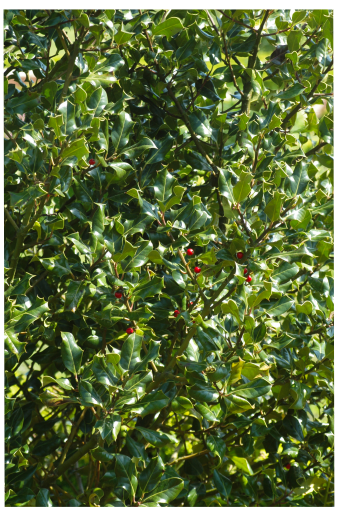
Cette personne se souvenait d'avoir porté des colliers de fleurs de bourrache autour du cou lorsqu'elle était enfant. Sa grand-mère lui en confectionnait pour lui donner du courage.

Rituels de guérison : le transfert de la maladie, l'encerclement

Ces pratiques sont effectuées dans la sphère familiale mais aussi par les agents de santé traditionnels. Elles concernent surtout le soin des verrues et du zona, des brûlures et les dartres. À ce propos une personne de Belle-Isle-en-Terre nous dit que ces quatre maladies ou infections de la peau étaient soignées par les *diskonter*.

Le transfert de la maladie : les verrues

Lors de nos enquêtes, nous avons relevé plusieurs usages du végétal assez spécifiques qui relèvent du rite de transfert. Le principe est de transférer, par contagion, le mal sur un objet bien précis : caillou, lard, plantes, arbres voire des saints. Au Faouët, un résident du foyer nous dit qu'il fallait « faire pourrir une plante sous un caillou lorsque celle-ci est pourrie la verrue est partie ». Cindy Pavis[40] donne d'autres exemples de ces rites qu'elle a collectés dans la région de Belle-Isle-en-Terre.



Le houx (*Ilex aquifolium*) pouvait mourir après avoir reçu le « mal » par transfert.

37 Oxyures même si une personne affirme que ce sont les ascaris qui sont traités.

38 Delcour D. 2004. *Plantes et gens des Hauts. Usages et raison de la flore médicinale haute alpine. Les cahiers de Salagon* n°9. p 89.

39 Ce témoignage est donc à relativiser. Sa mémoire aurait-elle pu mélanger ses propres souvenirs aux livres et autres influences extérieures ? C'est ici que réside parfois la difficulté de collecter une mémoire vivante, en perpétuelle reconstruction et sous influence de son environnement. Ce qui nous fait préciser à ce stade de ce compte-rendu d'enquête que toutes les données que l'on peut collecter dans le cadre de ce genre de travail sont toujours à relativiser et à comparer avec d'autres données extérieures au territoire d'enquête

40 Pavis C. 2005. Enquête ethnobotanique à Belle-Isle-en-Terre. Côtes d'Armor. Diplôme universitaire d'ethnobotanique appliquée. Lille II..

> « Un soir de pleine lune, le temps doit être clair... On prend un morceau de lard et on sort dehors en regardant la lune. Tout en ne la quittant pas des yeux, il faut se frotter les mains avec le lard et réciter la phrase en breton : *kann, kann, kann* (pleine lune, pleine lune, pleine lune), fais partir mes verrues. Toujours en fixant la lune, le lard était planté dans la terre ou le fumier. Il fallait ensuite rentrer à reculons dans sa maison et fermer la porte ».

Cette personne a ainsi vu disparaître jusqu'à 40-50 verrues en une semaine. La lune a en effet la réputation de tout avaler : les graines, les nuages, les voleurs d'ajoncs et donc ces verrues. Et même les enfants selon des Carhaisiennes membres du club des ainés.

À Spézet, selon Chrisophe Auray[41], la pharmacopée animale se substitue à la pharmacopée végétale : « mettre un morceau de lard dans le tas de fumier. Quand il est pourri la verrue est partie. »

Selon un conteur de Belle-Isle-en-Terre,

> « les feuilles d'aulne (*Alnus glutinosa*) fraîches étaient cueillies puis éventuellement trempées dans l'eau d'une fontaine sacrée quelconque. Elles étaient ensuite frottées contre les verrues qui disparaissaient. L'explication du phénomène est la suivante : le saint de la fontaine avait acheté les verrues ».

On le retrouve aussi en médecine vétérinaire.

> A Belle-Isle-en-Terre : « Lorsqu'une jument boitait, *fall e vrac'h*, on découpait une motte de terre de la taille d'un pied de cheval et on la mettait dans du *spern gwenn* (*Crataegus monogyna*). »

Sébillot[42] en donne une autre version très proche mais plus détaillée.

> « J'ai vu dans mon enfance des paysans dont les vaches ou le cheval boitaient accidentellement, ou par une cause quelconque, tailler dans le chemin le « pas » de la bête, enlever la motte et la déposer sans la rompre dans l'épine. Ils étaient convaincus que l'animal serait guéri avant que la motte fut séchée, ou dissoute par le vent, ou décomposée par la pluie, de manière à tomber d'elle-même. »

Les *diskonter* utilisaient aussi ce rite de transfert.

> « Les *diskonter* soignaient les dartres, le zona, les verrues et ils les jetaient dans un arbre. L'arbre qui prenait la maladie mourait. Je crois que c'était du houx et de l'aubépine. (…) Peut être parce que ce sont des arbres forts ». Kergloff

Les ceintures d'herbes et le rite d'encerclement : Le zona

La ceinture d'herbe de la saint-Pierre mentionnée par Fañch Postig[43] à Plouguerneau et qui semble être une armoise, l'aurône (*Artemisia abrotanum*), était un remède contre le zona[44].

> « Sa longueur est fonction de la gravité de la maladie. Dans ce cas, au pouvoir du feu lui-même, s'ajoute celui de la ceinture qui lie le mal »[44].

Le zona est une maladie de peau virale qui peut avoir de graves complications. Elle est souvent décrite comme encerclant, faisant un tour des parties du corps atteintes. Il est intéressant de noter que lier ou « cercler le mal » semble être de mise pour en venir à bout. La façon dont le grand-père d'une collectrice de Kergloff explique la progression du zona est la même que l'action des ceintures d'aurône.

> « Il brûlait 7 morceaux de bois de taille différentes pour arrêter la progression du zona : « *Benn a ra ur skoulm out marv* » (quand le zona fait un nœud tu es mort), « *Tud floetre ba o gwad* » (Les gens cassés dans leur sang, c'est-à-dire ayant un sang détérioré) ».

Le *diskonter* pratique aussi ce rite lorsqu'il trace des cercles avec son doigt pour délimiter la lésion autour des dartres ou dans le traitement du zona et des verrues. Il serait intéressant de poursuivre

41 Auray 2011. Op cit.
42 Sebillot P., 1968. *Le folklore de la France.* 4 volumes. Paris
43
44 Van Gennep voit des rites d'encerclement dans les ceintures magiques.
45 Op cit.

la recherche sur la symbolique du cercle et sur les rituels d'encerclement que nous venons de mettre en lumière ici.

Les préparations en usages externes : topiques

Revenons à des pratiques moins imprégnées de cette dimension magico-religieuse, puisque ne nécessitant moins de rituels.

Lierre terrestre (Glechoma hederacea)

Ces préparations sont appliquées par voie cutanée : cataplasmes composés de plantes bouillies placés chauds ou froids sur la région malade ; emplâtres (préparations adhésives utilisant généralement un corps gras) ; onguents « *tret* » ayant comme excipient de l'huile, de la cire, de la graisse, de la résine) ; contact direct avec le suc d'une plante (pansements végétaux, friction, flagellation).

Une grande quantité de plantes est utilisée à cet effet sous diverses formes. Les maladies les plus souvent relevées pendant nos enquêtes concernent la peau. La charge de travaux physiques effectuée par une majeure partie de la population de notre territoire peut expliquer ce phénomène d'inflammations et d'infections diverses de la peau. Nous allons également nous rendre compte tout au long de cette synthèse, que la médication est souvent axée sur le visible, le symptomatique.

Les onguents, le gras et son action

Nous avons recueilli beaucoup de recettes[46] de préparation de pommades et onguents. Ils étaient confectionnés dans la sphère familiale ou par un guérisseur et étaient destinées à plusieurs maux : éruptions cutanées, eczéma, zona, furoncles, panaris, abcès, ulcères variqueux, coupures, brulures, « bobos », plaies...

Le souvenir de l'utilisation de telles préparations est encore vivace et représente une partie non négligeable des données collectées. Nous avons en effet recueillis 18 recettes de ce type concernant une vingtaine de plantes.

Le nombril de vénus (*Umbibicum rupestris*), la joubarbe (*Sempervivum tectorum*), le chou (*Brassica oleracea*), le souci (*Calendula officinalis*), la petite centaurée *(Erythrea sp*), l'achillée millefeuille (*Achillea millefollium*), l'androsème (*Hypericum androsemum*), l'oignon (*Allium cepa*), la chélidoine (*Chelidonium majus*), le laurier sauce (*Laurus nobilis*), le sureau (*Sambucus nigra*), le gui (*Viscum album*), l'aubépine (*Crataegus monogyna*) étaient utilisés en onguents. N'oublions pas sept

Les usages et la symbolique du beurre

Selon C. Auray (2006 , dans les campagnes de Basses-Bretagne au XX^{e} siècle) :

« Le beurre avait des vertus médicinales au moment de la semaine blanche (semaine des Rogations). Il avait la réputation de se conserver mieux et servait de support à des onguents de feuilles de lys, de lauriers et d'autres plantes. Au XIXe siècle, le beurre de la semaine blanche était qualifié de « délicasteux » et on lui attribuait des propriétés médicinales dues aux herbages.».

La semaine blanche est liée au cycle du mois de mai qui était une période magique et dangereuse pour le bétail et les hommes.

« Finalement, la période se situant de la fin avril à la fin mai est fortement magique par la rosée (due à la lune et à la féminité), le basculement des saisons, la floraison de l'aubépine ; mais aussi dangereuse par le gel printanier des cultures, par le retour des reptiles avides de lait, par l'activité sorcière sur le lait et le beurre. »

Il semble que la couleur blanche soit associée à cette propriété du beurre. À ce propos nous avons recueilli plusieurs recettes médicinales à base de ce seul ingrédient. Au Faouët par exemple il fallait appliquer le beurre sur la plaie ou un cataplasme d'eau de vie. A Belle-Isle-en-Terre « en cas de brûlure, on met de la pomme de terre râpée dessus ou du beurre. »

46 Recette où les dosages sont le plus souvent très approximatifs.

plantes en association dont 3 sont oubliées : le lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), la bétoine (*Stachys officinalis*), la petite pervenche (*Vinca minor*) et le séneçon vulgaire (*Senecio vulgare*).

Le saindoux et le beurre constituaient les principaux excipients des onguents auxquels étaient parfois ajoutés du sel, mais aussi de la bouse de vache (qui semble être un ingrédient très ancien dans la confection de ce type de topique).

Par leur composition, les onguents agissent comme émollient et permettent la pénétration des principes actifs des plantes dans les tissus cutanés.

L'achillée millefeuille, le lierre terrestre, la bétoine, la petite pervenche employées pour les bobos, coupures profondes et le zona (association de plusieurs plantes) sont appréciées pour leurs propriétés vulnéraires[47]. Les propriétés anti-septiques, cicatrisantes et adoucissantes des crassulacées, comme le nombril de Vénus ou la joubarbe des toits, sont aussi connues de la plupart des personnes enquêtées. Elles sont utilisées pour soigner les blessures légères (bobos), plaies, gerçures, coupures, cors aux pieds, ulcères variqueux. L'action émolliente, sulfurée et cicatrisante du chou est aussi utilisée contre les furoncles même s'il est plus connu pour son usage en cataplasme. L'androsème et le souci sont eux aussi préconisés pour les « bobos », les plaies et pour les furoncles et abcès (androsème). Les vertus du souci sont encore appréciées tandis que celles de l'androsème (une espèce de millepertuis) au nom commun évocateur : « la toute bonne », sont actuellement oubliées. Elles sont proches de celles du millepertuis (*Hypericum perforatum*) utilisé actuellement (en macération huileuse surtout) pour ses vertus anti-inflammatoires, cicatrisantes, antiseptiques, apaisantes. Quant à la petite centaurée, elle est plus connue en phytothérapie pour ses vertus fébrifuges et comme tonique amère. À Lohuec une enquêtrice nous livre un compte-rendu d'entretien à propos de la petite centaurée :

> « Ma mère connaissait la petite centaurée, elle cuisait la plante dans du saindoux pour en faire une pommade ».

Cette femme explique qu'elle a eu, enfant, une éruption cutanée due « à la peinture d'une affiche frottée sur son visage ». « Les bonnes sœurs disaient à ma mère quoi faire » « On n'allait pas chez les médecins à cette époque, les bonnes sœurs savaient comment faire ». « J'ai essayé de la cultiver mais elle ne se cultivait pas. Il y en avait dans un champ près de chez nous, tous les ans, elle revenait à la même place ».

Petite centaurée

Cet usage préconisé par des religieuses n'apparait nulle part dans les livres de vulgarisation du milieu du XX^{e} siècle[48]. Cette pratique vient peut-être de la longue transmission orale. Fournier[49] en 1947 fait mention des vertus vulnéraires de la plante et de son efficacité pour traiter les éruptions cutanées dues aux affections atoniques chroniques de l'estomac. Il rajoute que Dioscoride[50] connaissait déjà la petite centaurée comme vulnéraire. Cette plante de la famille des gentianes n'est plus vraiment plébiscitée en phytothérapie à l'heure actuelle.

47 Vulnéraire : qui améliore la cicatrisation des tissus

48 Peyronnet 1913. *La médecine des pauvres et les 2000 recettes par le docteur Beauvillard*. Ferron et Beauvillard Paris. (Ouvrage de vulgarisation qui a circulé partout en France tout au cour du XXe siècle.)

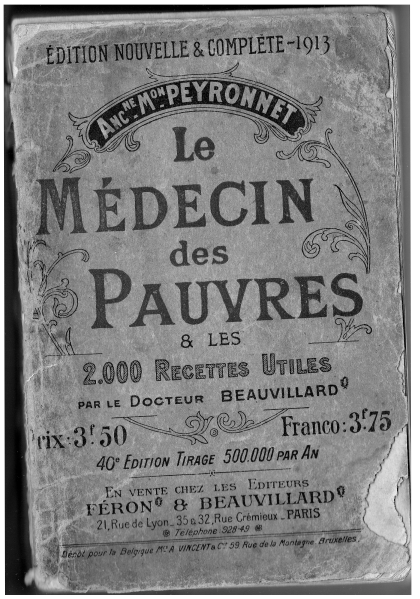
Bardier G. A. ? *La médecine du pauvre et les secrets du père Armand.* Edition populaires. (Ouvrage retrouvé au domicile d'une personne enquêtée à Scaër.)

Ar Floc'h L.1983. *Plant breizh avit ho yec'hed*. Molaquriou hor yezh. (Mémoires d'un colporteur et herboriste originaire de Bodillis) de la seconde moitié du XX^{e} siècle.)

Treben M. 1980. *La santé à la pharmacie du Bon Dieu*. Ennsthaler.

49 Fournier P.V. 2010 (1947). *Dictionnaire des plantes médicinales et vénéneuses de France*. Omnibus.

50 Médecin pharmacologue et botaniste grec du premier siècle avant J-C dont l'œuvre a été la source principale de connaissance en matière de plantes médicinales durant l'Antiquité.



Ouvrage de vulgarisation sur l'usages des plantes

Le gui était, lui, préféré pour les problèmes d'engelures et de gerçures à Saint-Goazec. Cet usage semble venir directement de l'ouvrage de Maria Trében[51] qui en vante les propriétés.

En ce qui concerne le sureau, les onguents et crèmes (à base du suc de ses feuilles) pouvaient être conservés assez longtemps dans le garde-manger ou dans le meuble de la salle de bain. J'ai rencontré une personne ayant gardé une préparation destinée à soigner l'eczéma (dont elle ignorait la composition et réalisée par un guérisseur de Lesneven), pendant des années sans qu'elle ne se détériore. Elle la conservait dans une boite en plastique hermétique.

La qualité « grasse » de certaines plantes, la chaleur et le sel semblent avoir un effet pour faire « mûrir » certaines affections comme les furoncles, abcès ou panaris (mal blanc). À Huelgoat,

> « il fallait cuire l'oignon dans la cendre, on le coupait en deux, on l'épluchait et on l'appliquait chaud sur l'abcès. Ca fait mûrir l'abcès qui finissait par se vider. Ca fait son effet. »

À Kergrist Moëlou, on cuit « l'oignon dans la cendre *da lakaat da c'horiñ* (pour faire chauffer, couver, mûrir) »

À Brasparts : « C'était aussi pour les abcès, les furoncles. On mettait un oignon chaud dessus avant que ça ne finisse sa croissance. L'oignon chaud brûlait le furoncle ».

Ces extraits nous renseignent sur l'action de l'oignon considéré comme gras par nature. C'est aussi le cas de l'échalote et dans une moindre mesure du nombril de Vénus et de la joubarbe. Ces plantes ou parties de plantes sont soit des bulbes (qui par nature stockent de la matière liquide et épaisse) soit des plantes de la famille des crassulacées, aussi nommées « plantes grasses » ou succulentes en raison de leurs feuilles charnues, bien qu'elles ne possèdent pas de graisse.

C'est pourtant ce qui est mis en avant par les personnes rencontrées. Elles parlent en effet très souvent de ces plantes comme de plantes « grasses ».

Le « gras » de ces plantes semble avoir un effet sur le ramollissement des tissus épidermiques enflammés pour aider l'abcès, le furoncle ou le panaris, à mûrir.

> « Le *krampouz musig*, c'est une plante grasse qui pousse sur les murs. On enlève la peau du dessus et on mettait sur les furoncles pour qu'ils poussent plus vite et qu'ils crèvent à toute vitesse. » Brasparts.

Ici on peut émettre l'hypothèse de l'existence d'une catégorie vernaculaire de plantes : les plantes « grasses », englobant des plantes botaniquement différentes mais proches par leurs vertus et actions[52].

Nombril de vénus (Umbilicus rupestris)
Krampouez muzik, Dule…

Les onguents pouvaient être confectionnés pour d'autres affections que celles de la peau. À Brasparts on confectionnait une pommade à base de fruits de l'aubépine pour les problèmes de

51 Treben 1980. Op cit.

52 Pour confirmer une telle classification en terme de gras, il faudrait poursuivre des enquêtes sur ce thème précis.

lumbago : « Avec les fruit du *spern gwenn*, une pommade traitant les rhumatismes était confectionnée ».

Les frictions et flagellations

Les frictions et les flagellations, citées à de nombreuses reprises, concernent peu de plantes et peu d'affections. Par le frottement, on extrait directement sur la peau le suc de la plante qui apporte une certaine forme de chaleur utile pour certaines affections. Les plantains, le nombril de Vénus, l'oignon, la fougère aigle, l'oseille, la parelle, les noix vertes et le tamier sont utilisés en friction et l'ortie en flagellation.

L'oignon est utilisé en friction contre les piqûres. Cette fois-ci ce ne sont pas ses qualités grasses qui sont précieuses mais l'ammoniac a priori présent dans le bulbe selon les représentations et la façon de décrire le remède de cette personne de Sainte-Brigitte :

> « Quand mon père allait à la carrière, jamais il ne partait sans son oignon dans la poche. Si jamais il se faisait piquer par un moustique ou par quoi, il coupait l'oignon et il le pressait sur une plaie, parce qu'il disait qu'y avait de l'ammoniac dans l'oignon, et c'était cet ammoniac là qu'empêchait la saloperie de partir. Vous croyez que c'est des bêtises hein ! Non, c'est une recette et çà marchait. Et çà marchait toujours. »

C'est le bulbe qui est utilisé mais d'autres parties de la plante comme les feuilles peuvent être frictionnées sur la peau. C'est le cas pour le nombril de Vénus, le plantain lancéolé, le rumex.

Le suc de la tige de fougère aigle quant à lui est utilisé contre le psoriasis à Callac, les blessures à Maël-Pestivien et les hématomes selon une personne de Brasparts. « Lorsque l'on se cogne, pour éviter la formation de bleu, on peut frotter l'endroit du choc avec le liquide contenu dans les tiges de fougères. »

Cette mauve musquée (Malva moshata) est plus présente dans notre territoire d'enquête que la mauve sylvestre très usitée dans les communes du bord de mer.

L'utilisation des racines du tamier commun est connue en médecine populaire française. On retrouvait, il y a une vingtaine d'années sur les marchés du Kreiz Breizh, des vendeurs ambulants de racines de tamier. L'usage de cette plante, il n'y a pas si longtemps très populaire, semble beaucoup moins pratiqué aujourd'hui.

Les flagellations

Beaucoup de personnes ont entendu parler ou vu des anciens se flageller avec des orties. Cette pratique était utilisée contre les douleurs et les rhumatismes. « Les orties, ça fouette le sang » comme nous disent beaucoup de personnes. Nous avons pu collecter à ce sujet beaucoup de témoignages. Nous avons rencontré un artisan de Cléden-Poher qui l'a pratiqué sur lui-même. Une infirmière de Gourin se souvient de voir sa grand-mère soigner les douleurs de dos de son grand-père avec des orties sans le flageller mais plutôt en le massant.

> « Elle récupérait des orties, elle les mettait dans un sac de toile épais, du lin peut-être et elle les écrasait bien dans ce sac. Et puis elle passait ce sac sur le dos de mon grand-père jusqu'à ce que ça aille mieux. Je l'ai vu faire ça plusieurs fois. »

Lorsque les personnes parlent de l'action de l'ortie, elles nous disent que « ça fouette le sang », que « ça fait circuler le sang », comme si le sang bloqué était l'origine du mal. À ce propos, nous allons le voir plus loin, le sang est souvent à l'origine du mal de par sa mauvaise circulation ou de par sa mauvaise qualité. Cette façon de décrire le corps et la maladie se rapproche de la théorie des humeurs d'Hippocrate. Cette flagellation ou éructation d'ortie a longtemps été utilisée dans

les campagnes comme révulsif[53] pour les problèmes de rhumatismes chroniques, de fièvres, de léthargie ou de paralysie[54].

Les cataplasmes, pansement végétaux et sinapismes :

Nous avons recueilli de nombreuses recettes de cataplasmes, où la plante est en contact direct avec les tissus cutanés (de quelques heures à quelques jours). Elles sont à base de plantes cultivées : oignon (*Allium cepa*), échalote (*Allium cepa*), pomme de terre (*Solanum tuberosum*), tomate (*Lycopersicum esculentum*), persil (*Petroselinum crispum*) mais aussi de 13 plantes sauvages différentes. Elles sont utilisées le plus souvent pour soigner des inflammations, des infections de la peau et du système ORL, mais aussi des problèmes articulaires[55].

La plante peut être placée crue ou écrasée sur les tissus cutanés comme un pansement. C'est le cas de la chair interne du nombril de vénus et du lierre grimpant, de l'écorce interne du genêt, de l'intérieur d'un bulbe d'oignon, des feuilles du plantain lancéolé, de l'armoise aurone, de l'achillée millefeuille, de la carotte sauvage, du lierre grimpant, du suc de la joubarbe, de la chélidoine et de l'euphorbe (utilisés avant tout pour les indurations, le soin de la peau et des oreilles) mais aussi de l'écorce interne du genêt pour arrêter les hémorragies comme ici au Faouët.

> « Lorsqu'une personne se coupait, on utilisait les jeunes tiges du genêt avant la floraison. On découpait l'écorce de la tige et on appliquait le côté touchant le bois avec un pansement sur la plaie qui saignait. Cela stoppait l'hémorragie. »

D'une part, pour faire mûrir, couver, chauffer (« *Da lakaat da c'horiñ* ») les abcès, les furoncles ou les panaris en utilisait des parties de plantes cuites chaudes : le bulbe d'oignon ou d'échalote cuits dans la cendre, la feuille de nombril de Vénus, et plus rarement les feuilles de mauve (*Malva sp*) bouillies[56].

D'autre part, certaines plantes sont pilées crues avec du gros sel, seules ou en association. C'est le cas du nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), de l'ail (*Allium sativum*), du gnaphale des marais (*Gnaphalium uliginosum*) et du persil (*Petroselinum crispum*). Les indications concernent la sphère dermatologique (panaris, verrues, hématomes, coupures, plaies, gerçures).

> À Huelgoat « Les feuilles de persil pilées au mortier auxquelles on ajoute du gros sel. On met sur les hématomes comme cataplasme. »

Une plante peut être mâchouillée crue et appliquée directement sur les tissus, mais cette préparation concerne surtout les soins vétérinaires. À Plourac'h par exemple on mâchait des feuilles de lierre grimpant que l'on crachait immédiatement dans l'œil de l'animal malade.

Nous ajouterons dans les cataplasmes l'usage de l'alcoolature de pétales du lys blanc pour soigner de nombreuses affections cutanées. Dans beaucoup de communes du Kreiz Breizh où nous avons enquêté, nous avons recueillis des témoignages de cet usage des pétales de lys.

> « On utilisait les fleurs de lys aussi. On les mettait à macérer dans le *lambig*. C'était utilisé pour les coupures.
>
> — Il fallait laisser macérer combien de temps dans le *lambig* ?
>
> — Ca se gardait plus d'un an. ». Treffrin.

53 Un procédé ou produit est dit révulsif lorsqu'il permet de retenir le sang sur une partie du corps (le plus souvent, la peau) en provoquant une irritation locale. Cela était un temps utilisé pour faire cesser un état congestif ou inflammatoire, jusqu'à l'utilisation massive des antibiotiques et anti-inflammatoires.

54 Cazin F.J., 1868. *Traité pratique et raisonné des plantes médicinales indigènes*. Éditeur : P. Asselin (Paris).

55 Les affections traitées par ces préparations concernent tout autant les affections de la peau (blessures, écorchures, brûlures, ulcères variqueux, panaris, abcès dentaires, plaies infectées, mycoses et candidoses des nourrissons) que les problèmes articulaires tels que les entorses, les rhumatismes.

56 Voici un dernier type de cataplasme qui nous montre les usages populaires des plantes évoluent avec les outils et techniques actuels. Cette dame a donc perpétué l'usage du rumex en cataplasme contre les rhumatismes et le fait vivre encore aujourd'hui en l'adaptant totalement à son nouveau mode de vie. Ici la feuille n'est plus cuite à l'eau mais au micro-ondes qui fait semble-t-il partie de sa vie quotidienne.

« On récupérait les pétales qui étaient devenus transparent (l'alcool était ambré). On prenait les pétales au fur et à mesure des besoins. Si la plaie est grande, tu mets plusieurs pétales pour recouvrir, ça enlevait toute l'infection et ça cicatrise. C'est la partie bombée que l'on applique sur la plaie. Ça se conserve pendant des années. » Carhaix.

Cette alcoolature de lys était utilisée pour soigner diverses infections de la peau (coupures, plaies, panaris, abcès). « La plaie guérissait, elle ne s'infectait pas » nous dit une personne de Plumelec.

Le Capitulaire De Villis

Le capitulaire De Villis ou plus exactement le Capitulare de villis vel curtis imperii est un acte législatif (capitulaire) datant de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe siècle. Charlemagne y édicte à l'intention des villici, les gouverneurs de ses domaines (villæ, villis), un certain nombre d'ordres ou de recommandations.

Ce texte est surtout connu par ses capitules qui contiennent la liste d'une centaine de plantes, arbres, arbustes ou simples herbes dont la culture est ordonnée dans les jardins royaux. Par cette longue ordonnance de 120 articles (les fameux capitulæ), Charlemagne entendait, huit siècles avant Sully, réformer entièrement l'agriculture et l'administration de ses domaines, immenses puisqu'ils s'étendaient de l'Allemagne à l'Espagne.

Bien que l'identification des espèces précises ne soit pas toujours aisée, la longue énumération des 94 plantes (73 herbes, 16 arbres fruitiers, 5 plantes textiles et tinctoriales) que les domaines royaux se doivent de cultiver donne des indications précieuses sur les fruits et légumes cultivés à l'époque en France. Cependant l'influence exacte de ce texte reste à prouvée, vérifiée et mesurée.

Nous nous y intéressons ici puisque l'on retrouve certaines plantes citées tout au long de ce livre. Elles sont pour la plupart du temps cultivées dans les jardins leurs usages n'étant plus vraiment vulgarisés dans les livres actuellement. « Nous voulons que l'on cultive dans le jardin toutes les plantes, à savoir : lis, roses, fenugrec, costus , sauge, rue, aurone, concombres, melons, gourde, dolique, cumin, romarin, carvi, pois chiche, scille (oignon marin), iris, estragon, anis, coloquinte, chicorée amère, ammi, chervis, laitue, nigelle, roquette, cresson (de terre ou nasitort), bardane, menthe pouliot, maceron, persil, ache, livèche, sabine, aneth, fenouil, chicorée, dictame, moutarde, sarriette, nasitort, menthe, menthe sauvage, tanaisie, cataire, grande camomille, pavot, bette, asaret, guimauve, mauve, carotte, panais, arroche, blette, chou-rave, chou, oignons, ciboulette, poireau, radis (ou raifort), échalote, cive, ail, garance, cardon, fève, pois, coriandre, cerfeuil, épurge, sclarée.

Et que le jardinier ait au-dessus de sa maison de la joubarbe. »

Les sinapismes

Dans la pharmacopée populaire selon Denise Delcour[57], le mot « cataplasme a deux sens : celui d'emplâtre qui se pose sur les lésions locales, et celui de sinapisme, toujours synonyme de chaleur ». Ces derniers sont en effet nommés cataplasmes ou « plâtrages » à Belle-Isle-en-Terre ou « *palastrenn* ». Ils sont toujours chauffés avant d'être utilisés et sont appliqués très chauds sur la poitrine, le dos ou en bain de pieds dans le but de créer une action révulsive[58] contre les coups de froid, les rhumes, les bronchites, les maux de ventre, les douleurs menstruelles, douleurs musculaires du dos. Dans notre secteur d'enquête, c'est la farine de moutarde (*Sinapis sp*), de lin (*Linum usitatissimum*), d'orge (*Hordeum vulgare*), d'avoine (*Avena sativa*) ou le son de blé (*Triticum aestivum*) qui sont utilisés à cet effet.

À Cléden-Poher ou Saint-Nicodème on utilse les graines d'avoine de cette façon pour soigner les bronchites. Il fallait chauffer les graines fraîches à la poêle et les mettre dans un pochon à appliquer chaud, la nuit « et après, on s'en ressert pareil ». À Belle-Isle-en-Terre des cataplasmes de son de blé et de moutarde étaient réalisés « pour réchauffer » lors d'un rhume ou d'une bronchite. Le son était chauffé puis mis dans une serviette. La moutarde était ensuite ajoutée par dessus, « ça piquait ». Le tout était mis dans une seconde serviette. La moutarde était achetée en poudre à la pharmacie. Il fallait faire deux ou trois cataplasmes pour que ça passe. L'orge était

57 Delcour, Op cit.

58 Les révulsifs permettent de soulager les inflammations et les congestions en provoquant une irritation locale drainant le sang en dehors de la région malade.

aussi utilisée seule. Elle était chauffée, placée dans un petit sac et mise chaude sur la poitrine. « Cela dégageait les bronches ». À Brasparts, Scaër c'est la farine de lin qui est préconisée pour :

> « dégager les bronches, les rhumes. C'était pâteux, c'était la farine. On mettait ça dans un sac, et il fallait mettre une serviette de toilette autour parce que c'était chaud et on posait ça sur la poitrine. Ça brulait, on avait la peau rouge après ».

Les bains et les lotions

Nous avons recueilli quelques recettes de bains à base de plantes pour tout le corps ou pour une partie du corps : les yeux et les pieds. Ils sont bénéfiques pour les nourrissons à Gourin.

> « Nous, on faisait des bains de tilleul quand les bébés étaient nerveux et puis ça les calmait. »

Les adultes se soignaient avec des bains de pieds et des bains d'yeux. À Gourin et Plumelec, ce sont les fleurs de sureau cueillies entre « la Saint-Jean et la Saint-Pierre » qui était utilisées contre les maux mais aussi avec une camomille non identifiée. A Scaër c'était la mauve sylvestre (*Malva sylvestris*) qui était utilisée.

Les bains de pieds servaient à Carhaix pour « calmer les maux des jambes et des pieds.

> « Mon grand-père utilisait l'ortie pour faire des bains de pieds. Ça calmait le mal des pieds et des jambes. Il faut faire bouillir environ 500 g d'ortie dans de l'eau pendant 2 minutes. Après le bain de pied à l'eau d'ortie on utilise cette eau pour rincer les plantes avec. Ça les soigne. »

Une lotion capillaire à base de feuilles de buis a été citée à deux reprises par des habitants de Carnoët et Treffrin pour faire repousser les cheveux ou pour lutter contre le psoriasis.

> « On utilisait le buis aussi pour les cheveux. Il fallait hâcher menu les feuilles et les laisser macérer dans de l'eau froide. Et on rinçait les cheveux avec. Ça marchait. Je me souviens bien, ça sentait bon ! »
>
> A propos des bains et de l'eau, Denise Delcour nous dit que « l'eau, élément froid dans toutes les civilisations, quand elle est chauffée pour le bain, devient calmante et apaisante. Si elle adoucit et anesthésie même les douleurs quand elle est froide, elle est aussi capable d'absorber et transmettre les énergies du feu. »[59]

Les fumigations

> « Les fumigations, qui consistent à produire de la fumée ou de la vapeur à des fins thérapeutiques, sont la marque d'un très vieil archaïsme médical qui remonte aux premières sociétés humaines. (…). Les fumigations passent pour avoir presque disparues en Europe occidentale, mais elles perdurent dans d'autres régions du monde »[60].

Nous n'avons effectivement pas eu beaucoup de témoignages de cet usage dans nos enquêtes centre-bretonnes. Pourtant une plante se distingue par la fréquence de son utilisation en fumigation : le genêt (*Cytisus scoparius*). Il a été mentionné trois fois pour des indications complètement différentes : le soin de l'asthme, des rhumatismes et des entorses. Dans tous les cas, il fallait réaliser une fumigation de rameaux et faire passer la fumée sur le corps pour traiter ces deux affections.

> « Et ma grand-mère, quand il y'avait des personnes qui avaient des rhumatismes, dans la cheminée, elle prenait du genêt vert, pas du vieux genêt, que des grosses pousses de genêt et elle mettait çà, je me rappelle bien. J'ai été bien souvent à côté d'elle, et, il y avait une dame qui avait des rhumatismes, qui avait mal aux jambes, aux mollets tout çà à l'époque, et elle faisait une fumée, mais une fumée pas une flamme, une fumée dans la cheminée avec du vieux genêt vert, et elle disait à cette dame-là, je me rappellerai toujours, elle lui disait : « Mets ta jambe au dessus de la fumée, tu vas voir, tes rhumatismes, tu va voir ». Du genêt, du genêt vert, mais du genêt jaune, pas du genêt d'Espagne ni rien, du genêt jaune, mais alors les jeunes pousses quoi ! » Saint-Brigitte.

38 Op cit.

39 DELCOUR D. Op cit.42 Ces recettes rapprochent de la vision hippocratique des « humeurs » où il fallait en cas de refroidissement évacuer le froid grâce au chaud et en l'évacuant par les émonctoires (ici la peau évacue la sueur)

Les Usage internes

« *Lakaat dour ziwar*[61] » : les tisanes, les décoctions

Les tisanes ou infusions et décoctions sont parmi les pratiques médicinales les plus répandues dans le Kreiz Breizh après les topiques. Elles sont préconisées pour beaucoup de maladies : affections du système ORL (rhumes, bronchites, sinusites), inflammations oculaires et auditives, affections digestives, métaboliques (diabète) et affections cutanées telles que l'acné.

Le chaud en lui-même possède déjà des vertus bénéfiques pour lutter contre les « maladies froides ». A*rwez* comme le note Jules Gros dans son : « *Pa vi arwezet aze, debr hag ev traou tomm haag e tiarwezi* ». (quand tu es enrhumé, mange et bois du chaud et ton rhume passera).[62] C'est aussi ce que nous dit un résident du foyer logement du Faouet.

> « Contre la toux on chauffait du lait, on y rajoutait une cuillère de miel, un peu d'eau de vie et on buvait très chaud puis on se couchait sous plusieurs épaisseurs de couvertures ». « Dans une tasse on mélangeait du lait très chaud, de l'eau de vie, du beurre ou du jaune d'œuf. Il fallait boire ça très chaud. »[63]

Les 18 plantes utilisées sont mentionnées dans 23 recettes différentes. Il s'agit des bourgeons de sapin (*Abies sp ou Pinus sp*) ronce (*Rubus fructicosus*), petite centaurée (*Erythrea centaurium*), lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), violette (*Viola sp*), rumex (*Rumex sp*), bardane (*Arctium sp*), bourdaine (*Rhamnus frangula*), sureau (*Sambucus nigra*), buis (*Buxus sempervirens*), cassis (*Ribes nigrum*), framboisier (*Rubus idaeus*), menthe (*Mentha sp*), mélisse (*Melissa offinalis*), millepertuis (*Hypericum perforatum*), tilleul (*Tilia sp*), ortie (*Urtica dioica*), achillée millefeuille (*Achilea millefolium*), renouée des oiseaux (*Polygonum arvense*).

Pour ce qui est de la préparation de ces remèdes, un personne de Plouay décrit une décoction de racines de rumex :

> « Pour garder la forme à chaque changement de saison ma mère me faisait une décoction de cette plante (en parlant du rumex). Elle l'appelait *kaol teol*. Elle allait régulièrement en chercher et elle me soignait avec ça. Pour la racine, elle la lavait bien, elle la séchait et elle gardait ça. Un seul grand bol suffisait. Elle faisait bouillir un peu, pas très très longtemps, il y avait une grande terrine dans laquelle elle faisait macérer ça. Et je sais une chose c'est que mes cousins étaient remplis de boutons, moi j'avais rien. Je me portais d'une manière impeccable grâce à ça et c'est vrai c'est efficace. »

Le renouveau ou l'intérêt actuel pour l'usage des plantes se diffuse largement depuis une bonne trentaine d'années et les personnes collectées s'inspirent de différentes sources : la tradition orale, les livres de vulgarisation, les sorties, ateliers et conférences de sensibilisation à l'usage des plantes. Certains savoirs sont clairement issus des livres de vulgarisation (comme *Le médecin des pauvres*[64].). C'est le cas pour la mélisse (*Melissa officinalis*), le millepertuis (*Hypericum perforatum*), la renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*) et le cassis (*Ribes nigrum*) et pour la décoction de bardane (*Arctium sp*).

Inhalation, et gargarismes

L'inhalation consiste à respirer les vapeurs d'eau chaude chargées de principes actifs bénéfiques pour les voies respiratoires ou d'autres parties du corps. À Huelgoat les bourgeons de sapin ou de pin étaient utilisés en décoction et inhalation quand on était enrhumé et « pour les problèmes de bronches ».

61 En breton on dit « mettre l'eau dessus… (telle ou telle plante) » pour décrire les tisanes et les décoctions.

62 GROS J. op cit

63 Ces recettes rapprochent de la vision hippocratique des « humeurs » où il fallait en cas de refroidissement évacuer le froid grâce au chaud et par les émonctoires (ici la peau évacue la sueur)

64 Nous l'avons déjà cité p 15.

Pour ma part, je me souviens de voir ma grand-mère utiliser très fréquemmentt du Syntol[65] en inhalation. Elle nous le recommandait très fortement quand on était enrhumé. À plusieurs reprises, j'ai pu entendre parler de ce type de médication.[66]

Loeiz ar Floc'h, dans son ouvrage de vulgarisation, déjà cité, préconise l'usage des inhalations à plusieurs reprises, pour les voies respiratoires et :

> « Si vous n'arrivez pas à désobstruer votre nez, mettez-vous au-dessus de la vapeur provenant de cette plante en train de bouillir dans de l'eau. Les personnes qui ont des difficultés à uriner, celles qui ont des graviers ou des calculs dans leur urine, peuvent boire du lierre terrestre bouilli dans de l'eau, ce sera le mieux qu'elles pourront trouver ».
>
> « La vapeur qui provient de l'eau bouillie sur cette plante améliore les rhumatismes, les douleurs à la croupe. » thym (*Thymus sp*)
>
> « Sa vapeur aide énormément les femmes qui peinent à mettre au monde. Jetez une poignée de fleurs et de feuilles dans une casserole d'eau, et lorsque cela bouillira, prenez la vapeur par le bas du corps, et restez tant que vous le voudrez, faites-le une fois par jour au moins. » souci (*Calendula sp*)

En médecine vétérinaire, le laurier, le thym, et le romarin sont utilisés à Spézet pour soigner les chevaux. Il fallait pour cela « bouillir du laurier dans de l'eau et mettre la tête du cheval dessus avec un sac de toile sur la tête. »

Seules, la mauve sylvestre, pour les maux de dents, et les jeunes pousses de ronce, pour les maux de gorge, sont utilisées de cette manière : « On se gargarisait avec ça ».

Macération alcoolique et acétique :
vins médicinaux, liqueurs et vinaigres

Les macérations consistent à faire tremper des végétaux ou des substances d'origine animale dans des liquides (alcool, huile, eau, vin, vinaigre…) de façon plus ou moins prolongée, pour en extraire les parties solubles à froid. Ces préparations recouvrent autant les soins en usage externe (pansement végétaux d'alcoolature de fleur de lys) qu'en usage interne (vin médicinaux, apéritifs, digestifs).

Liqueur de coings

1 L d'alcool à 60°, de la pelure de coings non lavés. Faire macérer l'ensemble pendant 6 semaines. Faire un sirop avec 350 g de sucre et ½ L d'eau, quand le sirop est froid, mélanger à l'alcoolat macéré.

Les macérations à base d'alcool utilisaient le plus souvent le vin blanc. À Collorec une personne utilisait les rhizomes de polypode pour préparer un *louzou* contre la jaunisse. À Plumelec un autre vin médicinal à base de vin blanc était préconisé pour purifier le foie. Il était préparé avec « la mousse qui pousse sur les rochers dans les bois ».

Nous n'avons pas collecté beaucoup de recettes de liqueur, de teinture ou d'alcoolature à part celle du lys blanc, dont nous avons déjà fait mention et celle du calendula (piqûres d'insectes) et de l'ail des ours. Le lambig a sûrement supplanté ce genre de préparation. Il faisait et fait toujours partie intégrante de la pharmacopée populaire. Une recette de liqueur de coings a été collectée du côté du Faouët. Elle était souveraine pour les problèmes de gastroentérite et les maux de ventre liés aux règles douloureuses.

65 Médicament créé en 1925 par M. Roger, pharmacien à Orléans, le Synthol est une solution alcoolisée utilisée en application locale pour calmer les douleurs, décongestionner et désinfecter. La notice donne la composition du médicament : Pour 100 g de solution, la composition en substance active est :Levomenthol : 0,2600 g ; Vératrole : 0,2600 g ; Résorcinol : 0,0210 g ; Acide salicylique : 0,0105 g. Les autres composants sont l'huile essentielle de géranium, l'huile essentielle de cédrat, le jaune de quinoléine (E104). Toutes les espèces chimiques présentes dans le Synthol sont solubilisées dans un solvant à base d'éthanol à 96% et d'eau purifiée (titre alcoolique 34,5% en volume).

66 Cet usages nous permet de souligner que l'usage des plantes est bien souvent en « concurrence » avec d'autres éléments de la pharmacopée populaire (minéraux, animaux, spécialité pharmaceutiques…).

Nous pouvons faire mention du vinaigre qui apparait ponctuellement dans nos collectages mais qui semble faire partie de la pharmacopée. Il pouvait être utilisé en macération pour certaines plantes. Loeiz ar Floc'h[67] en fait beaucoup mention. Quant à nos collectages, nous n'avons qu'un type de macération de plantes dans du vinaigre. Il s'agit du poireau. Cette préparation était ensuite utilisée contre les cors et durillons en application directe. Le vinaigre seul était aussi sollicité en cas de brûlures et de piqûres d'ortie.

> « En été je me souviens, on allait en vacances à la mer et sûrement que l'on avait des coups de soleil parce qu'on sentait très souvent le vinaigre. C'était du vinaigre coloré comme du vinaigre de vin rouge. Ça marchait bien. On pouvait aussi nous mettre de beurre. (…) Pour les piqûres d'ortie. On imbibait un coton de vinaigre et on tapotait sur la piqûre. Il fallait attendre un peu avant que ça n'agisse. » Plouyé

Les aliments remèdes : les soupes, les salades et la dépuration

L'alimentation peut aussi être un élément de la pharmacopée populaire. Le cresson, le pissenlit et l'ortie étaient consommés en soupe ou/et en salade au printemps pour prévenir, ou soigner.

Le pissenlit, l'ail des ours, le rumex étaient quant à eux utilisés pour faire son « nouveau sang », son *gwad nevez*. A travers la notion de *gwad nevez* se dévoile une représentation populaire de la dépuration (et du renouvellement des humeurs du corps). L'objet de cette pratique était de renouveler le sang, qui avait la faculté de « pourrir » durant l'hiver, et de retrouver l'équilibre. Au printemps, il fallait donc refaire son *gwad nevez*. L'alimentation n'était pas du tout la même il y a plusieurs dizaine d'années. Il était de coutume de saler un ou plusieurs cochons pour les conserver tout l'hiver. L'alimentation hivernale se limitait bien souvent au lard, aux céréales (avoine, orge, sarrasin) et aux pommes de terre. Au sortir de l'hiver, on peut imaginer que l'organisme pouvait être encrassé.

Si la personne ne parvenait pas à faire son *gwad nevez*, elle risquait la mort.

> « *Ma tapet gwad nevez eo sof* » : si tu faisais ton *gwad nevez* tu étais sauvé (…) si tu ne le faisais pas tu étais condamné ».
>
> La personne rendant compte de cette notion est elle-même étonnée : « Ça n'a pas de sens ! La première fois que j'ai entendu une personne parler de ça, je ne comprenais pas, mais plusieurs personnes m'en ont parlé (…) c'était toujours des femmes ». À nous deux, nous tentons de trouver un sens et la manière de faire ce « *gwad nevez* ».
>
> « Comment fallait-il faire pour faire son *gwad nevez* ? Je ne sais pas, on le faisait ou on ne le faisait pas. (…) Certaines personnes m'ont dit qu'elles prenaient des plantes pour arriver à faire leur *gwad*

Les vins médicaux chez Loeiz ar Floc'h

Il était intéressant ici de faire référence au livre de l'herboriste et colporteur Loeiz ar Floc'h même si beaucoup de disjonctions existent entre les savoirs recueillis dans le cadre de nos enquêtes et ses écrits.

Il fait en tout cas beaucoup mention de ce type de préparation à base de vin blanc, rouge et de vinaigre dans son recueil de recettes médicinales à base de plantes. Les plantes sont soient misent à macérées crues ou cuites. Ces vins médicinaux sont utilisés en internes (vin blanc le plus souvent) mais aussi en externe. Ils ont dans tous les cas une grande place dans cette pharmacopée :

La seconde écorce du sureau noir (*Sambucus nigra*), tanaisie (*Tanacetum vulgare*), reine des près (*Filipendula ulmaria*), absinthe (*Artemisia absintium*), l'aulne (*Alnus glutinosa*), la benoîte (*Geum urbanum*), la bétoine(*Stachys officinalis*), la bryone (*Bryonia dioica*), le buis (*Buxus sempervirens*), noyaux de cerises (*Prunus cerasus*), le chèvrefeuille (*Lonicera sp*), le cresson des fontaines (*Nasturtium officinalis*), le genêt, le bulbe d'iris, le lierre grimpant (*Hedera helix*), les noyaux de nèfle (*Mespilus germanica*), noisetier, (*Corylus avellana*), oignon (*Allium cepa*), pâquerette (*Bellis perennis*), petite centaurée (*Centaurium erhytraea*), plantain (*Plantago sp*), prêle (*Equisetum sp*), ronce (*Rubus fructicosus*), sauge (*Salvia officinalis*), saule (*Salix sp*), séneçon vulgaire (*Senecio vulgare*), soucis (*Calendula sp*).

Les vins médicinaux semblent ainsi faire partie prenante de la pharmacopée populaire qu'à diffusée Loeiz ar Floc'h à cette période du XX^{e} siècle en basse Bretagne.

67 Ar Floc'h Op cit

nevez comme le pissenlit, mais aussi le rumex et l'ail des ours. J'ai entendu aussi : « celui-ci a fait son *gwad nevez*, il a refait surface ». C'est-à-dire qu'une personne qui était malade et qui avait fait son *gwad nevez* pouvait guérir. Ça se voyait sur la personne. On pouvait juger si une personne l'avait fait ou pas ».

On retrouve ainsi la notion de dépuration dans ce concept de *gwad nevez*. On peut rapprocher cette représentation du sang à la théorie hippocratique des humeurs qui a laissé des traces dans la médecine populaire et traditionnelle de l'Europe de l'Ouest[68].

Ces aliments remèdes et cette notion de dépuration seront plus largement traités dans le chapitre suivant consacré aux plantes alimentaires.

Des maladies, des remèdes et des plantes : petit florilège des affections soignées et des remèdes employés

Les règnes animal, végétal et minéral sont tous trois concernés par cette pharmacopée qui n'est d'ailleurs pas toujours dénuée de toxicité et donc de danger pour la santé. De nombreuses plantes sont utiles pour lutter contre les petites affections saisonnières ou courantes. La flore employée n'est pas toujours locale. Elle nous montre l'existence d'une certaine évolution des médications populaires qui incorporent des plantes venues d'autres régions.

Les différents remèdes connus dans la campagne sont bien souvent simples même si les habitants des campagnes possèdent tous un riche savoir traditionnel que la médecine moderne n'a pas toujours retenu. Les médications populaires ont été adaptées aux hommes ou aux animaux selon leurs modalités pratiques d'administration.

Le dosage des ingrédients est souvent très approximatif. Pourtant, des détails sont parfois soulignés et apportent un message symbolique notamment dans l'utilisation des nombres impairs (dans la composition des remèdes et dans la durée d'un traitement). Le symbole et la « magie » sont liés à cette médecine traditionnelle et populaire.

Les façons de parler des maladies combattues sont aussi riches d'enseignements. Elles nous parlent des conditions sanitaires dans lesquelles vivaient ou vivent les personnes interrogées et des maladies qui les touchaient. Elles nous renseignent sur la façon de se représenter les maladies, le corps et le soin apporté aux parties du corps atteintes.

Les pathologies soignées les plus citées sont les affections, inflammations et infections de la peau (furoncles, dartres, panaris, abcès, piqûres, plaies, brûlures…) ; les affections respiratoires (bronchites, rhumes, maux de gorge, coup de froid, toux); les affections liées aux changements de saison (coups de froid, grippe…), les maux des enfants (pipi au lit, coqueluche, muguet, parasitisme, peurs infantiles) ; les affection digestives (constipation, colique, gastroentérites, maux de ventre, affections du foie, jaunisse, parasitisme, intestins et purges); les affections liées au sang (coup de sang, circulation du sang, hématome, « mauvais sang », *gwad nevez*, saignée et sangsues) ; les affections articulaires (rhumatismes, crises de goutte, douleurs du dos, foulures) ; les maux d'yeux et maux d'oreilles.

Nous allons décliner toutes ces affections et leurs remèdes de manière à rester le plus proche des façons de dire, de décrire le remède et la maladie. Nous tenterons de cette manière de dresser un tableau descriptif de ce que nous avons pu entendre ou glaner ici et là tout au long de ces enquêtes passionnantes.

68 LIEUTAGHI P. 1986. *L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine en Haute Provence*. Edition de la maison des sciences de l'homme Paris.

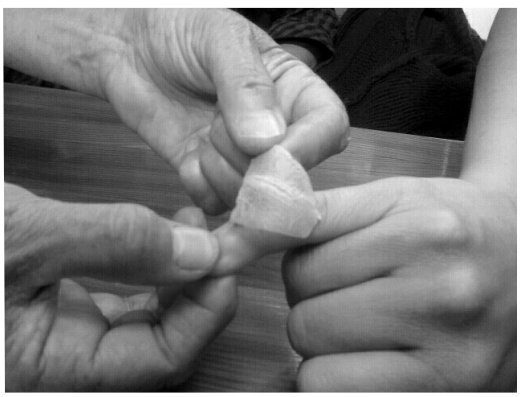
Les remèdes de la peau

Comme nous le dit Christophe Auray[69], en médecine populaire la guérison des maladies de la peau fait souvent intervenir des guérisseurs notamment pour les dartres, zona, verrues, brûlures, eczéma et pour lesquelles leurs capacités de guérison sont reconnues et acceptées par la population.

Les affections les plus bénignes quant à elles sont soignées au sein du cercle familial élargi aux amis et voisins s'il le faut. Des remèdes simples à base de plantes cueillies fraîchement tout autour de la maison sont alors préparés.

Parmi les 46 plantes citées à propos de ces différentes utilisations, 11 ressortent largement de par la fréquence de leur utilisation : le nombril de Vénus (*Umbilicus rupestris*), le lys blanc (*Lilium candidum*), le plantain lancéolé (*Plantago lanceolata*), l'oignon (*Allium cepa*), la chélidoine (*Chelidonium majus*), l'achillée millefeuille (*Achillea millefolium*), l'échalote (*Allium cepa*), l'euphorbe (*Euphorbia sp*), le souci (*Calendula sp*), le buis (*Buxus sempervirens*), la pomme de terre (*Solanum tuberosum*).

La liste des 46 plantes renferme beaucoup de plantes sauvages : mauves (*Malva sp*), lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), (*Rumex sp*), ortie (*Urtica dioica*), sureau noir (*Sambucus nigra*), lierre grimpant (*Hedera helix*), véronique officinale (*Veronica officinalis*), bétoine (*Stachys officinalis*), petit pervenche (*Vinca minor*), séneçon vulgaire (*Senecio vulgare*), pissenlit (*Taraxacum sp*), ronce (*Rubus fructicosus*), arum (*Arum sp*), fougère aigle (*Pteridium aquilinum*), genêt (*Cytisus scoparius*), androsème (*Hypericum androsemum*), gnaphale des marais (*Gnaphalium uliginosum*), carotte sauvage (*Daucus carota*), bouillon blanc (*Verbascum thapsus*) et de plantes cultivées : orpin reprise (Sedum telephium), tomate (*Solanum lycopersicum*), pommes de terre (*Solanum tuberosum*), joubarbe (*Sempervivum tectorum*), buis (*Buxus sempervirens*), ail (*Allium sativum*), laurier (*Laurus nobile*), citron (*Citrus medica*), avoine (*Avena sp*), noyer (*Juglans regia*), sauge officinale (*Salvia officinalis*), rue (*Ruta graveolens*), calendula (*Calendula sp*), guimauve (*Althea officinalis*), aurône (*Artemisia abrotanum*).



Application d'un pétale de lys

Nous allons maintenant rendre compte des usages, en fonction des maladies traitées dans les termes que les personnes ont utilisés. Il n'est pas question ici de décrire ces maladies selon la classification scientifique mais de rester le plus proche possible de la perception qu'en ont les personnes interrogées. Ainsi en ce qui concerne la peau, les affections les plus couramment signalées sont les piqûres, les plaies, bobos, coupures, brûlures, les abcès, les furoncles, panaris, ulcères variqueux, les mycoses et la teigne (dartres), le zona, le psoriasis, les cors au pieds et ampoules, l'acnée, les verrues, les boutons de fièvre.

69 AURAY C., 2011. *Les plantes et les remèdes traditionnels en Bretagne*. Edition Ouest France.

Plaies, coupures, blessures, « bobos »

Les pansements végétaux et les cataplasmes sont privilégiés pour ces affections bénignes souvent mentionnées. Le nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), l'oignon (*Allium cepa*), l'achillée millefeuille (*Achillea millefollium*), le plantain lancéolé (*Plantago lanceolata*), le genêt (*Cytisus scoparius*), le rumex (*Rumex sp*) sont utilisés de cette manière.

Pansement de plantain lancéolé (*Plantago lanceolta*)

10À Maël-Pestivien, on mettait les feuilles du *stangerez ar gwad* (*Plantago lanceolata*) directement sur les coupures et ça s'arrêtait tout de suite. » À deux reprises, des personnes nous ont affirmé que les poils des nervures sous la feuille étaient responsables des propriétés hémostatiques du plantain. « Les poils du dessous sur les nervures comme ça, c'est ça qui faisait coaguler le sang ». Une autre personne interrogée sur le marché de Carhaix mettait en avant les fils du plantain : « Il s'appelle *Pemp ridenn* parce que ça fait 5 traits comme ça. C'était pour mettre sur les blessures, ça fait des fils, ça répare plus vite les blessures ». On pourrait voir ici une sorte de signature[70] de la plante : les fils résistants de la feuille auraient alors inscrit de cette manière leur propriété cicatrisante. Le savoir buissonnier et médicinal sur le plantain est en tout cas assez riche et intéressant et mérite à ce titre d'être souligné.

Une autre personne nous parle de l'usage de l'achillée millefeuille en cataplasme.

> « Ma belle-mère connaissait une petite plante. Et elle mettait un produit quelque chose qu'on achetait dans la pharmacie. Elle préparait une bouillie quand tu avais des blessures profondes. Elle arrivait à soigner ça en 8 jours. Quelqu'un était venu pour un coup de faucille. On venait la voir juste pour ça, pour les coupures qui ne se soignaient pas. » Peumerit-Quintin.

Des savoir-faire plus élaborés sont tout de même mis à contribution pour remédier à ces petits maux du quotidien : il s'agit des crèmes et des onguents. Le suc de sureau (*Sambucus nigra*) est par exemple utilisé en crème pour soigner les brûlures, coupures et petits bobos par une personne de Mellac. Elle écrasait une poignée de feuilles avec une cuillère à beurre, puis le suc recueilli était mélangé à une noix de saindoux. Cette crème était conservée « dans le garde-manger, avec les fromages comme ça, et elle se gardait bien dans un petit bol, comme ça ». Cet usage n'a pas été collecté dans notre secteur d'enquête. Circonscrit à cette commune, il est assez intéressant de le mettre en parallèle avec les autres usages collectés.

Les fleurs[71] du calendula (*Calendula sp*), les feuilles du nombril de vénus sont aussi utilisées en onguent. Une personne originaire de Treffrin et collectée sur le marché de Carhaix nous a ainsi parlé du « beurre de souci » que confectionnait sa grand-mère.

> « Ma grand-mère faisait du beurre de souci. On écrasait les fleurs de souci avec du beurre. Et ça soignait les petits bobos. Est-ce qu'il fallait faire chauffer le tout ? Non, non on le mettait comme ça. »

La teinture mère de pétales de lys blanc (*Lillium candidum*), est aussi préparée à l'avance pour soigner les coupures, « bobos ». Nous en avons déjà parlé précédemment. Ce type de témoignage sur la confection et l'utilisation de ce remède a été collecté sept fois chez des

49 Issue de la pensée analogique théorisée par la Théorie de signatures.

50 Fausses pétales ou fleurs ligulées que l'on appelle communément les pétales.

personnes habitant aussi bien en ville que dans des petites communes. Nous pensions en effet au départ que ce genre de savoirs très commun en France n'était pratiqué que dans les villes. Il s'est a priori diffusé un peu partout si l'on en croit nos collectages.[72]

> « On mettait les pétales dans un bocal avec de l'alcool à mariner. C'était toujours à disposition pour les coupures et les plaies, la plaie guérissait et ne s'infectait pas. »

Les brûlures

Voici une autre affection de la peau où le nombril de vénus est encore mis en valeur. Les autres plantes les plus citées sont la pomme de terre râpée et posée directement sur la brûlure tout comme les rondelles de tomates. Plus rare et circonscrit au secteur de Mellac est l'usage du suc de feuille de sureau en pommade.

Les inflammations et infections : panaris, abcès, furoncles

Une autre pharmacopée familiale est mise en œuvre : les onguents, les plantes cuites, et les cataplasmes dans une moindre mesure. Peu de plantes sont citées mais elles le sont à plusieurs reprises et de manière homogène sur tout le territoire d'enquête. Il s'agit surtout du nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), de l'oignon et de l'échalote (*Allium cepa*). L'androsème (*Hypericum androsemum*), le lys blanc (*Lillium candidum*), le chou (*Brassica olaecera*), la mauve (*Malva sp*), l'aurône (*Artemisia abrotanum*) et la joubarbe (*Sempervivum tectorum*) sont aussi citées.

Les furoncles, autant cités que les abcès, semblent confondus en médecine populaire. Ils sont d'ailleurs nommés par le même terme en breton : *gorre*. Selon une vision médicale, le furoncle est une inflammation suppurative siégeant au niveau d'un poil et dont le germe responsable est le staphylocoque doré. Il se manifeste par l'apparition progressive d'une tuméfaction chronique, rouge, chaude et très douloureuse, autour d'un poil. Il est éliminé sous forme d'une masse jaunâtre.

Ces précisions nous permettent d'éclairer la description qui est faite des furoncles, *gorre*, et de leur traitement. Les personnes interrogées nous disent utiliser certaines plantes comme le nombril de vénus, le bulbe d'oignon chaud, l'androsème pour faire « mûrir » ou faire « pousser » le furoncle, pour qu'il crève plus rapidement, ou pour le brûler. À Guiscriff, la feuille d'androsème est utilisée en onguent.

> « On mettait un peu de saindoux sur la feuille et on l'appliquait sur le furoncle et le lendemain, il se vidait. C'était un volcan, le pus sortait. Ça calmait tout de suite. »

> À Brasparts c'est le nombril de vénus qui est de mise : « Le *Krampouz musig*, c'est une plante grasse qui pousse sur les murs. On enlève la peau du dessus et on mettait sur les furoncles pour qu'ils poussent plus vite et qu'ils se crèvent à toute vitesse », tout comme à Brennilis où : « on enlevait la peau du *krampouz koukou* pour la mettre sur les furoncles. Ça j'ai vu ma mère et ma grand-mère. Ca faisait mûrir plus vite. »

Au Faouët, c'est l'échalote qui est préconisée pour ses qualités grasses. « Il fallait cuire de l'échalote dans de la cendre, ça c'est gras. On appliquait en cataplasme pour faire mûrir puis pour finir on désinfectait avec de l'eau-de-vie ». À Brasparts, on utilise l'oignon bouilli. « C'était aussi pour les abcès, les furoncles. On mettait un oignon chaud dessus avant que ça finisse la croissance. L'oignon chaud brûlait le furoncle ».

À Plouay, c'est le chou qui est usité.

> « Contre les furoncles, certaines grands-mères préparaient une pommade à l'aide de saindoux dans lequel elles avaient écrasé des feuilles de choux. »

72 Treffrin, Carhaix, Plumelec, Saint-Goazec, Langonnet, Plourac'h, Plumelec et en dehors du COB, Ouessant, Plougactel Daoulas, Belle-Isle-en-Terre.)

Une autre personne collectée sur le marché de Carhaix nous dit que les feuilles de chou sont utilisées pour « enlever le mauvais sang » pour les plaies infectées, les gonflements. »

La bardane est aussi employée pour cette affection, mais ce savoir semble extrait des livres de vulgarisation et mêlé à des connaissances de phytothérapie actuelle :

> « Mon mari a été soigné avec des décoctions de bardane contre les furoncles… avec en même temps en teinture mère, en dilution homéopatique du *Viola tricolor*… il buvait après l'infusion,
>
> — Et c'était dépuratif alors ?
>
> — Ah ben oui sûrement puisqu'il n'a plus jamais eu de furoncle après, plus jamais de sa vie »

Le nombril de Vénus, qualifié de plante grasse, est utilisé cru. De par sa qualité « grasse », il n'a pas besoin d'être cuit et transformé en onguent tout comme le sont les bulbes d'oignon, d'échalote ou de feuilles de choux et d'androsème. Ce qui semble recherché, c'est le gras de la plante, indiqué par l'aspect suintant des bulbes chaud et de l'intérieur de la feuille. Elle aurait pour action de ramollir les tissus et d'aider le furoncle à se rompre.

Échalote cuite dans la cendre

L'oignon en lui-même[73], et la forte chaleur qu'il véhicule, est une médication utile. On peut penser que ce qui est en action, dans les représentations des personnes, n'est pas seulement la chaleur maturative du bulbe mais aussi sa qualité grasse. Les deux s'additionnent probablement. Dans certains cas l'eau-de-vie est aussi préconisée comme antiseptique.

Plusieurs notions sont ici à l'œuvre. Les vertus du chaud, de l'alcool, du gras des plantes, du gras des onguents permettent de faire « mûrir », « pousser » le furoncle pour qu'il crève. C'est toute une représentation de la maladie et du soin qui est décrite ici : « faire mûrir, pousser, enlever le mauvais sang » : *Chech ar gwad fall* : tirer le mal. Ces notions sont vraiment très présentes tout au long de ces témoignages et semblent incontournables. Aurions-nous une sorte de témoignage homogène d'une représentation de la maladie et du remède sur tout notre territoire et même au-delà ?

Ces représentations sont très proches des théories de la médecine hippocratique qui préconisait de « tirer le mal » en cas d'inflammations, d'affections diverses, ce qui, dans le cadre de nos enquêtes, est nommé « mauvais sang *gwad fall* ». C'est le sang qui est « mauvais » ou qui loge le mal. Il faut alors le nettoyer, le faire disparaître. Nous pouvons donc faire largement le parallèle entre ces différentes représentations, manières de voir, de dire et la théorie hippocratique qui selon Pierre Lieutaghi a été véhiculée au sein de la médecine populaire et traditionnelle depuis l'antiquité.[74] Il faut souligner que les furoncles ne sont pas anodins : mal traités ils peuvent entraîner des septicémies dans quelques cas mortelles. Cela nécessite un savoir médical conséquent dont nous avons peut-être quelques traces dans les termes employés, les plantes appropriées et les formes galéniques élaborées.

73 Il faut tout de même noter que la composition biochimique du bulbe de l'oignon est active pour ce genre de pathologie. Il se compose d'aliicine et d'aliine, de flavonoïdes, de polyphénols et stérols. Il a des vertus antiseptiques en usage externe.

74 LIEUTAGUI P., 1986. *L'herbe qui renouvelle*. Edition de la maison des sciences de l'homme. Paris.

Voyons maintenant ce qu'il en est pour l'abcès. Selon leur description scientifique, c'est un amas de pus localisé dans une partie du corps et accompagné le plus souvent de phénomènes inflammatoires. On retrouve à peu près les mêmes plantes, manières de décrire le mal et protocole de soin. À Huelgoat par exemple,

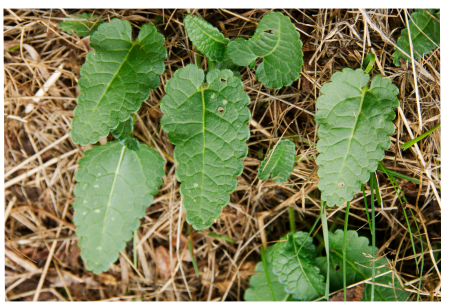
> « il fallait cuire l'oignon dans la cendre, on le coupait en deux, on l'épluchait et on l'appliquer le plus chaud possible sur les abcès. Ça faisait mûrir l'abcès qui finissait par se vider. Ça faisait son effet. »

La joubarbe quant à elle est utilisée à Locmaria-Berrien.

> « Ma grand-mère mélangeait une graisse avec les feuilles et c'était utilisé contre les abcès ».

Les panaris ou « mal blanc », une inflammation aiguë des parties molles des doigts, se distinguent par le type de plantes utilisées et le type de soins préconisés. La carotte sauvage (*Daucus carota*) écrasée et non lavée était mise directement avec un pansement sur le panaris à Plumelec. L'armoise aurone (*Artemisia abrotanum*) était aussi utilisée en pansement végétal ou cataplasme sur les panaris à Saint-Goazec. Il n'est pas fait mention de l'oignon, de l'échalote ni du nombril de vénus. Mais, peut-être qu'il existe une confusion entre ces types d'affections : sous les termes furoncle ou abcès, les personnes incluent peut-être ces différents types d'affections.

Les piqûres d'insectes, d'ortie et les morsures de reptiles.


Betoine (*Stachys officinalis*)

À la belle saison, les piqures d'insectes ne sont pas rares. Pour soulager ce qui est désagréable et parfois douloureux, il est utile de trouver rapidement un *louzoù*. Ce sont le plus souvent en friction, en cataplasme mais aussi plus rarement en teinture mère que sont utilisées les plantes. Le plantain lancéolé (*Plantago lanceolata*) est très souvent sollicité. On le froisse, on le frictionne alors directement sur la piqûre. C'est un usage rapide, direct et efficace que les jeunes gens connaissent et continuent de se transmettre dans quelques cours d'écoles. Le suc de l'ortie (*Urtica dioica*), le bulbe d'oignon (*Allium cepa*) coupé en deux et les feuilles du rumex sont aussi utilisées de cette manière. Plantain et rumex ont l'avantage de pousser en abondance toute l'année. Ces feuilles représentent donc une médication de choix.

La teinture mère de fleurs de souci (*Calendula sp*) est intéressante à signaler meme si son usage est très circonscrit. Il a été collecté sur le marché de Carhaix. Ce type d'usage est assez rare, ce sont les cataplasmes et les frictions qui sont le plus répandus.

Pour les piqûres d'orties, on utilise la feuille du plantain lancéolé. Le nombril de Vénus (*Umbilicus rupestris*) est aussi utilisé à Belle-Isle-en-Terre, associé à trois feuilles prises au hasard. « Lorsque l'on est piqué par une ortie, on frotte avec une feuille de nombril de Vénus ou avec trois plantes vertes différentes. » Cette recette des trois feuilles différentes souvent mentionnée pendant nos enquêtes se retrouvent dans bien d'autres régions.

Les « serpents » assimilés aux couleuvres, vipères sont redoutés. Ils sont l'objet de beaucoup d'histoires, de croyances. À La Feuillée, on confectionnait le « tue vipère » quand on avait la malchance de croiser le chemin d'un de ces reptiles. On prenait alors une tige de fougère aigle (*Pteridium aquilinum*) que l'on arrachait avec sa racine. On l'utilisait pour immobiliser la vipère.

Il est intéressant de noter que la vipère a prêté son nom à beaucoup de plantes (voir le chapitre Nommer les plantes). C'est notamment le cas du géranium herbe à Robert (*Geranuim robertianum*) dont nous parle une résidente du foyer logement de Carhaix. « On l'appelait herbe à vipère surement pour que l'on ne s'en approche pas. On nous disait qu'elle était toxique ».

Le lait et les « serpents »

À propos du lait, il est intéressant de noter qu'il est symboliquement très lié à la vipère. C. AURAY nous dit que la tradition populaire accuse les vipères mais aussi les salamandres et les belettes, de se nourrir du lait des vaches dont elles sont a priori très friandes : « En règle générale, les animaux à sang froid sont associés au lait de vache dans toute la Bretagne. Dans la tradition populaire, ils sont réputés avoir une action directe sur la mamelle en venant s'abreuver de lait au trayon de la vache. »

Le lait semble donc très prisé par ces reptiles et mêmes par des animaux à sang chaud et a pu servir à combattre leur venin.

« Le lait était utilisé comme remède populaire pour expulser le venin que l'animal maléfique avait pu introduire dans le corps malade. En médecine populaire, le lait caillé est donc donné à un chien mordu par une vipère et la crème de lait contre le venin en général. Une femme de Saint-Martin-sur-Oust se souvient par exemple d'un chien mordu par une vipère à qui on faisait boire du lait avec un autre ingrédient dont elle ne se souvient pas. « Ça tirait le venin », nous dit-elle. D'autres l'appliquent sur les morsures, comme si le lait était « absorbé » par le venin injecté à l'animal et neutralisait ses effets. La littérature antique fait aussi référence à ces remèdes. »

Jules Gros nous en parle aussi dans un de ses ouvrages[75]. Pour lui cette herbe serait un remède pour les morsures de vipères : « *Louzaouen an divulum*, l'herbe anti venin : le géranium herbe à robert »

En ce qui concerne les morsures, les remèdes sont assez variés. Le soin des hommes va du *louzo*ù à base de sept plantes que l'on mettait sur la tête pour évacuer le venin (Plouyé et Collorec) aux feuilles de plantain données comme aliment remède aux animaux. En cas de morsure de vipère, un agriculteur à la retraite à Collorec nous dit que son grand-père faisait un « produit » à base de 7 plantes :

> « Les gens venaient des villages alentours pour venir se faire soigner (...) Il y avait une autre personne à Plouyé qui faisait ça aussi. Il préparait le produit et il le mettait sur la tête de la personne. Et puis avant il saignait le bras ou dessus de la morsure pour enlever le venin sûrement. »

Le lait seul ou mélangé à une plante a aussi sa place. Un artisan à la retraite de Poullaouen se rappelle d'un traitement à base de lait donné pendant deux jours à la personne mordue et un commerçant de Carhaix nous dit qu'à Loguivy-Plougras on « trempait une plante ressemblant à l'arum dans du lait et on mettait sur les morsures de vipères des animaux. »

Une Carhaisienne ajoute qu'en cas de morsures, il y a 4 plantes « anti-venin » : le plantain, le genêt et deux autres qu'elle a oubliées.

Dans ce florilège de « thériaques » ou de remèdes, les plantains se distinguent largement. Ils sont d'ailleurs connus depuis longtemps pour leurs propriétés antivenimeuses et sont remis au goût du jour actuellement. C'est ce que nous dit Thierry Thévenin, herboriste et Président du syndicat des producteurs de SIMPLES[76] de massifs, à propos du plantain majeur : « La recherche pharmacologique récente lui reconnait de réelles propriétés antiallergiques et antivenimeuses ». Simples[77]

Les verrues

La verrue est une tumeur cutanée bénigne provoquée par un virus ou par un déficit en minéraux. Elle est très souvent citée lors des enquêtes par la permanence des souvenirs de deux plantes très connues pour leur latex efficace contre les verrues : la chélidoine (*Chelidonium majus*) et l'euphorbe (*Euphorbia sp*).

Le pissenlit (*Taraxacum officinalis*), le nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), le jus de citron et même le gnaphale des marais (*Gnaphalium uliginosum*) dans le nord Finistère (mais aussi dans notre secteur d'enquête même si nous n'avons pas encore pu vérifier cette donnée), pilé avec du gros sel et appliqué directement sur la verrue étaient aussi utilisés.

75 Op cit

76 Autre nom des plantes médicinales.

77 THEVENIN T. 2011. *Les plantes sauvages, connaître, cueillir et utiliser*. Lucien Souny. 336p.

D’autres techniques sont employées pour venir à bout de verrues, comme les rites de transfert et de contagion déjà évoqués précédemment et pratiqués par les *diskonter*, et qui utilisent du lard, des plantes, des limaces…

Les usages magiques et les savoirs empiriques se complètent ou se font concurrence dans ce type d’affection. La recherche serait à approfondir tant la pharmacopée utilisée est diversifiée.

La teigne ou « dartres » :

Les dartres ont largement été évoquées durant nos enquêtes en ce qui concerne les enfants et les jeunes bêtes. Elles représentaient un danger incontestable puisqu’elles pouvaient faire mourir les jeunes bêtes mais aussi « attaquer » les enfants. Une pharmacopée assez diversifiée est mise en œuvre pour traiter cette maladie de la peau caractérisée par la formation de plaques sèches et squameuses au niveau de l'épiderme, la dermatose pouvant même aller jusqu’au durcissement de la peau.

Quelques onguents à base de plantes (recette à Kergloff à base de 9 plantes) mais aussi d’ardoise ou de suie à Saint-Hernin et La Feuillée sont d’une part préconisés ainsi que les bouquets suspendus. D’autre part, le soin des dartres était souvent confié aux guérisseurs et *diskonter* qui possédaient des formules appropriées pour les envoyer dans des contrées très lointaines d’où elles ne pouvaient pas revenir. Nous avons déjà évoqué ces formules dans le passage qui traitait de ces agents de santé. Cette spécificité est commune au soin du zona.

Le zona , *tann noz* (feu de la nuit)

Le zona, affection qui peut provoquer des complications graves, était aussi souvent soigné en dehors du cercle familial. Son nom local de *tann noz* évoque déjà l’intensité du mal et de sa gravite. Comme il est très difficile d’en venir à bout, le soin de cette affection était confié à des guérisseurs parfois spécialisés dans cette seule maladie ou à des *diskonter*.

Être ou ne pas être malade ?

Quelques réflexions sur le fait qu’à l’époque « on n'était jamais malade ! »

Le discours ordinaire des personnes interrogées reprend le leitmotiv « on n'était pas malade » (…) « On était sûrement plus résistants ! Maintenant on prend des médicaments pour un oui ou pour un non. On est affaiblis ! »

Vraisemblablement ils étaient plus forts à ce moment-là. Ou la bonne valeur était-elle d’être fort et résistant ? Cette affirmation interroge à plusieurs titres. Etait il possible en quelques sortes de tomber malade ? Etait-ce admis ? On n’était jamais malade mais le mal était là vu tous les témoignages que nous recueillons.

La maladie et le mal ne sont pas les mêmes choses, il y a peut être deux niveaux de lecture. Qu’est-ce qu’être malade au final ? Quel est le degré admis du mal pour se considérer comme malade ?

Avoir mal, même horriblement mal, ne veut peut-être pas dire être malade dans le monde rural. Mal et maladie sont en effet bien distingués dans la langue bretonne. Nous en ferons part dans un autre encart.

C’est ce qui s’est passé pour la famille d’une des collectrices du réseau. Son grand-père et par la suite sa grand-mère étaient spécialisés dans le traitement du zona. Ils étaient très sollicités pour ce savoir. Ils connaissaient et utilisaient sept plantes différentes en onguent avec du beurre non lavé et non salé. Leur petite-fille se souvient toujours des plantes (la bétoine, le lierre terrestre, le séneçon vulgaire et la petite pervenche) mais estime que le remède est encore réalisable sans la totalité des plantes. Cette pommade était appliquée avec une plume (ce qui à été mentionné plusieurs fois en ce qui concerne les brûlures par exemple), la personne ne pouvait se laver pendant une semaine et devait porter de habits de coton. Cette collectrice a testé la recette sur elle-même. La pommade l’a tout de suite soulagée et elle n’a eu aucune séquelle ni trace..

Les maladies de la peau inflammatoire ou virale: psoriasis, herpès

Le psoriasis est une maladie chronique de la peau. Plusieurs personnes nous ont parlé des vertus du buis (*Buxus sempervirens*) pour remédier à cette affection. À Brasparts, on lui préfère les feuilles de noyer (*Juglans regia*) en décoction.

À Brasparts encore, la sauge est utilisée contre l'herpès (maladie virale responsable d'affection de la peau caractérisée par une éruption vésiculeuse de boutons groupés) plus communément nommée « boutons de fièvre ». On s'en badigeonnait « les lèvres pour enlever les boutons de fièvres ».

Mycose et muguet des enfants (candidose)

Pour ces deux types d'infections, c'est encore le nombril de vénus qui fait office de panacée. Dans le cas des mycoses des orteils, il est appliqué en cataplasme avec une gaze.

À Huelgoat, il est aussi utilisé pour traité le muguet des nourrissons.

> « Les grand-mères utilisaient ça. Au sortir de la maternité les enfants avaient des sortes de mycoses. le muguet dû aux tétines mal stérilisées. Alors mon fils avait eu ça. Alors j'ai dit ça à ma mère. Elle était allée dans le talus chercher du *tulé*. Elle a coupé la feuille en quatre et elle a enlevé la petite pellicule transparente (fibre blanche). La feuille dans la joue ça adhérait, c'est plein de suc. »

Une autre personne rencontrée récemment à la maison de retraite de Gourin se souvient de voir sa grand-mère mettre une couronne de bois de chèvrefeuille (*Lonicera sp*) sur la cheminée pour soigner les nourrissons. Cette pratique se rapproche des rituels de guérison traditionnel et magique que nous avons déjà évoqués plus haut.

Les pieds : ampoule, cors aux pieds, durillons

Plusieurs techniques sont connues pour prévenir ou soigner cors et ampoules : poireau macéré dans l'alcool, feuilles de plantain majeur dans les chaussures… À Carhaix, une résidente du foyer logement se souvient des bains de pieds d'ortie que son grand père faisait pour soulager les maux de jambes : « Mon grand-père utilisait l'ortie pour faire des bain de pieds. Ça calmait le mal des pieds et des jambes. »

Les aphtes

La ronce a été citée à maintes reprises pour le traitement des aphtes : en bain de bouches, en application directe et en mâchouillant les jeunes feuilles.

Remèdes des voies respiratoires

Les remèdes ont vocation à traiter les affections des bronches, les maux de gorge, de la trachée, les rhumes, la toux, l'angine, et l'asthme. Ils sont confectionnés dans la sphère familiale – on ne consulte pas forcément de guérisseurs – et tentent de dégager les voies respiratoires, de calmer l'inflammation, de réchauffer, de faire passer le mal.

La bronchite, la toux et angine

Ces trois affections sont souvent confondues et le même traitement est utilisé « contre la toux, la bronchite ». Les remèdes employés sont les cataplasmes ou sinapismes que nous avons déjà décrits précédemment, et les tisanes, décoctions, inhalations.

Les graines de moutarde (*Sinapis sp*), de lin (*Linum usitatissimum*), d'avoine (*Avena sativa*), et le son de blé sont utilisés en cataplasmes ou en bain de pied à Spézet, pour soigner les bronchites (réchauffer, décongestionner, tirer le mal).

Les remèdes utilisées pour soigner la toux, les rhumes, les angines, voire la grippe sont tout autres. À Huelgoat, avec les bourgeons de pin « on fait une décoction et une inhalation ». À

Scaër, c'est la petite centaurée qui est choisies. À Plumelec, les bourgeons de sapin « étaient pris directement dans les arbres » et étaient préparés en tisane contre la coqueluche, la toux et la bronchite.

En médecine vétérinaire, les inhalations de laurier (*Laurus nobilis*), de thym (*Thymus vulgaris*) et de romarin (*Rosmarinus officinalis*) sont préconisés pour la toux des chevaux à Spézet, selon Christophe Auray.

Les maux de gorge

Si l'on en croit les témoignages collectés, l'origine du mal n'est pas un sujet de préoccupation. On cherche surtout à remédier au plus vite à l'inflammation. La ronce (*Rubus fructicosus*) est le plus souvent citée en centre ouest Bretagne comme ailleurs en France. Elle est en effet, avec l'ortie, (*Urtica dioica*) et la reine des près (*Filipendula ulmaria*) une des composantes du fonds thérapeutique commun à toute la France[78], selon Pierre Lieutaghi.

La ronce est utilisée en aliment remède (« manger les jeunes pousses ») à Poullaouen, en décoction et tisane, parfois additionnée de pousses d'aubépine « *spern gwenn* » à Plounévez-du-Faou, mais aussi en sirop.

La mauve (*Malva sp*) est, elle aussi, préconisée en sirop, selon une personne rencontrée sur un marché.

> À Plumelec, une personne interrogée par Christophe Auray connaissait et préparait un remède étonnant. Elle « mettait des rondelles de navet (*Brassica napus*) à macérer dans une assiette avec de l''eau et elle faisait boire ce liquide qu'elle sucrait à ces enfants atteints d'un mal de gorge ».

Le rhume

Ce sont les cataplasmes qui sont les plus souvent préconisés. Les graines émollientes du lin, les graines réchauffantes et antiseptiques de la moutarde et les graines d'avoine (*Avena sativa*) sont encore utilisées. « La mousse blanche des chênes (posée en cataplasme), sur la poitrine, est aussi efficace contre le rhume». Cet entretien n'a fourni que peu de précisions mais nous savons que les remèdes utilisant des lichens sont anciens et ont été utilisés dans notre secteur d'enquête.

L'asthme

L'asthme est une maladie respiratoire pour laquelle il existe aussi des remèdes en centre ouest Bretagne. Les vertus émollientes de la violette (*Viola sp*) sont préconisées au Faouët où l'on conseille de « cueillir les violettes sauvages, sécher les fleurs. Lorsque les fleurs sont bien desséchées, les infuser en tisane ».

À Plouay, on appose un coton imbibé de vinaigre de cidre autour du poignet à l'aide d'un élastique.

Violette (Viola sp)

Les bains de pieds de graines de moutarde (*Sinapis sp*) sont réputés très efficace à Spézet. Une poignée de farine dans l'eau tiède en bain de pied, « ça marche en une seule fois ! ».

Les coups de froid, maux d'hiver, et la grippe

Les coups de froid n'ont pas beaucoup été mentionnés, tout comme les maux d'hiver et la grippe.

Ces affections n'ont pas été retenues par les personnes que nous avons pu interroger. Le peu de témoignages recueillis parlent des sinapismes (Avoine - *Avena sativa*) et de la petite centaurée (*Centaurium eryhtraea*) :

78 Pas en ce qui concerne la Bretagne, comme nous le verrons dans le chapitre « écologie des savoirs ».

« La centaurée, tu te rappelles, la fleur qu'on allait cueillir, que m'man nous faisait des tisanes quand on toussait. En hiver quand on faisait des bronchites, des grippe ou des… étant enfants, on nous faisait des tisanes avec ça. On prenait la fleur, est ce qu'on ne l'arrachait pas ? Je pense que si […] Et elle mettait aussi des boût, des bourgeons de sapin avec. C'est pectoral quoi. »

Les enfants et les nourrissons

Quelques remèdes variés concernent plusieurs affections enfantines : les maladies respiratoires, les mycoses « causées par les tétines des biberons », le pipi au lit.

« Contre les pipis au lit des enfants, on faisait des matelas de fougères. C'est la grande fougère que l'on trouve dans les champs ». Plouay.

À Huelgoat on a encore recours au nombril de vénus (*Umbilius rupestris*) aux multiples usages. « On appliquait les feuilles sur le muguet des nourrissons. Ce sont les grands-mères qui faisaient ça. Il fallait utiliser les feuilles fraîches et appliquer directement sur les muqueuses 2 à 3 fois par jour et ça passait au bout de quelques jours. »

La coqueluche a aussi été mentionnée à plusieurs reprise notamment à Belle-Isle-en-Terre : « On met des carottes avec du sucre dans un torchon. Le jus est récupéré et utilisé contre la coqueluche ».

À Saint-Goazec on repousse les poux avec du sureau mais sans donner de précisions.

Le recours aux colliers d'ail cultivé et d'ail des ours a été fréquemment mentionné comme vermifuge. Ils permettaient d'éviter que les oxyures ou ascaris ne « remontent dans la gorge » et « n'étouffent » les enfants. La présence de vers était révélée par une toux inhabituelle. Au moment de la pleine lune, on pouvait aussi repérer leur présence par l'apparition d' « un cercle blanc autour de la bouche et du nez ».

« Ma grand-mère mettait des colliers d'ail pour purger mon frère. Il fallait garder ça un certain temps. Ils mettaient ça sous les pulls quand ils allaient à l'école. Ils devaient garder dans le lit. L'ail c'est très fort et très bon. Ils mettaient pour les vers et les voies respiratoires aussi » Huelgoat.

Les remèdes digestifs

Les affections les plus mentionnées sont les maux de ventre, les coliques et les vers des enfants, la gastroentérite, les fortifiants qui nettoient les intestins et la purge, mais aussi les remèdes du foie.

La perception du système digestif semble confuse. On parle beaucoup des « boyaux ».

Le mal de ventre

Cette affection englobe plusieurs de symptômes. Elle correspond le plus souvent, selon nos informations, aux ballonnements, problèmes intestinaux et gastroenterites, aux coliques infantiles, à la constipation. Elles sont très souvent soignées à l'aide de cataplasmes de graine de moutarde (*Sinapis sp*), aussi utilisés en cas de bronchites, de toux et autres affections respiratoires. En cas d'inflammation on ne cherche pas à comprendre l'origine, mais on utilise un remède efficace qui a fait ses preuves ailleurs. L'ail est aussi préconisé en cas de mal de ventre à Brasparts :

Ce rhizome du polypode est mis à macéré dans du vin blanc contre la jaunisse.

« Contre les problèmes intestinaux et pour supprimer les ballonnements, on faisait une décoction du bulbe ». La liqueur de coing est utilisée pour lutter contre les gastroentérites à Plouay.

Le foie

Les remèdes du foie se distinguent des traitements des autres problèmes digestifs. En cas d'affection ou de jaunisse, on utilise des macérations alcooliques. Nous avons recueilli une recette de vin de rhizomes de fougère polypode (*Polypodium vulgare*) à Collorec et une autre à base de mousse ou d'un lichen « poussant sur les rochers» et de vin blanc, à Plumelec. Ces remèdes déjà évoqués sont étonnants. Le foie participe à l'éliminiation de l'alcool dans le sang. En consommer en cas d'inflammation du foie peut être dangereux. Pourtant la macération alcoolique de polypode est bien utilisée en cas d'insuffisance hépatique en phytothérapie.

La purge

La purge et les plantes dépuratives ont aussi été mentionnées. Elles sont utilisées en salades, en décoctions et en cataplasmes.

Les remèdes du sang

Dans les témoignages recueillis, beaucoup de recettes, de plantes, de maladies sont liées au sang. Il tient une place très importante dans la conception populaire du corps[79]. De sa nature bonne ou mauvaise, dépend l'état de santé des individus. Les remèdes populaires tentent de « purifier » ou de renouveler le sang, voire d'éliminer le « mauvais sang » comme nous avons pu le voir pour les furoncles.

> « Les racines de rumex, on les utilise en décoction pour purifier le sang et soigner les furoncles et les choses comme ça ». Carhaix.

Il importe aussi d'en maîtriser la circulation et les pertes, aussi bien pour l'homme que pour les bêtes. Au Faouët, pour purifier le sang, on récupérait des sangsues et on les appliquait directement sur la peau.

> « Et les sangsues ! Ça aussi on a utilisé, ça faisait du bien, ça pompait le sang.
>
> — On s'anémiait aves çà ! (avec une grimace et une sourire). C'est des choses du Moyen-Âge que l'on faisait » Plounévézel.

Le sang a aussi besoin d'être fluidifié : « J'utilise l'ail dans beaucoup de chose, c'est très bon pour le sang par exemple […], pour fluidifier le sang. »

Le sang et le changement de saison : « *ober gwad nevez* » (la purge et la dépuration)

On l'a vu à propos du *gwad nevez*, le sang se modifie avec les changements de saison.

> « Le changement de sang se fait à la tombée des feuilles, à la Toussaint et à la montée de sève en mai. On saigne en mai pour renouveler le sang. Il y a beaucoup de congestions à ces moments là. Mon père est mort en octobre de congestion cérébrale. On a un coup d'sang à cause du sang mort. L'autre est plus fluide. Celui-ci est épais ».[80]

79 Il est intéressant de noter que le mot sève et l'humidité de la terre sont aussi appelées *gwad* selon le dictionnaire du breton parlé du Trégor de Jules Gros.

80 Témoignage collecté par C. AURAY à Fougerêts.

Cette manière de décrire l'évolution saisonnière du sang et de ses conséquences sur la santé se rapproche beaucoup du *gwad nevez* et ne diffère que par la médication. Ici c'est la saignée qui est choisie.

Ail des ours (*Allium ursinum*)

Pour faire leur *gwad nevez* les personnes rencontrées utilisent des salades printanières d'ail des ours (*Allium ursinum*), de pissenlit (*Taraxacum sp*) ou de cresson (*Nasturtium officinalis*) en cure dépurative[81]. La dépuration se fait, pour certains interlocuteurs, par la transformation du sang. La bardane (*Arctium sp*) est utilisée en tisane à Scaër. « Je me suis très souvent fait des cures avec de la bardane. Je prenais racine et feuille. Par exemple, là j'ai eu un eczéma, et ben je mettais mes plantes à tremper, je buvais la tisane. (…) Pour les maladies de peau, elle est très recommandée. »

> Les colliers d'ail permettent aussi de purger les enfants : « Ma grand-mère mettait des colliers d'ail pour purger mon frère. Il fallait garder ça un certain temps. Ils mettaient ça sous les pulls quand ils allaient à l'école. Ils devaient garder dans le lit. »

Le « coup de sang »

Une autre notion liée au sang, le « coup de sang » ou *skoadur*, a été collectée par une personne de Kergloff. Le témoignage d'une habitante de Plonévez-du-Faou évoque les « coups de sang » comme des paralysies, attaques cardiaques pour lesquelles on confectionnait une amulette composée de neuf plantes nommées en breton et que nous ne pouvons pour le moment déterminer.

Une autre personne de cette commune nous parle des « coups de sang » : « *Kaout un taol gwad* (avoir un coup de sang). *Ba du man zo skoet al loened* (les animaux sont paralysés) ». Une amulette est encore utilisée. Elle se compose aussi de neuf plantes misent dans une toile autour du cou des animaux : aubépine (*Crataegus* monogyna), noisetier (*Corylus avellana*), châtaigner (*Castanea sativa*), saule (*Salix sp*) et d'autres plantes oubliées.

La circulation du sang est aussi une préoccupation importante de la population rencontrée. Les flagellations d'ortie (*Urtica dioica*), pratiquées partout en France, permettent de faire circuler le sang en cas de rhumatismes, de maux de dos. Le sang aurait un rôle important dans ce type d'affections.

Les hématomes

Deux cataplasmes et une plante sont pour cela utilisés en friction pour soigner les hématomes.

> « On ramollissait les feuilles du bouillon blanc (*Verbascum thapsus*) à l'eau chaude et on enveloppait l'hématome avec la feuille ou on la pilait pour en faire un cataplasme ». On utilisait aussi les feuilles de persil (*Petroselinum crispum*) « pilées au mortier et on ajoute du gros sel. On met sur les entorses comme un cataplasme » Huelgoat.
>
> À Brasparts, « lorsque l'on se cogne, pour éviter la formation d'un bleu, on peut frotter l'endroit du choc avec le liquide contenu dans les tiges de fougères. »

81 Cet aspect sera développé dans le chapitre consacré aux plantes alimentaires

82 La médecine ancienne, occidentale ou arabe, repose sur la théorie des Humeurs, telle qu'elle apparaît chez Hippocrate (460-370 av. J.-C.), et chez Galien (131-201 apr. J.-C.). Il faut attendre le XVIII^{e} siècle pour que cette doctrine cède la place à la médecine moderne.

Les quatre éléments qui sont à l'origine du monde, le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre, dotés chacun de deux qualités propres, sont présents dans le corps humain sous forme d'Humeurs. Le Feu, sec et chaud, est transmis par la bile jaune secrétée par le foie. L'Air, chaud et humide, est porté par le sang. L'Eau, humide et froide, correspond au phlegme (ou lymphe), et se rapporte au cerveau. Les qualités de la Terre, froide et sèche, sont communiquées par la bile noire (atrabile), issue de la rate. La santé du corps et de l'âme résulte de l'équilibre de ces Humeurs. La prédominance de l'une d'entre elles détermine le tempérament. Un homme est dit : « bilieux, sanguin, flegmatique, atrabilaire ».

On l’a vu, la médecine populaire s’intéressait beaucoup aux symptômes visibles. Mais avec l’exemple du sang, on remarque que le corps s’inscrit également dans le cycle des saisons. Ces conceptions sont peut être issues de la théorie hippocratique qui laisse une place importante aux humeurs du corps (la bile noir, la bile jaune, la flegme, le sang), chacune ayant une nature chaude, froide, humide ou sèche, liés aux saisons et au climat[82].

Douleurs et inflammations

Divers « maux » ont été mentionnés : les rhumatismes, crise de goutte, maux de tête, maux de dos, maux de dent, d’yeux, d’oreille, maux de ventre. « *Poan* », « *Droug* » sont des termes utilisés en breton pour décrire ces symptômes ou ces maladies diverses.

Plusieurs stratégies sont mises en place pour trouver des solutions à ces inflammations nombreuses.

Le mal en général

Il est soigné grâce aux sinapismes, qui permetent de réchauffer. Les cataplasmes de lin (*Linum usitatissimum*) sont utilisés pour le mal en général à Belle-Isle-en-Terre, ceux de moutarde (*Sinapis sp*) pour la douleur à Saint-Nicodème. Les douleurs menstruelles sont aussi atténuées ainsi :

> « *Moutard vije lakaet da boazhat war tan. Ha vije lakaet rese ba ul lienn net. Ha vije lakaet rese war e gof*
>
> *— Ur palastr, quoi.*
>
> *— H Ur balastenn vije graet eus-se. Mamm rae nezhi c'hloullae ket lakaat nan peogwir nije truez eussi. Se zo kaoz blijae Celestin din . Derc'h mat vijen kas dougen dorn nezhi blamour eus-se. Vije graet dezhi ur wech bamdez.* » « La moutarde était mise à cuire sur le feu. Et elle était mise dans un linge propre. Et puis mis comme ça sur le ventre. Un cataplasme quoi. Un emplâtre était fait comme ça… »

Les rhumatismes

Les douleurs rhumatismales sont une préoccupation très courante. Le plus souvent on les soigne par des flagellations d’orties. À Gourin, l’inventivité a permis de créer le massage à base de feuilles d’ortie (*Urtica dioica*) écrasées dans un drap de lin et passées sur le dos pour soulager les maux de dos quotidien dus au travail agricole difficile, nous dit une collectrice de Plounévez-Quintin en se remémorant les soins que sa grand-mère administrait à son grand-père.

Racine de tamier

Le tamier (*Tamus communis*) est aussi fréquemment utilisé pour ce type d’affections à Maël-Carhaix, Collorec, Poullaouen, Le Moustoir, Huelgoat, Belle-Isle-en-Terre.

> « Ma mère grattait la racine et elle la mettait “ sur ” les rhumatismes. La plante se trouve dans les haies, c'était ligneux.
>
> — Oui, le tamier c'est la « racine du diable ». Il fallait une vieille plante pour avoir une grosse racine. Pour l'extraire c'est très difficile. Les soigneurs l'utilisaient. Il faut bien se laver les mains après, il ne faut pas que ça touche les muqueuses parce que ça brûle. On faisait de la pommade avec le tamier ça brûle, ça chauffe, ça enlève le mal » Extrait d’une discussion entre deux personnes lors d’un collectage sur le marché de Carhaix.

Ces deux remèdes, très usités, sont réchauffants et révulsifs. La chaleur provoquée par ces deux plantes est recherchée pour calmer les inflammations rhumatismales. Mais d’autres remèdes existent de manière circonscrite.

Une pommade d'ail des ours (*Allium ursinum*) est préparée à Saint-Goazec, des cataplasmes de feuille de rumex cuite dans le four à micro-ondes sont pratiqués chaque jour par une personne âgée de Gourin. Cette personne utilise toujours ce *louzoù* chaque jour pour les inflammations articulaires de son genou. Il semble qu'elle faisait cuire cette feuille dans l'eau auparavant mais qu'elle préfère maintenant son four à micro-ondes, ce qui témoigne de l'évolution perpétuelle des savoirs et savoir-faire populaires. Ils ne sont pas figés et évoluent avec leur temps.

Le chèvrefeuille (*Lonicera sp*), en usage préventif à Belle-Isle-en-Terre, et les fumigations de genêt (*Cytisus scoparius*) sont des usages étonnants que nous avons pu collecter à Sainte-Brigitte. Ils nous montrent que la médecine populaire et traditionnelle, de notre secteur, est riche grâce à la pharmacopée et à la diversité des plantes mobilisées.

Les crises de goutte au Faouët sont soignées avec des cataplasmes de feuilles de gui (*Viscum album*). Il fallait mettre dans un verre d'eau les feuilles de gui, laisser s'évaporer l'eau, broyer les feuilles puis les appliquer sur la zone à traiter.

Les maux de dents

Toutes sortes de stratégies sont mises en place pour tenter de calmer ces névralgies très très douloureuses comme ici à Saint-Brigitte :

> « Quand on avait mal aux dents, attendez que je vous dise, la guimauve. On nous faisait mâcher, vous savez la guimauve vous avez des fleurs, et dans le milieu vous avez un espèce de truc là, et ils nous donnait çà à mâcher comme si on mangeait un bonbon.
>
> — Oui, et la guimauve on la trouvait où ?
>
> — Ben, à l'état sauvage hein !
>
> — Dans la région du Sourn, à Pontivy ?
>
> — Ah oui oui oui !, oh mais il y en a encore, on en trouve encore, vous n'en trouvez plus ici ? Vous n'en trouvez pas par ici de la guimauve ?
>
> — Je vois de la mauve mais la guimauve je n'en trouve pas. La guimauve elle est cultivée dans le jardin par ici
>
> — Mais c'était de la guimauve hein !
>
> — D'accord
>
> — Et on nous donnait çà et pis, même les fleurs ils les faisaient bouillir et pis et on nous disait de nous gargariser avec çà
>
> — Attendez, je vais vous montrer çà dans le livre, on va voir çà » (qui se trouve être après identification de la mauve sylvestre (*Malva sylvestris*).

D'autres remèdes ont été collectés à la maison de retraite du Faouët.

> — le clou de girofle ou le tabac à chiquer que l'on peut mâchouiller et mettre dans la dent creuse.
>
> — on appose également sur la dent douloureuse un coton imbibé de jus d'oignon ou de l'eau de vie de cidre qui anesthésie pour un court instant la dent.
>
> — Lorsqu'une dent faisait très mal, il n'y avait d'autres moyens que de l'extraire. Il n'y avait pas de dentistes à l'époque, c'est le maréchal-ferrant que l'on allait voir. Il faisait boire à son client un verre d'eau-de-vie « pour lui donner du courage » disait-on, et à l'aide d'une tenaille, il procédait à l'extraction de la dent. Un second verre d'eau-de-vie venait alors compléter le protocole, pour désinfecter et « faire passer la douleur ».

On pouvait aussi mâchouiller des rameaux de différents arbustes comme à Belle-Isle-en-Terre :

> « Lors du mal de dent, il fallait écorcer un rameau d'ajonc (*Ulex sp.*) ou de bourdaine, *evor* (*Frangula dodonei*) et le mâchonner »

Les yeux

Les collyres et les compresses sont utilisés pour les « maux d'yeux », les inflammations.

Les fleurs de sureau noir (*Sambucus nigra*) cueillies entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre sont connues à Gourin et Plumelec. À Scaër c'est la mauve sylvestre (*Malva sylvestris*), plante très émolliente qui est préférée.

« On peut faire des tisanes avec les fleurs. On faisait un genre de tisane, et puis, avec des compresses qu'on faisait tremper, on mettait sur les yeux, et ça calmait beaucoup ».

Les oreilles

La joubarbe (*Sempervivum tectorum*), *louzaouenn an diskouarn, joubardenn*, a été mentionnée dans tout le territoire d'enquête. Cette plante, qui sur le toit de la maison protégeait des orages et de la foudre, était très connue pour ces vertus médicinales en cas d'inflammations, d'otites ou de maux d'oreille en tout genre. Toutes les personnes collectées ne s'en souviennent pas forcément, mais elle fait partie des plantes du fonds thérapeutique centre breton incontestablement.

> « On mettait ça ; le jus dans les oreilles quand les petits avaient des otites.
> — Moi j'ai eu dans mon oreille « poan ba' ma skouarn »
> — Moi j'ai vu une autre méthode pour ça : du lait de jument, du lait de femme »
> Extrait de discussion entre trois personnes du foyer logement de Callac.

Une collectrice de Carhaix parle de sa voisine.

> « Sa grand-mère pressait la joubarbe dans un linge jusqu'à ce que le linge soit imbibé de jus et après elle essorait le linge au dessu de l'oreille parce qu'elle était sujette aux otites alors sa grand-mère lui faisait ça. ».

D'autres plantes, comme le nombril de Vénus, étaient toutefois sollicitées en cas de maux d'oreilles.

> On « enlevait la petite peau en dessous du nombril et " faisait un bouchon " qu'il mettait dans l'oreille en cas d'otite »

Une résidente du foyer logement de Carhaix se souvient que sa mère uilisait l'ortie.

> « Ma mère elle utilisait une plante contre les affections de l'oreille. Elle pressait des feuilles d'ortie dans un bout de tissu propre et le jus qui sortait, elle me le mettait dans les oreilles. »

Les usages cosmétiques :

Même si ce questionnement n'a pas été central dans le cadre du collectage du réseau Flora armorica, nous avons collectés quelques recettes de shampooings, de masque de beauté…

Pissenlit en fleur

Une personne rencontrée sur le marché de Carhaix utilise des infusions de carotte (*Daucus carota*) *dour ziwar carotez* pour avoir une belle peau. Une autre prépare une infusion de fleurs de pissenlit (*Taraxacum sp*) pour les « peaux rougies ». Cette tisane utilisée en lotion donnerait aussi un bon teint. Une habitante d'Huelgoat, connaissant beaucoup de remèdes à base de plantes transmis dans le cercle familial par sa mère et sa grand-mère, se rappelle de voir sa mère « éplucher de feuilles de nombril de vénus et les appliquer comme ça sur le visage pour avoir une belle peau ». Une résidente du foyer logement de Carhaix utilise quant à elle une variété de menthe sauvage (*Mentha sp*) poussant dans les lieux humides, pour rincer ses cheveux après le shampooing.

Ce secteur d'activité des « simples » existe bel et bien si nous en croyons ces quelques témoignages. Il n'a pas été un sujet de questionnement privilégié dans le cadre de nos enquêtes, mais mériterait d'être abordé par les collecteurs. D'autres recettes sont peut-être encore connues ou appliquées.

Joubarde des toits (*Sempervivum tectorum*)

Pissenlit (*Taraxacum officinalis*)

Tableau de synthèse des usages des plantes par affections

Différents domaines d'utilisations	Affections	Remèdes (des plus usités au moins usités)	Nombre de citations
Remèdes de la peau 55 remèdes 100 citations	Coupures, plaies, blessures, bobos (10 remèdes)	Achillée millefeuille (*Achillea millefolium*), nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), lierre grimpant (*Hedera helix*), oignon (*Allium cepa*), lys blanc (*Lillium candidum*), sureau (*Sambucus nigra*), calendula (*Calendula sp*), plantain lancéolé (*Plantago lanceolata*), genêt à balai (*Cytisus scoparius*), rumex sp.	18
	Furoncles, panaris, abcès (10 remèdes)	Echalote (*Allium cepa*), oignon, nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), androsème (*Hypericum androsemum*), lys blanc (*Lillium candidum*), chou (*Bassica oleacera*), mauve (*Malva sp*), joubarbe (*Sempervivum tectorum*), bardane (*Arctium lappa*), armoise aurône (*Artemisia abrotanum*).	26
	Verrues (8 remèdes)	Chélidoine (*Chélidonium majus*), pissenlit (*Taraxacum officinalis*), euphorbe (*Euphorbia sp*), gnaphale des marais (*Gnaphalium uliginosum*), citron (*Citrus sp*), autres rites de transfert (lard, limaces, aulne).	14
	Piqûres (8 remèdes)	Plantain (*Plantago sp*), nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), ortie (*Urtica dioica*), oignon (*Allium cepa*), calendula sp, lait, remèdes à base de 9 plantes inconnues.	6
	Dartres (6 remèdes)	Gui (*Viscum album*), houx (*Ilex aquifolium*), avoine (*Avena sativa*), chêne (*Quercus sp*), pommade de suie, pommade d'ardoise.	8
	Brûlures (5 remèdes)	Pommes de terre (*Solamum tuberosum*), tomates (*Lypersicon esculentum*), nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), sureau (*Sambucus nigra*), jaunes d'œuf.	10
	Ampoules, cors, durillons (3 remèdes)	Ortie (*Urtica dioica*), Plantain majeur (*Plantago major*), poireau (*Allium porum*).	3
	Psoriasis, herpès (3 remèdes)	Sauge (*Salvia officinalis*), noyer (*Juglans regia*), buis (*Buxus sempervirens*).	3
	Zona (2 remèdes)	Pommade de sept plantes, lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), bétoine (*Stachy officinalis*), séneçon vulgaire (*Senecio vulgare*), petite pervenche (*Vinca minor*), et 3 autre plantes oubliées, 7 branches d'arbres de taille différentes.	2
Système Respiratoire 26 remèdes 34 citations	Bronchite, toux, angine (13 remèdes)	Moutarde (*Sinapis sp*), son de blé (*Triticum aestivum*), avoine (*Avena sativa*), pin (*Pinus sp*) ou sapin (*Abies sp*), ronce (*Rubus frusticosus*), petite centaurée (*Centaurium erythraea*), thym (*Thymus vulgaris*), romarin (*Rosmarinus officinalis*), laurier noble (*Laurus nobile*), lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), lait, miel, eau-de-vie.	19

	Maux de gorge (4 remèdes)	Ronce (*Rubus fructicosus*), ortie (*Urtica dioica*), mauve (*Malva sp*), moutarde (*Sinapis sp*).	5
	Asthme (3 remèdes)	Violette (*Viola sp*), vinaigre de cidre, moutarde (*Sinapis sp*)	3
	Maux d'hiver, grippe (2 usage)	Avoine (*Avena sativa*), petite centaurée (*Centaurium erythraea*)	2
	Rhume, (2 remèdes)	Lichen, avoine (*Avena sativa*)	2
	Coqueluche (2 remèdes)	Oignon (*Allium cepa*), carotte (*Daucus carota*)	3
Douleurs, inflammations 20 remèdes 39 citations	Avoir mal (2 remède)	Lin (*Linum usitatissimum*), moutarde (*Sinapis sp*)	2
	Rhumatismes (5 remèdes)	Tamier (*Tamus communis*), chèvrefeuille (*Lonicera sp*), ortie (*Urtica dioica*), rumex (*Rumex sp*), gui (*Viscum album*)	19
	Yeux (3 remèdes)	Sureau (*Sambucus nigra*), camomille (*?*), mauve (*Malva sp*)	5
	Oreilles (3 remèdes)	Joubarbe (*Sempervivum tectorum*), nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*), ortie (*Urtica dioica*)	8
	Dents (7 remèdes)	Calva, tabac (*Nicotiana sp*), ajonc (*Ulex sp*), bourdaine (*Frangula dodonei*), clou de girofle, mauve sylvestre (*Malva systris*),	5
Sang 14 remèdes 23 citations	Changement de saison (gwad nevez) (7 usages)	Ail (*Allium sativum*), ail des ours (*Alium ursinum*), rumex sp, cresson (*Nasturtium officinalis*), pissenlit (*Taraxacum officinalis*), bardane (*Arctium sp*), sangsue.	9
	Circulation du sang (2 remèdes)	Ortie (*Urtica dioica*), sangsue	9
	« mauvais sang » (3 remèdes)	Rumex sp, Ail (*Allium sativum*), chou (*Brassica oleacera*)	3
	Hématomes (2 remèdes)	Bouillon blanc (*Verbascum thapsus*), persil (*Petroselium crispum*)	2
Système Digestif 12 remèdes 23 citations	Se purger (6 remèdes)	Ail (*Allium sativum*), rumex sp, pissenlit (*Taraxacum sp*), cresson (*Nasturtium officinalis*), bardane (*Arctium sp*), noyer (*Juglans regia*)	11
	Maux de ventre (2 remèdes)	Moutarde (*Sinapis sp*), ail (*Allium sativum*), coing (*Cydonia oblonga*)	2
	Foie (2 remèdes)	Polypode (*Polypodium vulgare*), mousse ou lichen poussant sur les chênes	2
	Vers (2 remèdes)	Ail (*Allium sativum*), ail des ours (*Allium ursium*).	8

Dibi yeot soavach
Mise en bouche d'herbes sauvage

La frontière entre l'usage thérapeutique et l'usage alimentaire est souvent ténue. C'est particulièrement vrai lorsque l'aliment est spécifiquement destiné à rétablir la santé ou bien à la maintenir. La cure de plantes, la plupart du temps au printemps et parfois à l'automne, entre tout à fait dans le dispositif de l'alimentation préventive. Issue de la médecine humorale, la cure vise à purger et à assainir le corps aux changements de saisons, en éliminant crasses et saletés, accumulées tout au long de l'hiver. En agissant notamment sur le foie et la bile, la cible déclarée est le sang qui véhicule ces souillures de l'organisme.

Cresson de fontaine

> « Quand les orties venaient de pousser, c'était ça le meilleur moment. Au printemps. C'est bon pour la circulation du sang » (Callac).

Deux témoignages recueillis dans le Poher à Plonévez-du-Faou (pays de Carhaix) font état du besoin de « sang neuf », *gwad nevez* en préconisant des salades printanières d'ail des ours (*Allium ursinum*) et de pissenlit (*Taraxacum sp*) (le sujet est développé p.X). Dans le Trégor (Plounévez-Moëdec, Plougras, Louargat, Tréglamus), c'est le cresson qui est cité pour faire du « sang neuf ».

> « *Ba lec'h ma vije, vije debret kreson. Hag oa mat abominab d'or depurativ. Ober gwad nevez*. Là où il y en avait, on mangeait du cresson. Et c'était un excellent dépuratif. Faire du sang neuf. » (Plougras)

« C'était considéré comme diurétique. Pendant tout l'hiver, on n'avait pas eu de verdure. Arrivé au printemps, ça renouvelait le circuit : c'était très bon pour le sang. Et puis il y avait du fer dans ces verdures. (…) C'était dépuratif, un peu quoi » (Plougras)[83]

Réputé pour contenir du fer, il bénéficie de représentations populaires positives. La richesse en fer du cresson se trouve donc appropriée pour « renouveler » le sang, pour lequel cet élément est fondamental.

La cure dépurative est également décrite sur le versant animal.

> « Les croûtes sur le dos des cochons étaient soignées par les orties. C'était un dépuratif » (Callac)

Le quartet d'herbes sauvages les plus courantes est composé du pissenlit et, à un degré moindre, de l'oseille, de l'ortie et du cresson. Chez le pissenlit, ce sont en principe « les jeunes feuilles avant la floraison » que l'on affectionne en salade, assaisonnée en vinaigrette ou alors « on remplaçait l'huile par de la crème » avant que l'huile et le vinaigre ne deviennent monnaie courante dans la région. Une mise en valeur peu commune du pissenlit est délivrée par une amatrice de cette plante à Huelgoat où les « capitules floraux, surtout pas la tige, étaient poêlés dans une omelette. C'était délicieux ». Une soupe aux trois feuilles de pissenlit est toujours pratiquée par une personne rencontrée à Carhaix : « Je fais une soupe une fois par semaine avec trois feuilles de pissenlits, la racine d'un rumex, une feuille d'oseille, un oignon, de l'ail, une pomme de terre. »

L'oseille connaît également diverses mises en bouche, cuite en omelette (Saint-Goazec), en sauce ou en « potage avec des pommes de terre » (Huelgoat). À une exception prêt (Saint-

83 Gall, L. 2002.

Goazec), l'oseille n'est pas préparée en salade. Le cresson est soit consommé en salade, parfois agrémenté de lardons et d'oeufs soit en soupe, mais plus rarement. L'ortie qui bénéficie d'une remise au goût du jour depuis quelques années étaient déjà au menu dans certaines maisonnées, quelques décennies en arrière, en soupe, exclusivement.

Deux de ces aliments sauvages, pissenlit et cresson, sont donc tantôt bouillis (en soupe) tantôt crus. Si elle est ingérée crue et « à table », l'herbe est intégrée à un plat, la salade qui, par définition, se doit d'être assaisonnée pour détourner de l'excès de « cru » qui rapprochait alors trop du sauvage. L'assaisonnement donne un supplément d'âme et civilise l'aliment jugé trop brut.

La crudité se mange aussi en chemin, à la volée ; elle se chaparde plus qu'elle n'est cueillie en vue d'un repas. On la grignote individuellement et ne fait pas l'objet une mise en plat collective.

> Mme V. (Guiscriff) C'était tous les enfants quand on allait à l'école, au printemps, ça c'était une des premières feuilles qui verdissait, alors tendre comme ça, on se précipitait là-dessus, on en mangeait. Donc on trouvait là-dedans quelque chose puisque tout le monde en mangeait, donc l'organisme le réclamait.
>
> En salade ou…
>
> Mme V. (Guiscriff) : Non, non, non, non, on les mangeait directement comme ça. Et oui. Ça c'était l'oseille sauvage, pas celle de maintenant. On les utilise en cuisine maintenant, mais nous, c'était l'oseille sauvage.

Parties aériennes de la noisette de terre, kraoñ douar. Le bulbe souterrain est comestible (à manger avec modération)

La châtaigne connaît également les deux régimes. On la mange soit crue, en chemin, soit à table où elle est préférentiellement cuite ou grillée.

Le fait de manger les herbes sauvages n'est pas un acte neutre. Il est même vecteur d'une signification forte dans la construction du rapport à la nature et de son incorporation dans l'organisme. Aussi, ces herbes sauvages représentent une denrée alimentaire controversée, parfois vivement rejetée. Sur le massif granitique de Quintin-Duault, à mi-distance entre Callac et Rostrenen, les enquêtes révèlent un refus par la population d'effectuer des cueillettes de la flore sauvage comestible :

> sur le pissenlit : « Mais ce sont les étrangers qui en mangent pas les gens d'ici. »
>
> sur le sureau : « Je connais une anglaise qui fait de la confiture de sureau. Moi, j'ai pas fait, j'ai pas besoin. »
>
> sur la noisette de terre : « C'est les sangliers qui bouffent ça et les blaireaux. »
>
> sur l'épinard : « Moi j'ai jamais mangé des épinards... Les Parisiens en vacances ici mangeaient ça. Nous, on est plus campagne ici. On va pas aller pour manger des trucs comme ça. »

Le massif en question, légèrement élevé en altitude, est caractérisé par des conditions naturelles plus défavorables que celles du bassin de Châteaulin qui l'enserre au sud (micro-climat plus humide et froid, sols maigres et peu fertiles). Aussi, l'évitement des plantes non-cultivées peut s'expliquer par des conditions de vie autrefois plus difficiles qui se traduisaient par une relative pauvreté. À Saint-Nicodème, une des communes particulièrement marquées du point de vue des caractéristiques physiques, l'importante surface en sols tourbeux signe une terre médiocre, inexploitable, synonyme de rétrogradation sociale et de mépris pour ceux qui vivent dans les quartiers où ces terrains sont prépondérants.

> *Bout zo re vije laret « c'hwezh an touarc'h zo ganeoc'h » evit laar 'de oant paourkez.*
>
> À certains on disait « tu sens la tourbe » pour leur dire qu'ils étaient vraiment pauvres.

Au fait social se surajoute le fait identitaire[84]. D'une part, le monde paysan du massif granitique se sait situé tout en bas de l'échelle sociale. D'autre part, le pays est séparé en deux unités géographiques bien distinctes : le monde rural habitant le massif, le « pays d'en-haut », est nommé *Krec'hiou* et le monde rural du bassin de Châteaulin, celui des gens du « pays d'en-bas » est nommé *Diaezou*. Non seulement, la séparation haut / bas est associée à la dualité des mauvaises terres (terres à seigle et blé noir) et des bonnes terres (terres à froment) etc. Mais il se forme également une distance sur le plan du sentiment d'appartenance. En s'éloignant de la nature par le rejet d'une alimentation à base de plantes sauvages, le monde « d'en-haut » revendiquerait sa dignité (« on n'est pas des sauvages ») et son ancrage du côté de la culture. On doit s'assurer que la nature végétale est étrangère à soi tandis que l'on fait montre de plus de tolérance à l'égard des populations de la périphérie. Cette nourriture est réservée soit aux animaux soit à l'Étranger.

La nourriture ne concerne pas que les denrées solides mais également les liquides. Les boissons relèvent également d'une transformation de la nature crue des végétaux :

– par macération dans de l'alcool (la prunelle macérée dans le *lambig* représente la préparation la plus courante)

– par fermentation (cidre, poiré, frênette...) ; la piquette de glands suivante est pour le moins surprenante[85] :

> « Il fallait utiliser le gland vert. Il fallait les décortiquer et les mettre à macérer dans de l'eau et du sucre. Et puis je ne sais pas combien de temps il fallait laisser après. Mais je me rappelle que le bouchon sautait comme du champagne ! Pour un litre d'eau, il fallait mettre un fond de glands dans la bouteille. On pouvait encore utiliser les même glands plusieurs fois. ». (Brest, collecté à Carhaix)

Crosses de fougère

– par torréfaction, pour produire des succédanés de café, synonymes des périodes de pénurie de la seconde guerre mondiale :

> avec de l'orge : « Et par chez nous, on fait du café avec de l'orge. Pendant la guerre on le grillait. Dans un chaudron, avec un bâton, on tournait ça comme ça » (Plougonver)
>
> avec des glands : « On prenait les glands verts. On récoltait les glands et on les torréfiait. On les mélangeait avec de l'orge. » (Huelgoat)

A l'instar de la recette de la piquette de glands, certaines pratiques étonnantes sortent de l'ordinaire culinaire de Basse-Bretagne. En voici un bref inventaire :

– le gâteau de faines pilées

> « On cueillait les bogues épineuse et on les mangeait. On les pulvérisait avec un pilon et on les mettait dans les gâteaux. On les croquait comme ça, sans enlever la peau avant. Ce n'est pas toxique mais ça peut être indigeste si on en mange trop. » (Huelgoat). Cet ingrédient constituerait un ersatz d'amandes pilées, une forme d'amande du pauvre.

[mise en garde : les faines peuvent être neurotoxiques à haute dose ; elles provoquent notamment des migraines]

84 L'interprétation se base sur un faisceau d'observations qui ne seront pas évoqués ici pour conserver la cohésion du texte. Un de ces éléments est présenté page X au sujet des arbres rabougris, *krabotenneg*.

85 Collectée à Carhaix, elle était pratiquée dans le pays de Brest.

– la confiture et la gelée de « gratte-cul » :

> « J'ai appris avec ma grand-mère que l'on pouvait manger le gratte-cul une fois débarassé de ses poils. Elle faisait de la confiture et de la gelée avec. Il faut cueillir à l'automne. Il faut ouvrir les baies, gratter tout ce qu'il y a dedans. Elle faisait macérer dans le sucre et le lendemain on faisait cuire un peu et après on passe au moulin à légumes pour qu'il n'y ait plus de peau et de graines. C'est très bon, il paraît que c'est antiseptique. (Huelgoat)

– une soupe d'épiaire des bois, *linad gwenn* « ortie blanche » (*Stachys sylvatica*) (témoignage recueilli à Collorec).

– des crosses de fougères [la fougère aigle vraisemblablement] consommées cuites en vinaigrette

> « Quand elles sont très jeunes. Les cuire comme des asperges et à manger en vinaigrette. C'est amer mais c'est bon » (Lannédern-Plonévez-du-Faou)

[signalons la toxicité (cancérigènes) des frondes de fougères lorsqu'elles ont dépassé un certain stades de développement]

Un détour exotique hors du *Kreiz Breizh*, sur l'île d'Ouessant, nous réserve deux recettes à base d'algues :

– un flan à base d'une algue rouge cuite dans du lait ; appelée goémon blanc ou *carragheen* (*Chondrus crispus*)[86]

– une soupe à base d'un lichen, la ramaline des rochers (*Ramalina siliquosa*)[87]

Ces informations, inédites sur le continent jusqu'à présent, laisseraient penser à une spécialisation « algophyle » de l'île. Cependant, le peu d'enquêtes menées sur la franche littorale du continent dans le domaine ethnobotanique doit nous inciter à ne pas trop vite préjuger. Des données faisant état d'algues utilisées sur le plan alimentaire auraient été enregistrées au Guilvinec.

86 Creac'hcadec, F., 2003 *Enquête ethnobotanique sur l'île d'Ouessant*, D.U. Ethnobotanique appliquée, Lille
87 Creac'hacadec, F., 2003. op. cité

Doareou d'or binvioù ha barzh an ti
Savoir-faire techniques & domestiques

Le domaine des savoir-faire techniques n'a pas été le thème privilégié lors des enquêtes. Le fait qu'il passe souvent au second plan crée un manque de données comparativement à leur importance et leur diversité dans la réalité.

Il demeure des sujets qui peuvent être approfondis, à l'instar de la vannerie. Le matériau idéal *'vit ober panerou* « pour confectionner des paniers » est l'osier. Après la coupe, l'écorçage est la première étape de préparation des tiges. L'eau joue un rôle important pour faciliter le détachement de l'écorce, qui rappelle le rouissage[88] du lin et du chanvre – *aog ou aogerezh* en breton –, comme l'évoque cet interlocuteur au début de son témoignage :

> On le mettait dans l'eau comme le chanvre (…). *Be meus gret unan meus sonj ; barz chidourn vije laket poec'het ar moc'h, oa laket dour da virvi, ha moa gret* des « paquets » *gante mod-se, ha laket eo b'an dour tomm ; setu mod-se re-he zibluske ; ha ga un torch, ya re-he zisbluske dioustu, kar mod-all renke disbluske ne gar gountell, mod-all va kalz pelloc'h, labour…* J'en ai fait un je me souviens ; dans la marmite où on mettait à cuire [la nourriture] des cochons, on mettait de l'eau à bouillir, et je faisais des paquets avec [les branches d'osiers] comme ça et on les met dans l'eau chaude ; alors comme ça elles s'épluchent, avec un bouchon de paille, parce que sinon il faut les éplucher avec un couteau, autrement c'est beaucoup plus long, [c'est] du travail…) »
>
> *Pe vije graet ur baner vit monet da gas an dilhad da welc'hen d'ar ster vije graet ga osel blam an dra-se zislive ket.* Quand on faisait un panier pour transporter les vêtements à laver à la rivière, on le faisait en osier parce que ça ne décolore pas.

La production de l'osier en Centre-Bretagne, voire en Bretagne en général, n'est pas des plus simples, notamment en raison de l'acidité des eaux, défavorable à la qualité du matériau. Il n'est pas fréquent de rencontrer de l'osier *ojel*[89] cultivé en bordure de cours d'eau. La ronce est utilisée pour faire le lien entre les branches de saules ou de bourdaine, avec des « tiges épluchées et tressées sur elle-mêmes », ou coupées en deux sur la longueur.

La réalisation de cordages, utiles pour la fixation des récoltes transportées en charrette (gerbes de blé, foin...) et leur stockage en meules à la ferme, requiert des végétaux aux fibres résistantes. Le chanvre était encore cultivé avant la seconde guerre mondiale. Réputé pour avoir une bonne conservation, une corde pouvait se conserver vingt ans. Un témoin de Callac aurait également vu la fabrication de sandales en cordes de chanvre les « espadrilles » avant l'heure :

> « C'était simple, c'était bien et puis ça durait. J'ai pas vu faire beaucoup de sandales comme ça. »

l'art et la manière de faire une gerbe de blé, lors d'une séance d'enquêtes du pôle de Callac avec le foyer logement

La fabrique des outils figure parmi les questionnements peu investis par les enquêtes. On apprend que les manches de fouets pour guider les vaches étaient fabriqués en houx, à Cléden-Poher. Le même témoin se souvient de l'usage du hêtre dans la fabrication des bielles de faucheuses. En revanche, personne n'a dirigé d'enquêtes sur le rôle pourtant incontournable du hêtre dans la confection des *botoù koad*, « chaussures en bois », autrement dit : les sabots.

88 Rouir le lin consiste à dégager les fibres des tiges utiles pour la fabrication de textiles par une macération dans l'eau et une dégradation des matières gommeuses qui lient ces fibres.

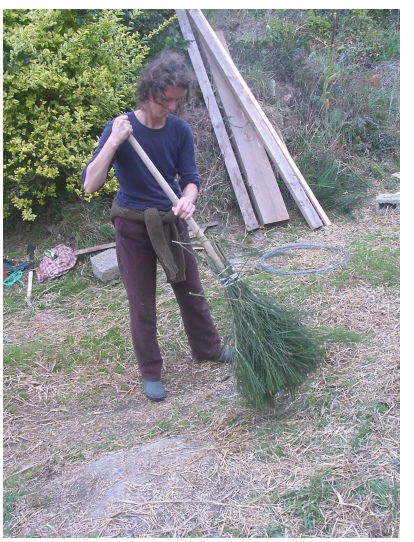
89 Le Cloître – Pleyben

Le balai, objet d'importance dans l'ordre ménager, selon ses fonctions et sa taille est fabriqué à partir de différentes espèces. À Spézet, une interlocutrice utilisait le fragon petit-houx pour faire des balais.

> « On prenait des branches de fragon qu'on nouait autour d'un bâton et puis on s'en servait pour balayer. Pour balayer les granges tout ça, c'est mieux parce que les feuilles sont toutes petites ».

D. Giraudon en cite l'usage pour décrocher les sempiternelles et indésirables toiles d'araignées dans les crèches et les écuries. Le même végétal était prisé pour ses feuilles dures et épineuses en bouquet par les marins pour balayer les bâteaux ainsi que pour le ramonage[90]. À Saint-Hernin, des balais étaient fabriqués avec du buis. Dans l'ensemble de la région, le matériau ordinaire est la branche de genêt, balan, lequel est à l'origine du mot « balai » en français ; le nom commun, genêt à balai, formant du même coup une redondance, lorsque l'on croise la langue française avec la langue bretonne.

Fabrication du balai avec des branches de genêt



90 D. Giraudon, D., 2010. Du chêne au roseau...

91 Nous sortons ici légèrement de la zone d'enquête pour décrire ces deux usages ménagers. Plumelec étant situé à l'est de Pontivy.

Pour le repos des ménages, après les journées de travail bien fournies, rien de tel qu'une bonne literie : les matelas et couettes sont fabriqués en balle d'avoine, *pell kerc'h*. La fougère aigle a pu servir ça et là de matière pour les matelas, comme c'est le cas au Releg.

Plutôt susceptible de nuire à la paix tout court, la bourdaine servait à la fabrication de la poudre à canon à Pont-de-Buis (La Feuillée, Brasparts et Loperhet).

L'antimite végétal exploite bien souvent des vertus aromatiques répulsives des plantes. On glisse ainsi au fond des armoires la menthe sauvage (Guiscriff), du noyer (Saint-Goazec) ainsi que l'aurône dont on a relevé l'usage à plusieurs reprises entre Callac et Carhaix. Le parfum de l'aurône était particulièrement apprécié des demoiselles qui odorisaient ainsi leurs mouchoirs avant les sorties au bal ou aux soirées festives, *nozvezhou* (ancêtres du *fest noz*) après les dures journées des travaux des champs (Saint-Nicodème). Selon les lieux, le concours d'élégance changeait de genre.

> « Les monsieurs se parfumaient avec ça. Ils frottaient leurs doigts sur les feuilles et passaient leurs doigts derriere l'oreille. » (Huelgoat)

Le plancher - lorsqu'il y en a, sinon on se contente d'un sol en terre battue – est un objet à entretenir avec soin. La cire, coûteuse et utilisée avec parcimonie, peut être substituée par un bouquet de chélidoine à Plumelec[91] :

> « On le frottait sur les planchers de la cuisine, sous les lits, cela donnait une belle apparence. Le plancher sous le lit qui n'était pas vernis, ni ciré. Cela donnait une belle teinte. Elle est utilisée en moyenne tous les 15 jours ».

Un géranium, nommé « géranium rustique » (dont l'identification n'a pas été réalisée) présenterait des propriétés caustiques utilisées pour faire reluire cuivre armoires « le jus donnait un brillant comme le « miror » on frotte et après on fait briller avec un chiffon de laine. » (Plumelec) .

Toujours sur le même principe de régénérer les objets ménagers, il n'est pas rare de voir citer le nombril de Vénus pour déculotter (graisser) les poêles et les bilig, plaques en fonte où sont cuites les crêpes (quand ils sont neufs ou qu'ils n'ont pas servi depuis longtemps). L'usage n'est pas rare puisqu'on le cite à Scaër, Saint-Goazec, Quimper et Chateauneuf-du-Faou.

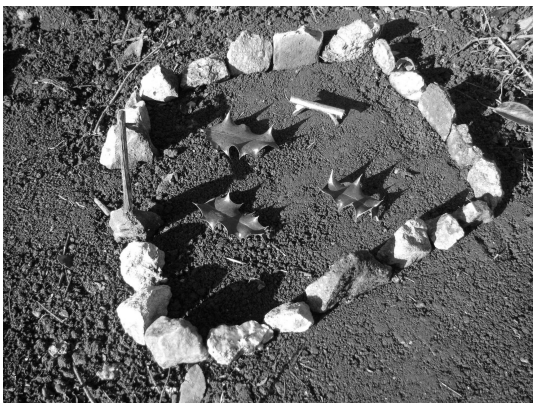
Un rôle « épineux »

Trois arbustes épineux - spern du, prunelier, *spern gwenn*, aubépine et lann, ajonc - étaient utilisés dans la fabrication de barrières pour empêcher la divagation du bétail. La plupart des barrières n'étaient pas élaborées avec des branches d'arbre ; le bois était trop précieux pour servir de barrière. Appellées *stouf* « bouchon », elles sont constituées de branchages d'épineux. Le *stouf* est mis soit en entrée de champ soit en barrage sur les talus pour combler des trous dans la haie.

Le *stouf* à l'entrée de champ est composé de deux branches relativement solides en haut, deux branches plus fines en bas pour tenir serré les touffes d'épineux – *spern* – qui sont intercalées verticalement entre les barres du haut et celles du bas. Les épineux étaient attachés par un lien, un *here*, en bois torsadé de noisetier, la plupart du temps. Quant au *stouf* sur le talus, il est mis « en vrac » pour empêcher le bétail de passer par-dessus.

Les barrières d'entrées de champs faites avec des branches d'arbre, *gledenn*, sont installées dans les entrées de champs à proximité des villages. Du fait de la rareté du bois et du temps requis pour leur fabrication, elles ont plus de valeur. Ces barrières en bois sont faites pour être vues : elles ont donc à la fois un rôle esthétique et de prestige [témoignages du pays de Saint-Nicodème, Lanrivain et Trémargat sur le massif de Quintin-Duault].

Cueillette de prunelles



Champ « je joue au fermier »

Hentoù treuz ar bugaleaj
« les chemins buissonniers de l'enfance »

L'évocation de jouets d'enfants a été très présente tout au long de nos collectages. Le lien entre les plantes et les enfants, via les jouets, instruments de musique et autres outils, semble être très étroit. Les jouets créés sont très variés ainsi que les différentes plantes « grapillées » ou grignotées par les enfants des campagnes.

Le *Korn bout* :

C'est une sorte de trompe ou de corne confectionnée avec l'écorce de certains arbres (châtaigner, saule) que la plupart des enfants, filles comme garçons, connaissaient. Elle est chez nous nommée *Korn bout* et s'utilise comme une corne de vache sans être aussi bruyante.

Mathilde jouant du Korn bout (école de musique de Spézet)

Ces *korn bout* se confectionnaient à la montée de sève seulement et ne duraient que très peu de temps.

« Avec le *koad kistin* (Bois de châtaigner (*Castanea sativa*) on fait des *Korn bout*. Il se pèle assez facilement. C'était nos jeux. Le mieux c'est la corne de vache. » Brennillis.

« Ah oui avec l'écorce du châtaigner. On prenait une branche et découpait en spirale et puis après on tapait avec le dos du couteau sur l'écorce pour qu'elle se décolle. Et après on arrivait à détacher l'écorce et on l'enroulait. On mettait un bout de bois de la taille de mon doigt tout en bas et on soufflait dedans. On prenait des épines de spern du (*Prunus spinosa*), on faisait avec ce qu'on avait et ça faisait un sacré bruit. Ça faisait peur aux vaches ! » Poullaouen.

Sifflets en bois :

Les sifflets en bois sont aussi des instruments buissonniers, confectionnés le plus souvent par les jeunes garçons. Ce sont souvent les grands-parents qui prennent le temps de transmettre le geste aux petits. Le plus souvent ils étaient confectionnés dans du bois du sureau noir (*Sambucus nigra*), de saule (*Salix sp*), ou de châtaigner (*Castanea sativa*).

« Ils peuvent n'être fabriqués qu'au printemps à la montée de sève, lorsque l'écorce peut se décoller. Une entaille est réalisée puis l'enfant tapait dessus pour décoller l'écorce. Une anche était ensuite réalisée. Si le sifflet était assez gros, une bille pouvait être rajoutée pour faire un roulement comme les gendarmes. » Belle-Isle-en-Terre.

« J'ai vu avec mon grand-père, faire des sifflets avec du sureau. On coupait une tige de 8 à 10 cm de longueur et de 1 cm de diamètre, un des bouts était bouché, on vidait la pulpe. Cela avait une conservation courte contrairement au sifflet que l'on faisait avec du châtaignier ». Coray.

Harmonica :

Des harmonicas éphémères étaient confectionnés avec des feuilles de nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*) et avec les nouvelles feuilles de houx (*Ilex aquifolium*) cueillies au printemps

« On enlevait la peau de dessous et on collait ça sur un peigne et puis il fallait souffler contre les dents du peigne et ça faisait le bruit d'un harmonica » Plougonver :

En ce qui concerne la feuille de houx, « il faut la plier en deux dans le sens de la largeur. Ça fait apparaître la veine centrale. On soulève la pellicule de chaque côté de la feuille. On la mettait sur la bouche en soufflant dessus et le son sort comme un harmonica. » Carhaix.

Sifflets de feuilles :

Des sifflets éphémères – une ou deux utilisations seulement – étaient aussi confectionnés avec des feuilles au détour des chemins.

Sifflet en feuille d'ombillic

> Le nombril de Vénus à Plouyé : « Je sais que l'on faisait des sifflets avec. Il fallait prendre des feuilles fraîches et les mettre entre les mains. »
>
> La paille de seigle à Coray : « Puisque, dans la tige, il y avait des nœuds. Sous un nœud, on faisait avec un couteau alors, on coupait juste un petit truc comme ça. Peutt !!… »

Fleur krak :

La stellaire holostée (*Stellaria holostea*), et la digitale pourpre (*Digitalis purpurea*) ont été mentionnées à maintes reprises. La première comme fleur *krak*, ou *strak* :

> « La stellaire, on l'appelait fleur crack, parce qu'on les faisait craquer en fait » Lennon.
>
> « Les enfant s'amusaient à craquer les fleurs de la Sainte Vierge (Stellaire holostée) ».
>
> « La fleur *werc'hez* fait comme des boutons après les fleurs : on s'amusait à les claquer » ;
>
> la deuxième comme « pétoire » : « On tirait la fleur de *burlet* (digitale pourpre) et on la claquait après. »

Billes de noix de galles : « *Boullou derou* »

Les noix de galles poussant sur l'écorce des chênes après une blessure d'hyménoptère étaient utilisées comme des billes à Poullaouen et ailleurs : « On jouait aux billes avec. »

Chiper des fruits dans les jardins, manger des plantes au détour des chemins.

Selon un témoin, les jeunes comme lui étaient appelés « garnements de village ». Les jeunes garçons de la campagne avaient en effet l'habitude d'aller « chiper » les fruits des vergers alentours, ce qui ne plaisaient pas toujours aux propriétaires.

> « On allait ramasser les poires dans les jardins. Ils n'en faisaient rien mais quand on les chipait ils n'étaient pas d'accord ! On était des garnements de village quoi. »

Les enfants mangeaient aussi des plantes sauvages sur le chemin de l'école, dans les champs : noisette de terre (*Conopodium majus*), tige d'oseille (*Rumex acetosa*), pousses de ronce (*Rubus fructicosus*), oxalis des bois (*Oxalis acetosela*), fleurs de primevères (*Primula sp*), fruit du hêtre (*Fagus sylvatica*), fraises des bois (*Fragaria vesca*).

> « Les ronces, on les mangeait comme des bonbons. Il fallait casser la partie jeune, la fin de la branche. On retire la peau. Tu la manges c'est sucré. Ça laisse un bon goût dans la bouche. Ça dessèche la bouche. »

La dînette : crêpes et café

Quant aux filles, elles jouaient à la dinette ou à la marchande avec des graines de rumex et des feuilles charnues du nombril de vénus (*Umbilicus rupestris*). Voici donc comment était rejoués et appris les gestes et scènes de la vie quotidienne :

« On faisait les crêpes avec les feuilles de *tulé* (nombril de Vénus) » Lennon.

« On jouait à la marchande. A l'époque on n'avait pas toutes les dînettes de maintenant en plastique, donc je faisais un tas avec les feuilles de nombril de vénus : c'était ma douzaine de crêpes, je prenais les graines du *kaol morc'h* c'était mon café , ma chicorée, les petits bouts de bois c'étaient des baguettes de pains, j'étalais ça, et je jouais avec des copines : *« Alors vous en voulez combien ? » rire… Je jouais, je jouais ! »* Une collectrice de Carhaix.

Vente de « crêpes » 4 Francs la douzaine: Maryse, replonge dans ses souvenirs d'enfance.

Tressage

Les enfants essaient aussi de reproduire les gestes techniques de leurs aînés, grâce à certaines plantes sauvages, souples et propres à ce type d'artisanat buissonnnier.

À Carhaix, des cordes pour jouer étaient réalisées avec les joncs. Les brins étaient tressés, on en ajoutait au fur et à mesure. Ces cordes étaient préférées car elles étaient plus lourdes. Elles pouvaient être de taille différente : « des petites pour jouer tout seul ou des plus longues pour jouer à deux ou trois. »

La drague

Il arrive que ces filles et ces garçons partagent leurs jeux et communiquent grâce aux joyeuses médiatrices que sont les plantes compagnes de l'enfance buissonnière.

La bardane (*Arctium sp*) était ainsi une très attachante messagère entre filles et garçons. À Cléden-Poher on utilisait ses fruits collants (ancêtres du velcro) « pour rire, dans le cou des filles » À Poullaouen, on appelle ces fruits les *spegerezed* et « on lance ça sur les filles ».

Blagues

Les plantes permettaient aussi de se soustraire à l'ennui de l'école. L'achillée millefeuille (*Achillea millefolium*) était enfouie dans les fosses nasales pour tromper les parents.

« Nous on l'utilisait, on bourrait notre nez, après le nez saignait, quand on ne voulait pas aller à l'école ».

Cigarettes

Les cigarettes de fortune ont été plusieurs fois mentionnées. Tout le monde se rappelle avoir entendu parler de ces cigarettes de fleurs de châtaigner (*Castanea sativa*) ou de fleurs mais (*Zea mais*).

Ces fleurs de châtaigner étaient fumées par les poilus pendant la guerre d'où leur nom de tabac prussien, selon une personne retraitée de Carhaix.

Les racines de pissenlits (*Taraxacum sp*) séchées puis moulues remplacent les fleurs de trèfle violet ou incarnat séchée pour faire du tabac à Plonévez-du-Faou.

Ar vistolenn, sarbacane, pétoires de sureau :

Ce petit jeu buissonnier a très souvent était mentionné. Il porte plusieurs noms : pétoire, sarbacane ou *pistolenn* (pistolet). La technique est sensiblement la même pour tous les témoignages. La bourre peut être soit en chanvre, en lin, en crin de cheval, en feuilles ou en papier. Une branche de 20 cm de longueur et de diamètre de 2 cm était évidée (la moelle à l'intérieur devait être de 10 mm). Deux bourres de chanvre (provenant de ficelles achetées dans le commerce) étaient disposées à l'intérieur du tube, l'une prête à sortir, l'autre un peu plus à l'intérieur. L'objectif est de comprimer l'air pour envoyer le plus loin possible la bourre de chanvre avec une grosse détonation. Une grosse pointe de charpentier servait pour pousser les bourres. Un petit bout de bois était calé à l'extrémité « pour avoir moins mal au ventre. »

Braconnage

Le braconnage est aussi une affaire de « garnements » et nécessite tout un savoir-faire pour confectionner les pièges.

À Belle-Isle-en-Terre comme à Plougastel-Daoulas, on enduisait des leurres de glu extraite de l'écorce du houx et les oiseaux qui s'y posaient étaient pris.

Les punitions et le *bod panel* : balai vert de genêt

Les rameaux verts du genêt (*Cytisus scoparius*), étaient mis à contribution pour les punitions.

> « B : Et quand on était petit la menace : « tu vas avoir le balai vert ! » Ca servait de martinet.
>
> C : *Bod panel* on appelait ça. C'était le martinet… naturel hein ! (rires)
>
> M : ça faisait mal hein !! J'ai eu une fois, je sais pas ce que j'avais fait pourtant je n'étais pas si terrible mais bon !!! Et j'ai attrapé la volée en groupe quoi parce qu'on était entre cousins et frangins et on faisait pas mal de bétises !!
>
> C : Et en fait après quand il était sec il était cassé.
>
> B : Ah ouais il fallait qu'il soit vert !!
>
> F: Le balai il ne durait pas longtemps alors ?
>
> C : Ben non le balai il ne servait peut-être qu'une fois.
>
> M : Ils l'utilisaient comme ça pour la menace hein ça marche hein. J'ai dû attraper un coup à la volée comme ça parce que tout le monde avait attrapé, j'ai senti que ça faisait pas du bien hein !!! »

(Extrait d'une discussion entre plusieurs collectrices du pôle de Carhaix pendant une réunion à propos du balai vert.)

À propos de *bod panel*, d'autres collecteurs de La Feuillée nomment les plumes en genêt que l'on mettait sur les chapeaux *kok panel*.

Les plantes et l’école :

L’encre : à Cléden-Poher, les noix de galles du chêne servaient à confectionner de l’encre, en témoigne une habitante de Carhaix.

> « Le chêne produit des boules à la fin de la saison. On cueillait les boules. Ça se détache très bien. Il fallait faire plusieurs chênes avant d'en trouver, tous les chênes n'en produisent pas. On les mettait à tremper dans l'eau froide. (...) On obtenait de l'encre que l'on utilisait avec une plume pour l'école. »

La colle était aussi fabriquée grâce aux bulbes d’une plante fleurissant au printemps, à La feuillée ou encore à Glomel :

> « Quand on était à l'école, on allait cueillir les bulbes de jacinthe pour faire de la colle. Donc on rassemblait tous les bulbes et puis on les broyait et puis on extrayait le jus et ça servait de colle blanche. Ça peut se conserver, il n'y a pas de problèmes, ça se conservait très bien, on mettait dans un verre ». La Feuillée.

> « On avait toujours un oignon ou deux avec soi hein dans l'plumier pour coller. On grattait un peu, c'est un peu visqueux alors c'était pas propre, ce n’était pas beau, mais on collait quoi. On n'avait pas beaucoup d'argent. » Glomel.

Reiñ añv ha kontañ eus ar plantennoù
Nommer et dire la flore

Laurent Gall

Qui nomme quoi aujourd'hui en breton ?

L'érosion simultanée des savoirs populaires et de la langue bretonne entraîne une raréfaction des personnes détentrices de connaissances fines en breton sur les êtres vivants et les écosystèmes. Et fatalement, cet épuisement se traduit par un manque d'ethnobotanistes capables d'interroger les témoins dans leur langue maternelle[1].

L'appauvrissement d'une « ressource » ne signifie pas pour autant pénurie totale. Le paradoxe de ces gisements d'ethnosavoirs est que plus « on s'en sert, moins ils s'usent ». La pêche auprès des bretonnants réserve donc encore de bonnes surprises. De retour du terrain d'enquêtes, il est frappant de constater que la connaissance des plantes et de leurs noms n'est pas la chose la mieux partagée au sein de la population bretonnante. Ces savoirs ont été plus fournis, plus diversifiés et mieux répartis dans les sociétés passées où la considération du milieu naturel était intégrée au mode de vie. La nomenclature décrite est donc reconstituée, à la façon d'un puzzle.

Quelles « pièces » de la flore nomment les indigènes[2] dont le regard ne s'est pas définitivement détourné de la nature ? Nomme-t-on uniquement, pour des raisons matérialistes, les plantes utiles ou les intempestives « qu'il faut éliminer » ? Quelle est la part de la raison symbolique pour invoquer des correspondances ou des analogies, celles par exemple des « belles des haies », dont les caractères floraux émettent autant de signes annonciateurs des saisons (la primevère, *bokedoù an hañv* « fleur de l'été » révélatrice des beaux jours ; l'aubépine *spern gwenn* « épine blanche », au fleurissement virginal lors du « mois de Marie », le mois de mai ? Que nomme-t-on selon une perception sensitive de la flore ? Le goût astringent de la prunelle, la couleur orangée du suc caustique de la chélidoine, le parfum du chèvrefeuille à la tombée de la nuit, le fruit de la bardane qui s'agrippe aux vêtements et le son de la gousse de genêt qui craque sous les rayons du soleil estival forment des repères stimulant les sens et la raison buissonnières.

Fleurs de chèvrefeuille

Qui sont les indigènes qui nomment ces choses au caractère si obsolète de nos jours ? Quelles catégories sociales ? Des anciens paysans - et parmi eux... lesquels ? Des immigrés revenus de « la capitale », le regard neuf, décomplexé ? Des conteurs qui ont su garder le chant des fleurs haut dans leur cœur ? Des nostalgiques de la nation bretonne qui espèrent maintenir et transmettre l'esprit ancestral du patrimoine floral, le « génie du peuple » des herbes et des lisières ? Des « amoureux qui ne se bécotent pas que sur le bancs publics » ?

1 La situation alarmante de la biodiversité est désormais entrée dans les questionnements de notre société. En revanche, les signaux qui font état de la dégradation de la diversité culturelle, et en l'occurence des savoirs populaires sur la nature, ne bénéficient hélas pas du même émoi. Ce constat rejoint les propos du philosophe L. Sève : « Si nul n'ignore plus l'ampleur de la crise environnementale qu'affronte l'humanité, la crise de civilisation dont elle s'accompagne reste, elle, peu identifiée », dans un article paru dans *Le Monde diplomatique* « Cause écologique, cause anthropologique : sauver le genre humain, pas seulement la planète » (nov. 2011, pp 22-23)

2 Le terme indigène est à comprendre au sens anthropologique du terme, c'est à dire « qui est originaire du pays, de l'endroit où il se trouve ». Bien souvent, le sens commun l'emploie avec une intention péjorative ou raciste pour qualifier « une personne originaire d'une colonie ». (Dictionnaire français Hachette, 2001)

3 Phytonyme signifie « nom de plante ». La phytonymie est l'ensemble des noms de plantes considérées.

L'effort de reconstitution du puzzle phytonymique[3] sollicite un questionnement sociolinguistique. Qui parle encore de la flore dans ce pays ? Qui sait nommer la diversité des essences végétales, en allant des variétés communes aux variétés les moins ostensibles ? Quelles sont les parties du puzzle densément remplies (ronce, *drez*, ortie, *linad*, sureau, *sko*, nombril de Vénus, *dule*...), quels sont les secteurs lacunaires, en voie d'effacement (coquelicot, liseron, millepertuis, reine-des-prés, plus rarement nommées en breton...), voire perdus ?

Autrement dit certains noms de plantes sont tombés dans l'oreille du lièvre ; on n'en entendra plus parler avant la fin... de l'éternité. La bibliothèque brûle (« et nous regardons ailleurs », comme dit l'autre). Une chose est sûre : personne ne possède les mêmes pièces, lesquelles sont plus dispersées et plus usées que jamais. De nombreuses se sont perdues en chemin. La dispersion est inégale dans le jardin des ethnosavoirs qui, par essence, est hétéroclite.

Les facteurs sociologiques sont multiples et les fils de la toile de l'attention portée à la flore se croisent et se décroisent au sein de la société : la filiation, l'histoire, la personnalité et l'environnement sociologique de chacun fait et défait la pelote de l'érudition collective. Le personnage haut en couleur, doué d'un sens de curiosité et d'observation, devenu conteur du village ; l'enfant qui a passé plus de temps à surveiller les vaches et à user ses fonds de culotte sur les bords de talus que sur les bancs de l'école ; celui qui a grandi dans les jupes (et les casseroles) de sa grand-mère, accessoirement sage-femme, soucieuse de transmettre. Tous ceux-ci en savent-ils plus que ceux-là, situés sur le versant du savoir officiel, la fille du pharmacien botaniste, l'ancien instituteur au statut d'érudit local ou l'agronome « vieille école » à la retraite ?

Mais savoir nommer, est-ce savoir utiliser ? Le « savoir-dire » et le savoir-faire vont-il de pair ? Qui a vraiment pratiqué parmi les interlocuteurs ? Qui se souvient réellement de ces choses, désormais dévaluées, avec cette mémoire collective rendue inaccessible pour cause d'obsolescence programmée. Qui veut bien faire le brusque effort de se souvenir pour un-e inconnu-e sorti-e de nulle part et qui vient le solliciter ? Et, inversement, qui « se la raconte » dans l'espoir d'une fierté éphémère le temps d'un verre de cidre partagé avec cet-te enquêteur-trice, perçu-e comme un-e érudit-e frivole ? Mais pour combien d'informations, combien de voix restent muettes et combien de bouches restent cousues de l'intérieur ? Les enquêteurs-trices de *Flora armorica* savent la barrière à passer avant d'accéder à des savoirs distillés au compte-goutte. L'alambic est parfois en panne, d'autres fois il marche du feu de Dieu ! Le savoir est précieux... vieilli en fût de chêne.

Un lexique pour nommer les plantes...[4]

Pour combler une béance dans un monde sans nom et immaîtrisable, la première opération de l'esprit humain est de nommer les êtres vivants afin de mettre fin au désordre naturel, de le rendre intelligible, de pouvoir en exploiter les ressources et de pouvoir transmettre les connaissances.

Classification universelle de la flore, la botanique scientifique attribue une place unique à chaque espèce. Elle délivre une détermination assurée de chaque plante, son référencement par un nom scientifique dans une nomenclature officielle, ce qui évite toute confusion basée sur l'étude des noms vernaculaires de plantes qui varient d'une région à l'autre, si ce n'est au sein d'une même région. Par contre, là où le botaniste attribue un nom unique à chaque plante, le langage courant dispose d'une série de noms pour désigner une espèce ou un groupe d'espèces, parfois apparentées... parfois pas du tout.

Les enquêtes de terrain révèle une importante variabilité géographique des dénominations de plantes. Cette distribution ne subit pas les mêmes variations en tout lieu et fluctue selon les

4 La liste des noms de plantes commentée à la suite est issue d'enquêtes personnelles auprès d'une trentaine de personnes.

catégories de plantes. Certains noms de plantes présentent une forme lexicale relativement stable sur l'ensemble du territoire de la Basse-Bretagne. Sous cette catégorie, on trouve les noms d'arbres (châtaignier, *kistin* ; chêne *derw* ; hêtre, *faou*...), certains arbustes (ajonc, *lann* ; aubépine, *spern gwen* ; prunellier, *spern du*...), arbrisseaux (bruyère, *brug*), certaines herbacées sauvages (ortie, *linad* ; ronce, *drez*...) et les plantes de cultures (céréale, *ed* ; froment, *gwinniz* ; avoine, *kerc'h* ; choux, *kaol*...). D'autres végétaux, en revanche, se caractérisent par une fluctuation importante de leur construction lexicale : il s'agit principalement de plantes herbacées sauvages.

Le recueil des noms de plantes sur le terrain tient également compte des nombreuses homonymies – différentes espèces portent fréquemment le même nom : *stankerez ar gwad* pour le plantain et l'achillée millefeuille – et du principe inverse des synonymies - une même espèce s'identifie sous une série de noms différents comme par exemple l'achillée pour qui on recueille en centre ouest Bretagne *stankerez ar gwad, avren ki* « aurône du chien », *vil baourig* « vilaine petite pauvre », *vinegenn* ou encore *penn gallet* « tête dure ».

Cent plantes et cent manières de les nommer

Kant bro, kant kis

Kant parrez, kant iliz

« Cent pays, cent modes

Cent paroisses, cent églises »

Le dicton qui décrit la diversité culturelle du pays et de ses terroirs reflète tout autant la richesse linguistique contenue dans les noms de plantes en Basse-Bretagne : on peut le compléter par *Kant plantenn, kant añv* « Cent plantes et cent noms » (voire une plante et cent noms). L'imaginaire tourne donc à plein pour qualifier le monde végétal et mobilise ses tournures d'esprit créatrices, où l'utile se mêle à la poésie et l'agréable dans le but d'identifier, de classer et de mémoriser la diversité de la nature. L'effort d'ornementation de la langue que l'on ne retrouve pas de manière aussi prononcée dans d'autres domaines de la vie est révélateur de l'essence inspiratrice du végétal, toutes sociétés confondues.

La façon d'apposer un nom sur les plantes ne marche pas comme une girouette exposée au vent, sans direction cardinale logique. Toutes les plantes ne sont pas nommées et ne font pas l'objet de la même attention. « L'art » d'attribuer un nom est codé par le cadre culturel et le regard que la société locale porte sur la nature. L'écologie, l'économie, la religion, l'organisation de la société etc. génèrent des manières de pensée qui, elles-mêmes, induisent les façons de se procurer les ressources pour vivre et se reproduire. La façon de se représenter la nature, le monde et l'univers et de se relier à des entités surnaturelles, de les percevoir comme oppressantes ou bienveillantes modifie la façon d'organiser le monde symboliquement et d'avoir recours au végétal. La typologie des noms des végétaux que nous avons établie rapporte des informations sur l'interprétation du monde des plantes et délivre un enseignement précieux sur la façon vernaculaire de décrypter la nature. Fruit du long cheminement de la civilisation dans le dédale de la nature, de ce contact prolongé d'où émerge une pensée collective, la classification populaire adopte des règles qui soivent être communes, consensuelles et simples à reproduire.

Les noms populaires peuvent être composés d'un terme unique, générique : *roz* « rose », *beuz* « buis », *linad* « ortie », *drez* « ronce »... qui n'ont pas de signification de prime abord. Leur sens pour être déchiffré nécessite souvent un détour étymologique dans les racines principalement celtes voire latines de la langue. Cela représente un travail spécifique et ce n'est pas l'objectif de cet ouvrage. La dénomination d'une plante peut également être élaborée sur le modèle d'un terme de base, complété par un déterminant : *roz kamm* « rose boîteuse » pour nommer la jonquille [« rose » : terme de base ; « boîteuse » : déterminant], *roz moc'h* « rose de cochon » pour le coquelicot etc.

Une des étapes primordiales dans la description du végétal s'inspire des traits morphologiques des plantes. Au rang des premières plantes identifiées se trouvent celles dont on doit se prémunir et qui naissent de réflexes de défense : on décrit celles « qui piquent » par *pikerezed*[5] « les piqueuses », pour parler du chardon en général, sans discernement entre espèces, ou encore *askol pikoù*[6] « *askol* aux piquants » qui regroupe les cirses - le chardon des prés, le chardon de champs voire même le chardon des marais.

Cirse commun, *pikerezed*

De nombreuses sociétés perçoivent au moins trois formes dans les végétaux, les herbes, les arbres et les lianes. En Basse Bretagne, l'ensemble des plantes lianescentes n'est pas identifié par une classe et une appellation distinctes. L'aspect vrillant et torsadé n'échappe pas aux connaisseurs et revient avec régularité dans les noms, au point de laisser penser que la catégorie « liane » existerait de manière tacite dans l'esprit des gens. Ce sont des plantes “ qui tournent ” : le liseron, troell (*tro* : tour ; *troiñ* : tourner) – *Convolvulus arvensis* –, le chèvrefeuille, *gwezvoud* (« rameau torsadé »[7]) et *gwial-gavr* (« bois flexible à chèvre »[8]) – *Lonicera sp.* – et le tamier, *gwir irvinenn* (« navet flexible »[9]) -Tamus comunis. Chez le chèvrefeuille, l'assimilation à la chèvre, que l'on retrouve également en breton, évoque probablement sa tendance à grimper infatigablement haies et talus : *laez gavr* (lait de chèvre), boued gavr (aliment à chèvre)...

Parmi les plantes, il y aurait donc les immobiles et celles qui ont la capacité de se mouvoir. Il existe aussi des plantes ” qui courent ”... Le chiendent (*Agropyron repens*) dont les stolons se ramifient et s'étendent vigoureusement fait partie de cette catégorie. Il donne à quiconque a cultivé la terre une impression d'envahissement : localement[10], il est nommé *yeot red*, « herbe qui court ». Dans la renouée des oiseaux (*Polygonum aviculare*), à la forme rase et tapissante, le botaniste indigène retient davantage la tige nouée aux multiples segments : *louzaouenn mil skloum*, « herbe médicinale aux mille nœuds »[11]. D'aspect noueux et congloméré, les tubercules du rhizome souterrain de l'avoine à chapelet (*Arrhenatum elatius (var.) bulbosum*) permettent de distinguer et d'identifier sans conteste cette plante, également envahissante dans les terrains pauvres et acides. À l'instar du nom commun français, cela lui vaut son nom de yeotenn chapelet « herbe à chapelet »[12], comme si dans la nature il fallait égrener certaines racines afin de se voir bénéficier de la bienveillance d'une puissance occulte, ancien esprit des champs et de la terre et de rappeler l'infinie miséricorde du travailleur de la terre face aux éléments... Peut-être motivés par un esprit frondeur anticlérical, d'autres la nomment moins pudiquement *yeot kouihl*[13].

5 Saint-Nicodème

6 Maël Pestivien, Saint-Thégonnec ; dans de nombreux secteurs, le taxon *askol* réunit à la fois les deux cirses et le genre *Sonchus*, autrement dit les laiterons (laiteron maraîcher et laiteron des prés dont différents noms vernaculaires *askol laezh* ou *askol gwenn* sont souvent confondus et réduits à *askol*)

7 Saint-Nicodème, Louargat ; du verbe *gwean*, tordre, tresser & bod, rameau ; la renouée liseron porte un nom apparenté, *gweerez* et *gwerer* selon F. Duros (Duros, 1991).

8 Non issu de la zone d'enquête ; Favereau, 2000

9 De *gwiall*, bois flexible, verge et *irvinenn*, navet – non issu de la zone d'enquête : Tréglamus, Loguivy-Plougras

10 Saint-Nicodème

11 Maël-Pestivien ; également nommée *mil skloum al leur* (Rospez, pays de Lannion).

12

13 Probablement à Plouray

Renouée des oiseaux, *louzaouenn mil skloum*

Quoi de plus manifeste pour des plantes à port droit et haut de susciter l'attention par leurs tiges ? Dans le pays de Saint-Nicodème, on classe deux ombellifères, la grande berce (*Heracleum sphondylium*) et l'angélique des bois (*Angelica sylvestris*), dans la même « famille » en les nommant par un même terme de base : respectivement *kanel nez* « tige cannelée à filer » et *kanel dour* « tige cannelée d'eau »[14]. La tige creuse est une autre caractéristique distinctive utilisée pour qualifier un groupe de végétaux : *skav* ou *sko* (terme très ancien, d'origine gauloise qui signifie « creux ») est le nom courant du sureau mais aussi celui de l'asphodèle d'arrondeau à Belle-Ile-en-Mer (*Asphodelus arrondeaui*)[15]. L'eupatoire chanvrine est nommée dans certains secteurs *skav du*, « sureau noir » (*Eupatorium cannibinum*) .

La morphologie des plantes offre dans sa multiplicité de nombreuses aspérités, replis et découpes qui retiennent l'esprit herborisateur dans sa rêverie. Les organes multiples et les formes répétées des feuilles, tiges, racines ou fruits offrent la possibilité de repérer des signes propices au dénombrement : *pemp ridenn*, « cinq nervures » pour le plantain[16], *pemp biz* « cinq racines » pour l'œnanthe safranée – Oenanthe crocata – et la forme de ses racines, *mil skloum* pour la renouée des oiseaux[17].

Plantain majeur, *pemp ridenn*

Le même esprit affûté, prêt à traquer le moindre détail du monde végétal, ne pouvait pas manquer l'intrigante émission du suc coloré et corrosif qui sort des tiges coupées de la chélidoine, *oad belen* « sang jaune » – *Chelidonium majus* –, des euphorbes, *laezh bleiz* « lait de loup » – *Euphorbia sp.* – ,ou encore des laiterons dénommés *askol laezh, laezhegenn, louzaouenn al laezh – Sonchus sp.* – (Duros, 1991). L'effet de la couleur s'associe de surcroît aux fascinantes propriétés curatives de la substance pour soigner les verrues chez la chélidoine et l'euphorbe des bois et pour en faciliter la mémorisation. Dans le camaïeux de la nature, la couleur est incontestablement un élément discriminant pour signifier des différences entre les espèces végétales proches. On rapproche ainsi tout en les opposant deux à deux le *spern gwenn* et le *spern du*, respectivement « épine blanche » et « épine noire » (aubépine et prunellier)[18]. Dans les terres de landes et de tourbes de Locarn et de Saint-Nicodème, les

14 Les deux mêmes plantes sont aussi apparentées mais sous un autre nom, à Callac et PLougras, *korz kanab* et *korz dour* (resp. « tige de chanvre » et « tige d'eau »). Sur le littoral, *korz* est le nom couramment employé pour le roseau à balai.

15 La littérature rapporte *skav gwrac'h* « le sureau de la vieille » ou « de la sorcière » pour l'érable champêtre. À noter que son tronc n'est manifestement pas creux.

16 Saint-Nicodème, Gourin, Scaër.

17 Le groupe des potentilles est repéré dans la botanique populaire pour la fine découpe répétée de ses feuilles : *seizh delienn* (« sept feuilles » : (ansérine et tormentille), *pemp delienn* (« cinq feuilles » : quintefeuille) (Duros , 1991)

18 « *Spern melen* correspondrait à *Rhamnus cathartica* (nerprun) » (Duros , 1991). De nombreuses données hors enquêtes pourraient compléter l'énumation des plantes identifiées par les codes de couleur : *koad du* « bois noir » pour la bourdaine, « herbe médicinale jaune » pour les renoncules, « chêne noir » pour... le chêne vert etc. (Duros , 1991)

bruyères enrobent les crêtes ventées et les vallons arides de leur couverture fleurie rouge-rosâtre. Figurant parmi les éléments les plus familiers de la flore paysanne, on ne sait que trop bien les distinguer d'après les nuances de couleur *brug du* (« bruyère noire » ou cendrée), *brug ruz* (« bruyère rouge » ou ciliée) et *brug gwenn* (« bruyère blanche » ou à quatre angle) – *Erica sp*.

Nommer les plantes d'après leurs propriétés se confond parfois avec les considérations morphologiques ou anatomiques ou encore sur l'aspect externe ou interne comme nous venons de le voir pour la chélidoine et l'euphorbe. Dans un large territoire du secteur d'enquêtes, le chénopode blanc (*Chenopodium album*) est notoirement connu pour retomber à pic sur ses racines lorsqu'on le lance en l'air. Cela lui vaut son patronyme de *plom revr* « cul à pic ». Une simple observation et un geste anodin en font un savoir remarquablement ancré dans la culture locale, susceptible de créer l'hilarité et la complicité entre les bretonnants amenés à évoquer cette petite plante. Ce « savoir-dire » la flore n'a pas fait l'objet d'une transmission aux jeunes générations, détachées il est vrai de la « chose » botanique. De la même manière, il n'est plus de mise de s'amuser en éclatant des fruits de stellaire holostée (*Stellaria holostea*) dont le nom évocateur claque, par onomatopée – strakaerien*, fleur strak* – ou de la digitale strakerezed « éclateuses ».

Stellaire holostée en fleur, *fleur strak*

Savoir-faire et « savoir-dire » les plantes peuvent s'associer lorsque la pratique requiert une approche et une connaissance expérimentée de la flore. Ainsi le nom évoqué précédemment de *kanel nez*, « tige cannelée pour filer la laine », renvoie-t-il à la technique du filage de la laine. Les cannelures marquées de la tige de la berce étaient avantageusement substituées aux quenouilles en bois, d'autant plus que l'on filait la laine aux champs en surveillant le bétail.

Le fait de qualifier spécifiquement certaines herbes de plantes dites médicinales provient justement effectivement d'un savoir éprouvé, issu d'une longue connivence au contact du monde végétal, d'une attention aux signes plus vitale que tout autre puisqu'il s'agit de rétablir un équilibre, de maîtriser une défaillance et d'orienter la guérison, derrière laquelle se trame en filigrane le jeu fatal de la vie et la mort. Le terme *louzaouenn* (« herbe médicinale ») atteste d'une science empirique populaire et valide des propriétés thérapeutiques, fondamentales, celles de soigner hommes et bêtes. Curieusement, peu de noms de plantes nommées *louzaouenn* ont été collectées au cours des enquêtes, comparativement à ce que la consultation d'ouvrages sur les noms de plantes laisse penser. Deux formes voisines coexistent : soit on met l'accent sur l'organe cible malade (*louzaouenn an daoulagad* « herbe des yeux » pour la mauve musquée – *Malva moschata ; louzaouenn an divskouarn* « herbe des oreilles », joubarde – *Sempervirum tectorum*) soit on souhaite préciser le mal à remédier : *louzaouenn poan skouarn* « herbe du mal d'oreille » pour la joubarde ou encore *louzaouenn an troc'h* « herbe à la coupure » pour l'achillée millefeuille.

La littérature regorge de séries de phytonymes qui signalent une vertu thérapeutique. Il est fort probable que ce recours des langues vernaculaires à une terminologie spécialisée intervienne positivement dans l'efficacité curative du végétal. Le remède résonne déjà dans le terme signifiant employé : dire les mots pour combattre les maux, c'est mettre le malade sur la voie – ou la voix - de la guérison. L'adoption de règles communes pour nommer rappelle ici combien les soins sont une affaire prise en charge par la collectivité et contribue à la construction sociale de la maladie.

D'autres effets sur l'organisme sont signalés sans que l'on spécifie qu'il s'agit d'un *louzoù* (forme collective de *louzaouenn*) : *stankerez ar gwad* « celle qui bouche le sang » (plantain lancéolé – *Plantago lanceolata* – et achillée millefeuille) indique leurs propriétés hémostatiques, vitales dans un milieu habitué à jouer de la faux, de la faucille et autres activités potentiellement blessantes.

Les plantes à usages thérapeutique ou technique renvoient à une flore respectée, sans qu'on puisse lui attribuer le statut de flore noble (dont les céréales constitueraient le fleuron dans l'imaginaire populaire). À l'inverse, certains noms de plantes sont connotés péjorativement et notamment associés à l'idée de pauvreté. *Vil baourig* « vilaine pauvrette » (achillée millefeuille) et *paourantez* « pauvreté » (petite bardane – *Arctium lappa*) sont porteuses de représentations dévalorisantes (l'interprétation sera reprise plus loin dans le texte p.X). Pour d'autres, résistantes au désherbage et insubordonnées à la loi de la binette, l'accent est mis sur leur tempérament coriace : sous l'identification penn gallet on retrouve l'achillée millefeuille[19] mais aussi le chénopode blanc[20].

Parfois, un même nom est commun à plusieurs plantes dans la classification, attribution motivée par sa familiarité avec d'autres plantes. On crée de fait une classe, un genre ou un taxon en langage scientifique tel que « fleur », « herbe », « herbe médicinale », « fougère », « bois » ou « arbre ».

Eloge de la plante libre

Mal-aimée du jardinier et cultivateur, la très mal-nommée « mauvaise herbe » ne mérite-t-elle pas un autre statut non moins dégradant que celui de « Malédiction de Dieu » selon la Bible, placée sur terre par châtiment afin que l'homme « gagne son pain à la sueur de son front » ? Les deux expressions symbolisent la souffrance de l'humanité en lutte contre la nature et dont on doit sans cesse faire reculer les frontières menaçantes pour le monde civilisé. Afin de mettre un terme à cette guerre à la nature, de réconcilier nature et culture, il est judicieux de revisiter la sémantique de ces expressions dont le sens est ancré profondément dans l'inconscient de certains bipèdes, tétanisés par l'angoisse de l'apocalypse buissonnante et de l'immigration verte, plus prompts à dégainer le pulvérisateur qu'à imaginer une « plante compagne »[21] bénéfique à tout point de vue : agronomique, écologique, thérapeutique, nutritionnel, technique, cosmétique, poétique, fantasmatique, spirituelle... La zone d'ombre catastrophique de cette haine contre l'autre partie de la nature (si l'on reconsidère l'être humain au sein de la nature) est même en passe de menacer le genre masculin de pouvoir se reproduire – et par voie de conséquence l'autre moitié du genre humain, sa part féminine.

On parle de « mauvaises herbes ». Mais a-t-on idée de qualifier certains arbres de « mauvais arbres » ou certains arbustes de « mauvais arbustes » ? Pourquoi traiter de tous les noms les végétaux ? Arrêtons de les traiter tout court... Ayons le bon goût de renommer « plantes libres » ces végétaux insoumis qui poussent où bon leur semble, hors des sillons, à la marge, sans contraintes mécaniques ni contraintes économiques. Les plantes libres ne vivent pas en rang, clônées, à la même hauteur et, surtout, à la même vitesse. Poussant au gré des variations écologiques, elles produisent leurs propres défenses, toxiques ou pas, pour résister aux aléas naturels et à la prédation. Elles synthétisent leurs substances attractives (nectars...) pour l'environnement ailé pollinisateur, rappelant que la symbiose est autant constitutive de la nature que la concurrence.

Inspirons-nous de cet élan vital, de cet autonomie du vivant non réglée par des variables marchandes, à l'écart d'une raison qui – poussée à l'extrême – raisonne dans le vide, au bruit de monnaies tronçonnantes et trébuchantes. Aussi un certain modèle de pensée analytique et rationnel devra-t-il baisser humblement le front face à son incapacité à résoudre les équations insolubles qu'il multiplie pour résoudre les équations antérieures irrésolues.

La tendance uniformisatrice de l'*homo wall-streetus* s'accommode mal de complexité et de diversité, qu'elle soit naturelle ou culturelle. À chaque pan de forêt équatoriale rasée, c'est une bibliothèque d'ethnosavoirs qui brûle. Le sort de la biodiversité et de l'ethnodiversité sont naturellement et culturellement intriqués. De l'éloge de la plante libre s'ensuit ainsi un plaidoyer du savoir libre. En ce sens, on emboîte le pas à Pierre Lieutaghi pour qui le végétal est civilisateur puisqu'il participe intimement de notre évolution. Vouloir l'éradiquer c'est aller contre le principe de civilisation, produire à la fois un acte d'anti-nature et un acte d'anti-culture. Libérons donc les plantes de cette « erreur » sémantique.

19 Saint-Nicodème

20 Minihy-Tréguier (nord Trégor)

21 Lieutaghi, P. 1986. *La Plante compagne.* Actes sud.

Des « plantes à fleur » sauvages et cultivées sont ainsi qualifiées *fleur*[22], *boked*[23], et parfois *bleuñv*[24]. La *fleur amann* « fleur de beurre » dévoile l'analogie entre la couleur du beurre et celle des pétales éclatants de la ficaire (*Ranunculus ficaria*). Ainsi, la fleur aux pétales jaune vif rappelle par son aspect solaire le sens prémonitoire de la saison claire et chaude à venir. Son fleurissement au mois de janvier fait scintiller les sous-bois de mille éclats et célèbre les jours qui rallongent. De même, on dit *bokedoù laezh* « fleur de lait » pour saluer la primevère – *Primula vulgaris* –, annonciatrice du retour attendu de la belle saison et l'espoir d'une fécondité des prés dont résultera, on l'espère, la bonne production du lait (elle est également nommée *bokedoù an hañv*, « fleur de l'été »). La flore, la société et l'élevage laitier : trois éléments scellés à travers le même symbole et qui soulignent la puissance évocatrice du nom des plantes.

Fleurissant à l'aube du « nouvel été » *hañv nevez*, la jonquille est parfois désignée par fleur Saint-Joseph, pour coïncider avec la fête du 19 mars. Ailleurs, certains la nomment *roz kamm*, la « rose boîteuse », pour souligner la cassure de sa tige.

D'autres fleurissements activent la perception du rapprochement troublant et complice établi entre faune et flore sauvages. *Fleur koukoug* « fleur de coucou » (*Oxalis acetosella* ou pain de coucou en français), *fleur bran* « fleur de corbeau» (jacinthe des bois *Hyacinthoides non-scripta*), *fleur viper* « fleur de vipère » (arum, compagnon rouge, herbe-à-Robert...), *fleur louarn* « fleur du renard » (digitale *Digitalis purpurea*), ces noms établissent des liens symboliques entre les deux règnes et évoquent les fondements d'une pensée écologique sauvage.

Le fleurissement de la *fleur koukoug* est un signe floral détecté par la population pour annoncer le retour du coucou à la même saison. D'ordinaire, la *fleur viper* est nommée ainsi en guise d'avertissement pour signaler la toxicité potentielle des plantes à fruits rouges et des plantes à baies en général (voir plus loin). Toxicité de l'une et venin de l'autre suscitent ce rapprochement analogique. Ainsi l'arum tacheté (*Arum maculatum*), aux fruits écarlates en grappes (et non fleur ; mais on sait que la tradition populaire ne suit pas toujours scrupuleusement les règles botaniques) marquerait même un territoire où sévit une vipère, selon certains témoignages.

Flore souveraine des prés, des talus et bas-côtés, la graminée dite communément « herbe » est une forme végétale sous laquelle sont classées de nombreuses plantes : *yeotenn chapelet*, chiendent à chapelet (déjà signalé) ; *treuzyeot* « l'herbe de travers » est une graminée rebelle, rétive à la maîtrise de la terre par le laboureur et qui pousse à travers champs et jardins grâce à son système de racines traçantes : il s'agit du chiendent (également nommé *yeot red*). Le dactyle aggloméré s'appelle *yeot gall*, « l'herbe au français ». De la flouve odorante, le nom commun français retient l'enivrant parfum de l'épis, tandis que dans le Kreiz Breizh c'est l'aspect roussi des extrémités florales que l'on évoque à travers *yeot rouz*.

La terre armoricaine, terre de fougères, est riche de ses nombreuses variétés. De manière surprenante, les habitants du pays résument en général la diversité des fougères, indifféremment, sous un même vocable, *raden*. Pour autant, cela n'empêche pas certains témoins de citer encore les noms d'espèces précises, non sans hésitation ni confusion - ce qui témoigne d'une place résiduelle dans la perception de la flore et ses usages. La fougère aigle (*Pteridium aquilinum*), l'espèce prépondérante, est nommée (par un témoin) *raden garzh* « fougère des talus ». La fougère scolopendre (*Asplenium scolopendrium*), *raden dour* « fougère d'eau » et la fougère polypode *raden puñs*, « fougère de puits » (*Polypodium vulgare*), sont souvent confondues, probablement du fait de la proximité dans la signification de leurs noms et des milieux occupés (ombragés et humides).

22 Avec emploi du singulatif *fleurenn* pour désigner une fleur précise, isolée des autres.

23 On use ici du pluriel *bokedou* ou *bokidi*, lorsque l'on met l'accent sur un ensemble de fleurs.

24 Usage également du pluriel *bleunviou*. Dans le breton usuel actuel, le terme *bleunv* désigne le plus souvent les arbres en fleur : l'arrivée du printemps est consacrée par l'expression « *Ai eo en bleunv ar gwez*. Les arbres sont arrivés en fleur ».

La catégorie *koad* « bois » permet de distinguer les espèces de végétaux ligneux. Les espèces d'arbres sont fréquemment distingués de la sorte : *koad kistin* « bois de châtaignier », *koad der* « bois de chêne », *koad vô*[25] « bois de hêtre ». Les arbustes également sont précédés par ce qualificatif : *koad naered et koad brizh* pour la bourdaine (« bois de vipère » en raison de ces baies noires et « bois tâcheté » pour son écorce ponctuée de tâches blanches) (*Rhamnus frangula*) ; *koad skô* « bois de sureau » ; *koad kraoñ garzh*, « bois de noix de talus » pour le noisetier etc.

Lorsque l'on souhaite mettre l'accent sur les propriétés spécifiques liées au bois, le terme *koad* prime dans la conversation. Sinon, on nomme une espèce végétale munie d'un tronc autoportant et de branches, de haute stature, autrement dit l'« arbre » par *gwez*[26]. Chaque espèce est spécifiée *gwez kistin* « châtaignier », *gwez der* « chêne » etc. On appelle rarement un arbre uniquement par son substantif. Par exemple, le « châtaignier » ne se traduit pas simplement par *kistin*, mais par « arbre-châtaignier », *gwez kistin*. Le même principe est appliqué pour les arbustes, appelés *bod* ou *boud* : *bod skô* « sureau », *bod halleg* « saule »[27].

Fougère polypode *raden puñs*

On ne nomme pas le végétal uniquement d'après ses propriétés ou sa propre morphologie. Nous avons vu que le règne animal peut être convoqué pour nommer les plantes. On ajoutera aux fleurs citées précédemment une plante dite « médicinale » *louzaouenn an naered* « herbe aux vipères » (sceau de Salomon *Polygonatum multiflorum*) et une herbacée assimilée à une « crêpe de coucou », *krampouezh koukoug* (*Oxalis acetosella* aussi nommée « pain de coucou » en français)...

Une autre série de noms de plantes est construite par l'ajout d'un déterminant au nom d'animal. Trois couples d'arbres sont ainsi concernés : le cerisier *kelez* (*Prunus cerasus*), est opposé au merisier, *kelez mouilc'hi*, « cerisier à merle » ; une variété de poirier aux fruits exploités pour en faire du poiré, *koper* (« sale poire »[28]) est doublé d'un « poirier à merle », *koper mouilc'hi*, qui se voit ainsi attribuer un statut de « poirier sauvage ». La nomenclature compare le châtaignier (*Castanea sativa*), *kistin*, au marronnier d'Inde (*Aesculus hyppocastanum*), *kistin moc'h*, « châtaignier à cochon » et les classe de fait au sein de la même catégorie populaire, le même taxon. Dans ce cas, le rapprochement tient par la similitude des fruits en bogue ; la différence naît du caractère non comestible des fruits du marronnier pour l'humain (et comestible pour les cochons).

La série inclue également pour des plantes herbacées : *kaol* « chou » est comparé à *kaol moc'h*, « chou à cochon » pour nommer le rumex[29]. La grande oseille (*Rumex acetosa*), *trichen*, est une des rares plantes sauvages mangées en Centre Bretagne. Par opposition à la grande oseille, la

25 L'ortographe du hêtre est *faou* en breton super-unifié « *peurunvanet* » mais très éloigné d'une prononciation courante en Centre-Bretagne, *vô*.

26 L'arbre est du genre féminin en breton. On considère que c'est une arbre. On ne marque pas la différence entre un végétal et plusieurs par l'emploi du singulier-pluriel mais par l'usage du singulatif-collectif. La dénomination collective *gwez* est employée pour désigner l'espèce (par exemple : le chêne) ou un ensemble de plantes de la même espèce. Lorsqu'on désigne un arbre particulier, cet « arbre précis, singulier», *gwez* devient *gwezenn* (par exemple, ce « chêne-ci » est traduit par *gwezenn der*).

27 Le singulatif de *bod* est *bodenn*.

28 On retrouve le terme orthographié *kozhper* (Favereau, 2000). Le poiré est nommé *jistr koper* dans le secteur de Callac et une partie du Trégor.

29 Cela ne signifie pas pour autant que c'est un aliment pour les porcs. Sur l'ensemble des témoignages, un seul témoin m'a déclaré que le rumex servait de nourriture aux cochons.

petite oseille (*Rumex acetosela*), plus frêle donc moins digne d'attention, est nommée *trichen logod*, « l'oseille de souris ». Sur le plan des qualités gustatives (acides), l'oseille est le pendant de l'oxalis (*Oxalis acetosela*), *trichen gad*, « oseille à lièvre », plante qui exprime la même saveur du fait de la présence d'acide oxalique dans les feuilles. Dans le cas présent, les plantes ne se ressemblent pas morphologiquement, elles sont ici rapprochées pour leur effet gustatif, qui « casse la soif » selon les témoins... Le petit pois, *piz* (*Pisum sativum*) se voit attribuer deux alter-ego dans le monde sauvage, chez les vesces (*Vicia sp.*), *piz logod* « pois de souris » ou *piz moc'h* « pois de cochon ». L'attention populaire se fixe sur la similitude du pois et des vesces dont les fruits forment des gousses. Selon la taille des gousses, on nomme en breton « pois de souris » la vesce à petites gousses et « pois de cochon » la vesce à grosses gousses.

Cette série possède un dénominateur commun, celui de distinguer entre les plantes alimentaires, domestiquées ou à usage alimentaire humain, et les plantes qui leur sont apparentées, mais non ingérables et du bord du sauvage.

L'opposition ne s'établit pas systématiquement sur les aspects comestible/non-comestible. On trouve notamment une série de noms de plantes à fleur régie par cette construction. La rose, *roz*, sert de nom de base pour une série de plantes sauvages au nom animalisé. Tout d'abord, l'églantier (*Rosa canina*) et le coquelicot (*Papaver rhoeas*). L'aurône (*Artemisia abrotanum*) est une plante traditionnellement cultivée dans les jardins pour son rôle ornemental, mais surtout pour ses propriétés odoriférantes et répulsives contre les mites des vêtements. Dénommée *avron* ou *aven*, la culture locale lui attribue deux plantes voisines : l'achillée millefeuille (*Achillea millefolium*), *aven ki* (« aurône du chien »), et la grande camomille (*Tanacetum parthenium*), *aven marc'h* (« aurône de l'étalon »). La ressemblance porte à la fois sur les parfums qui émanent de ces trois espèces et sur leur inflorescence en corymbe, pour l'achillée, ou en capitule, pour la camomille.

Toutes les sociétés à travers le monde effectuent le rapprochement entre des organes animaux et des traits repérés chez les végétaux. On note en effet dans toutes les langues des noms de plantes élaborés d'après des organes d'animaux. En Centre Bretagne, cette attention s'est par exemple fixée sur le plantain majeur appelé « langue de boeuf », *teod ijen*[30], à la spergule des champs « barbe de vache », *barboc'h* (*Spergularia arvensis*)[31], ou encore à la linaigrette « cheveux de chat », *blev kazh* (*Eriophorum angustiflorum*)[32]. La constante trahit cette propriété de l'esprit humain, la pensée analogique, d'établir des correspondances entre divers objets, phénomènes, processus, vivants ou non-vivants. L'élaboration de ces connexions symboliques est une nécessité pour établir un ordre des choses. Dans le cas présent, on s'inspire de noms puisés dans un ordre qui est familier et proche de l'humain – la sphère animale – pour nommer un ordre qui paraît plus lointain et étranger à notre condition – le règne végétal.

D'ordinaire, les noms de plantes inspirés par la religion catholique et par la Bible sont assez courants. Dans le cas de nos enquêtes, peu de références à la religion ont été relevées. On note uniquement le nom de *irvin an diaoul* le « navet du Diable » pour le tamier, dont la motivation peut être attribuée à son effet rubéfiant[33]. L'application de la plante sur la peau produit une réaction vive, une forte démangeaison qui a marqué les esprits des témoins qui ont pu l'essayer.

30 Saint-Nicodème

31 Bulat-Pestivien

32 Saint-Nicodème

33 Nom relevé dans le secteur de Maël-Carhaix et Glomel, il sert à nommer la bryone sur le littoral, plante voisine pour sa forme grimpante et pour ses effets.

Plantes nommées en breton et plantes nommées en français

Pour prolonger le sujet, je me suis penché sur la question d'une diglossie botanique, la coexistence du français et du breton dans l'emploi contemporain des noms de plantes. Entre deux pôles, l'un constitué d'une gamme de plantes exclusivement connues en breton, l'autre composé de plantes uniquement nommées en français, il existe une série étagée de dénominations qui puisent dans les deux registres de ces langues, chez les mêmes locuteurs.

Pour la catégorie des plantes exclusivement dénommées en breton, on retrouve :

– soit des plantes simplement nommées mais sans usages : *fleur laou*, « fleur de poux » (compagnon rouge), *barboc'h*, « barbe de vache » (spergule des champs)

– soit des jeux buissonniers : *strakerezed*, « fleurs qui éclatent » (stellaire holostée),

– soit d'usage oublié datant souvent d'avant seconde-guerre (exemple des plantes médicinales)

– soit d'usage de peu d'importance économique, sans échange marchand (exemple de la nourriture des lapins)

Tous ces exemples se caractérisent par une pratique désormais disparue et autrefois assidue de la flore. Il s'agit de la flore la moins présente dans la sphère sociale à l'époque : nombre de locuteurs ne citent d'ailleurs plus de noms pour ces plantes. Les dénominations qui n'ont pas été réactualisées au moment du basculement de la société vers le français expriment également le fossé qui s'est creusé entre la société et la nature.

Compagnon rouge *fleur laou*,
« fleur à poux »

L'effacement de ces noms de « *plantennou kozh* » – « vieilles plantes » – marquent non seulement une amnésie collective dans le nouveau registre français populaire mais elles symbolisent aussi un temps social révolu, celui de la paysannerie, la relégation des savoirs populaires et de la langue bretonne à un statut mineur face à la science officielle et la langue française, conçue comme vecteur du progrès dans les représentations sociales. À cet égard, il est révélateur que l'on estime souvent que les noms vernaculaires ne sont pas les vrais noms : pour les joncs *acutiflore* et *diffus*, par exemple, on déclare que « *brenn et brans*, c'est le faux nom ». La vérité vient d'en-haut : le savoir officiel est un savoir d'État et où le pouvoir jacobin « descend » de Paris vers les provinces.

Il existe une série importante de plantes nommées préférentiellement en breton et dont la traduction en français demande un temps de réflexion aux locuteurs. D'une part, il s'agit de plantes d'usages traditionnels courant, intégrées dans le cycle socio-économique paysan. De valeur faible marchande, la socialisation de cette flore est liée au fonctionnement autonome de la ferme : le fourrage et la litière (*brug, gouzel, blanch*), l'outillage (*halleg, onn*...), les plantes sauvages comestibles (*kistin, trinchon*)... Les plantes de cultures, intégrées à une économie de marché depuis plus d'un siècle sont indifféremment nommées en breton et en français. Le système des cultures mobilise conjointement une connaissance élaborée des plantes concurrentes (*treuzyeot* – chiendent, *onk* – chiendent à chapelet, *alc'hwezenn* - ravenelle, *pillgerc'h* – folle-avoine, *kaol moc'h* – rumex).

D'autre part, la fréquence élevée de certaines plantes dans l'environnement favorise leur visibilité, et induit en partie leur omniprésence linguistique : il n'est pas rare que les végétaux comme le *burlu*, le *skav*, le *halleg* soient directement dans l'énoncé en français (respectivement « digitale », « sureau » et « saule »). La notion écologique de végétaux ubiquistes - qui s'adaptent à tous les milieux - pourrait être transposée à la sociolinguistique : nous avons à faire à des lexèmes ubiquistes. Leur permanence y compris dans les propos en français relève d'une exclusivité de leur emploi passé dans le contexte technique, social paysan et dans le système linguistique breton. Ce n'est pas le cas des « végétaux majeurs », forme de flore universelle connue par une part importante de la population (les plantes de culture – céréales, fourrages –, les arbres et la flore herbacée prédominante – ortie, ronce...).

De nombreuses locutions et lexiques vernaculaires ont donc une persistance, une durée de vie au-delà du changement linguistique et culturel. L'énumération des nombreux bretonnismes (naturalistes) tels que *dic'harzer, toull-karr, kaol moc'h* etc. n'est pas utile d'autant plus qu'elle a déjà fait l'objet d'une publication à succès récemment (respectivement « débroussailler », « entrée de champs » et « rumex »).

La visibilité de la flore n'est en fait pas l'unique facteur qui explique la mémorisation, voire la persistance en français des noms bretons. Sinon comment expliquer qu'à l'inverse, le pissenlit et le coquelicot soient aujourd'hui méconnus en breton des locuteurs natifs ?

Les plantes connues exclusivement en français présentent deux types que l'on peut situer historiquement. Certains noms ont été empruntés au français et ont été employés traditionnellement en breton, avant l'arrêt de la transmission de la langue après la seconde guerre mondiale. Citons rapidement le *kreson*, le sapin ou encore la *fraez*. Dans certaines régions, un nom breton existe ou a existé (*sivi* pour fraise). Par contre, les nouvelles semences apparues après-guerre telles que le colza, le triticale, et bien évidemment le maïs n'ont a priori pas d'équivalent breton (on pourrait également citer les ray-grass anglais et italien, commercialisés avant-guerre). De même, les adventices favorisés par les nouveaux systèmes techniques (morelle noire, chardon des prés) sont connus sous leur appellation agronomique française. Précisons que certains nouveaux taxons populaires empruntés au français comme chardon ne se superposent pas au taxon vernaculaire *askol* : chardon englobe les genres *cirses* et *carduus*… tandis que *askol* comprend non seulement les cirses mais aussi le genre *Sonchus*. Ce lexique français témoigne de la rupture d'une agriculture paysanne vers une agriculture industrielle et montre la corrélation étroite entre milieu technique et système linguistique.

Ces quelques commentaires sur la flore valent autant pour la faune autochtone. On pourrait se demander pourquoi une partie de la nomenclature des noms d'animaux a été francisée relativement tôt comme *heurusson, eskargot, chevreulh* et autres *papilhon* et pourquoi d'autres ne l'ont pas été. D'autres noms d'animaux, comme les noms de poissons et d'oiseaux, au même titre que la « petite flore » ont très tôt été effacés de la mémoire collective. Les oiseaux plus visibles (merle, pie et corbeaux) ou qui jouissent d'un capital-sympathie important (rouge-gorge) bénéficient encore d'un traitement dans la langue indigène. Au début du XX^{e} siècle, Jules Gros a observé le glissement lexical du mot « *fleur* » en breton et le passage successif : *bleuñv* > *boked* > *fleur*. Les mécanismes d'emprunts-disparition relatent un jeu subtil entre le niveau linguistique, les représentations et les pratiques naturalistes vernaculaires.

Tout ceci permet d'affirmer que les savoirs qualifiés de traditionnels ne sont pas figés dans un passé immémorial et qu'ils s'inscrivent dans une dynamique technique et sociale.

Parler des plantes... pour parler des humains

La sémantique employée dans la botanique populaire est souvent destinée à dépeindre la société et à qualifier (ou disqualifier) de manière grinçante certains comportements humains. De même que le règne animal ou le monde humain font figure de modèles pour décrire le monde végétal, en retour, la flore sert de source d'inspiration pour enrichir le langage « vert » des hommes et des femmes.

La fleur à poux et autres compagnons des damnés de la terre

Le nom de *fleur laou*, « fleur à poux » appelée compagnon rouge en français (*Silene dioica*), reflète à lui seul l'amalgame entre la petite flore, celles des herbes insignifiantes, et la pauvreté des basses catégories sociales où se manifeste l'animal parasite (l'imagerie associée au poux transparaît dans de nombreuses locutions du type de l'insulte *penn laou*, « tête de poux », ce qui réfère autant à la misère qu'au manque d'hygiène). L'interprétation peut être augmentée par l'observation du fruit, une cupule dont les graines forment autant de petites billes noires et dont la pensée analogique se rappelle la forme animale microscopique, celle du poux.

La connotation de pauvreté est un registre utilisé pour qualifier une partie de cette flore de peu d'importance, tout comme les gens de peu dans la société. *Vil baourig* « vilaine pauvrette » exprime le peu d'attrait qu'évoque l'achillée millefeuille, « mauvaise herbe » pour ceux qui lui attribuent ce sobriquet, à l'instar d'un « vilain petit canard » sur le versant animal. *Paourantez* « pauvreté » est le nom de la bardane dans le pays de Lannion, attribution justifiée par un témoin :

> « parce qu'elle ne collait qu'aux vêtements des pauvres et que les riches n'avaient pas besoin de se fourrer dans les broussailles »,

accent de la fatalité dont hérite la plante aux fruits agrippant. Construit sur la même structure lexicale, mais de ressort plus optimiste, la bardane est appelée *karantez*[34] « amour » en haut Cornouaillais. Le fruit jeté sur les vêtements des filles par les garçons déclenchait souvent le chahut, prétexte à des petits jeux de séduction (les deux usages sont cités autant en Trégor qu'en haute Cornouaille).

« *Sapre toc'hodenn !* » pour qualifier une personne « qui ne vaut pas cher, de vicieux, de mesquin »

Le règne végétal est fréquemment convoqué pour filer la métaphore et décrire les personnes de manière péjorative. Les exemples qui suivent ont été notés dans le pays de Callac. Une joubarden est une personne mal-habillée, *gwisket fall*, dont l'équivalent français serait « mal-fagotée »... La graminée nommée *jogen* est une « herbe sauvage. Un peu comme l'ivraie. Un seigle sauvage, dégénéré » : « *Sapre jogen* ! » est une injure à l'encontre de quelqu'un d'« habillé n'importe comment. Révoltant des fois » et *gwisket fall*, *pilhaouus ha bep sort mod, a dreuz*, « Mal-sapé, aux vêtements en lambeaux ». « *Sapre toc'hodenn !* » (*toc'hodenn* : épis) qualifie une personne peu amène « qui ne vaut pas cher, de vicieux, de mesquin ».

34 Également appelée karantez-pitou « amour-châssieu » (Saint-Nicodème et Cléden-Poher, pour les deux noms)

La « crasse », la paresse et la honte

Pour le sens populaire, paresse et friche sont corrélées. En haute Cornouaille, les deux notions sont même apparentées dans le langage. Le commentaire suivant concerne des terrains en déprise agricole où une prairie humide a fait place à un bosquet de saules : «_Ici c'est plein de saules. C'est pitoyable à voir. *Dilaosket eo an traou. Ar paisanted zo ai fagnous*. (C'est délaissé. Les paysans sont arrivés fainéants.) ». Le terme *fagnous*, qui signifie fainéant, se construit sur la même racine que *fagnaj* qui caractérise un milieu envahi par la broussaille et les arbres, livré à la nature inculte. Ce terme intègre le champ sémantique appliqué à une végétation-fouilli, impénétrable et décrit le stade boisé de la friche. Il n'est pas lié à un type d'espace naturel particulier ; la friche peut s'installer partout. La signification vernaculaire, portée par *fagnaj*, sera plus amplement approfondie par les enquêtes à venir : est-elle exclusivement réservée à ce type de végétation ou correspond-elle plus largement à un phénomène naturel envahissant ? Le dictionnaire Favereau donne la définition première de crassier, mais aussi par extension celle d'espace envahi par la végétation (Favereau, 1993). Le sens de *fagnaj* s'étend-il au domaine plus vaste de lieux crasseux, d'accumulation de déchets, de gravats, de lieux soumis à un désordre quelconque, comme le suggère le dictionnaire Favereau[35] ? Il reste certain que dans le sens employé par les interlocuteurs, l'acception s'articule autour d'une idée dépréciative à l'encontre d'éléments de végétation inextricable.

Les lieux de fagnaj fournissent également des lieux de refuge pour la faune sauvage.

— *Ba rese zo leun a loened saovaj, sur*

— OB : *Ya sur ! Ba parkou.*

— BB : *Aze 'man ' c'hoari chevreuil alies. Aze 'maint trankil. N'int ket jenet gant den ebet.*

— Dans ceux-là, il y a plein d'animaux sauvages, sûr.

— OB : Oui sûr ! Dans les champs.

— BB : Le chevreuil y joue souvent [*c'hoari* " jouer ", prend fréquemment le sens de " vivre ", de " bouger "]. Là ils sont tranquilles. Personne ne va les déranger.

Difamet vez an douar gant al loustoni.
« La terre est abîmée la saleté [ces herbes folles] »

Une seule espèce de plante mésestimée et tout s'ensauvage. La souillure ne s'applique pas seulement aux espaces dans leur intégrité ou à des ensembles de végétation, elle peut aussi concerner une plante mais dont le développement pose problème vis à vis des cultures. La présence en trop grand nombre dans une parcelle de prairie, de séneçon jacobée, *Senecio jacobaea*[36], suscite une réaction affectée chez un témoin :

« *Difamet vez an douar gant se. Laosket eo d'ont da goll. Rese oa ket gwech all*. La terre est abîmée avec ça. On la laisse se perdre. Cette plante n'existait pas autrefois. »

Difamet, traduit par " abîmé ", signifie la dégradation de quelque chose de valeur, avec surtout une connotation d'esthétique. Il peut s'agir d'un visage abîmé par un accident, d'un vêtement détérioré…

35 Le dictionnaire résulte en partie de la thèse de l'auteur et ses recherches linguistiques menées en Haute-Cornouaille, dans le pays du Poher (Carhaix), peu éloigné géographiquement et linguistiquement du pays de Saint-Nicodème.

36 Le séneçon jacobée est une plante rejetée par les vaches dans leur pâturage. Elle peut ainsi se multiplier par graines rapidement si l'agriculteur n'y prend garde. La plante, que l'on remarque par ses inflorescences jaunes d'une hauteur d'un mètre de haut, annonce donc un entretien non rigoureux d'une pâture.

La plante devient aussi un prétexte pour délivrer un jugement négatif sur le responsable de la parcelle et de son coupable laisser-faire face à la nature. De la dégradation à l'avilissement, il n'y a qu'un pas, comme le suggère ces paroles.

> « C'était un déshonneur de ne pas nettoyer son champ. C'était valable pour quelqu'un de fainéant, qui n'avait pas de courage. L'année suivante, ça grandit. Ça fait pas bien. »

L'archétype de la plante haïe pour tout le monde est représentée par le rumex, *kaol moc'h* (*Rumex crispus*), plante qui fait l'unanimité contre elle tant elle envahit un terrain facilement et tant il est difficile de s'en débarrasser (le moindre bout de racine laissé en terre donne naissance à une nouvelle plante) : son évocation donne lieu à une critique très classique, construite autour des thèmes désormais familiers de la honte, du manque de courage, de l'envahissement et de la contamination[37].

Après la « crasse » et la paresse, la sémantique du discours contre la végétation nuisible s'enrichit du déshonneur, de l'humiliation aux yeux de la communauté rurale de voir ses champs envahis. Le mode d'entretien et le contenu d'une parcelle sont le reflet de la conduite adoptée par le paysan usager. Les termes qui disent l'offense faite à la terre ne sont que l'expression transposée d'un jugement sur la personne qui a en charge son entretien.

Ce concept de saleté embrasse les notions de souillure de la terre, de sauvage, de désordre, d'une part, et d'autre part, de paresse, de déshonneur et de souillure morale du paysan. Si la « mauvaise herbe » ou le lieu constituent une souillure, c'est pour souligner avant tout des valeurs morales portées par le paysan. Le végétal donne à penser l'Autre ; la présence ou l'absence de la plante intruse nourrissent une construction sociale d'autrui. La sémiologie se construit sur un effet miroir du monde naturel face à la société : la présence envahissante du naturel réfléchit une description des hommes, de leur comportement et de leurs prérogatives face à la maîtrise du non-civilisé. Le discours sur les objets naturels façonne une rhétorique de la morale et des conduites en société.

La broussaille non-endiguée se développe au détriment de l'espace de production. La végétation des espaces non productifs grignote les espaces productifs. La zone broussailleuse inspire la hantise d'être débordé. La crasse de la nature – à la fois constituée des espaces incultes et de taxons végétaux précis – est perçue comme un facteur de déséquilibre qui s'insinue au sein de l'équilibre des cultures agricoles et comme un danger qui rendrait précaire le fonctionnement et la cohésion du groupe.

Métaphores naturalistes : l'arbre rabougri, *koad krabotenneg* et le « hêtre âcre », *ar vaou put*

L'idée d'assimilation symbolique entre un groupe humain et son milieu est régulièrement observée dans les sociétés. Des métaphores naturalistes dans l'imaginaire collectif local opèrent un parallèle entre végétation et groupe humain. Le terme krabotenneg décrit les arbres rabougris, forme caractéristique de la flore arborée du massif granitique situé entre Rostrenen et Callac, aux sols acides et peu fertiles. L'image est utilisée par les gens d'en haut, pour soutenir la comparaison avec les gens d'en bas :

> « Dans les « Hauts », nous ne poussons pas trop vite, mais (...) nous sommes solides ! Rabougris mais solides ! » Ce

derv krabotenneg,
« chêne rabougri »

37 Se reporter à l'annexe « entretiens » 18
38 Se reporter à l'annexe « entretiens » 12. #3

n'est pas du bois gras [fournis, fertile]. On disait de ceux d'en-bas « Ceux-là deviennent gras mais ils n'ont aucune limite ! ». Ils ne vont pas loin, ils ne sont pas solides. »

L'énoncé rapporte l'identification des gens du haut à un trait spécifique de la flore, de leur flore. Il tend à signifier que les gens et le végétal épousent une même communauté de milieu. La forme de ces arbres marque une discontinuité au sein du paysage, concomittante de la rupture entre les deux populations. Elle fait sens, sert de marqueur culturel et nourrit une métaphore essentialiste..

Une catégorie d'arbre, le « hêtre âcre », *ar vaou put*, revêt une double valeur classificatoire, sur le plan végétal et sur le plan humain. Il s'agit d'un type de hêtre dont les qualités le singularisent des hêtres communs. C'est « un hêtre dur » ; « dur à fendre » ; « plein de nœuds. Qui pousse dans la mauvaise terre, dans la misère ». Le motif de l'assimilation métaphorique apparaît à nouveau.

« *Ar vretoned zo evel vaou put. Reman neunt boutet ba miser ha kaled int. Ba rejimant vije laret : “ uDiouzhtu vez goaret ar re zo eus Breizh hag ar re n'int ket. Pell harzussoc'h int ar vretoned* ”.

Les Bretons sont comme le hêtre âcre. Ceux-ci ont poussé dans la misère et ils sont durs. Au régiment des officiers disaient : « On sait tout de suite qui sont les Bretons et ceux qui ne le sont pas. Ils sont bien plus “ résistants “ ».

Le revers du sentiment de la pénibilité de la vie en Bretagne se commue en fierté, celle d'avoir acquis une résistance en affrontant l'épreuve de la vie. Les paroles paraissent imprégnées de pensée darwinienne, pétries des idées que seuls survivent les mieux adaptés à la sélection naturelle. Sur le plan comportemental, on décrit une personne âcre comme portant les traits du caractériel : Une personne qui se fâche pour rien... Dur un peu. Un homme sauvage. Par ailleurs, l'« âcre » s'insinue dans la matière alimentaire. Il est employé au sens propre, pour définir des qualités organoleptiques. On parle de cidre, de lait ribot et de vinaigre âcre etc. Il est lié à la fermentation mal contrôlée. Dans le processus de transformation de l'aliment cru en fermenté, l'âcre définit un stade trop avancé, un équilibre rompu, celui de la nature mal contenue. Il s'agit donc d'une catégorie transversale descriptive de l'alimentation, d'une part, et, d'autre part, sur le plan métaphorique, elle s'accorde avec des propriétés de la nature, dans une acception large : aux éléments météorologiques (on parle de *avel put*, un vent tournant, imprévisible), à la qualité du sol (*douar put* signifie une terre gorgée d'eau), au comportement humain et donc à une espèce arborée, le hêtre. L'adjectif put exprime un état, non conforme au goût, aux mœurs sociales ou aux propriétés attendues d'un arbre. En tant qu'anomalie, il figure un état proche du sauvage.

Vaou put, catégorie populaire pour désigner les hêtres noueux, dits «âcres »

Ekologiezh ar c'houiziegezh
Ecologie des savoirs

Laurent Gall

En regard du potentiel floristique d'une région, on constate que finalement seul un nombre réduit de plantes est couramment utilisé. La culture locale opère donc une sélection dans un univers des possibles qui se trouve à sa disposition. Quels sont les mécanismes à l'œuvre dans la constitution des savoirs populaires sur la flore ? Dès lors qu'elle est perçue, nommée et utilisée, la plante d'objet naturel devient un objet culturel. Cette réflexion interroge l'interaction entre milieux naturels et savoirs vernaculaires. L'« écologie des savoirs » telle qu'elle est proposée par P. Lieutaghi envisage la confrontation des offres de l'environnement végétal aux savoirs locaux mettant en jeu le végétal[1].

Face à la variabilité des sociétés dans l'espace et dans le temps, le végétal fait figure de témoin immuable. En tant que marqueur fiable, il permet de comparer les savoirs relatifs aux plantes de différentes régions. À l'échelle européenne, la comparaison de divers terrains d'étude permet de définir des plantes représentantes d'un « fonds commun des savoirs ethnobotaniques »[2].

En Basse Bretagne, nous nous trouvons dans le cas de figure d'une aire culturelle homogène caractérisée par une discontinuité du milieu naturel et de sa végétation, où la différence entre le milieu littoral et le milieu intérieur est manifeste. On peut par exemple s'interroger sur les usages divergents ou similaires entre les deux zones. La confrontation des aires de répartition des végétaux avec les aires culturelles fait nécessairement appel à une connaissance naturaliste des aires biogéographiques et ainsi qu'à de l'écologie végétale.

Approche « biogéographique »

L'interprétation de la répartition géographique aide à la lecture critique des savoirs locaux répertoriés en Centre Bretagne. Les contrastes biogéographiques littoral/intérieur et nord/sud influent sur la présence ou l'absence de certains végétaux et doivent permettre d'éclairer l'existence ou non de certains savoirs sur notre territoire d'enquêtes. Ainsi, des espèces réputées pour leurs propriétés thérapeutiques et communément employées dans de nombreuses régions, sont plus ou moins cantonnées sur les abords du littoral, à l'état sauvage – aigremoine eupatoire (*Agrimonia eupatoria* et *A. procera*), bourrache (*Borago officinalis*)[3], petite camomille (*Matricaria recutita*)** et camomille romaine (*Anthemis nobilis*)[4]*. Bien que les camomilles et la bourrache peuvent être cultivées, leur relative absence dans l'environnement végétal spontané occasionnerait leur faible poids dans la tradition populaire. La grande camomille, plutôt naturalisée autour des habitations sur une grande partie du territoire, a été autrefois cultivée. Était-ce uniquement pour un intérêt ornemental ou bien avait-elle une place dans l'ordre matériel de la société (soins de santé, plante parfumante, tinctoriale...) ?

La garance voyageuse, espèce thermophyle et neutrophyle, affectionne le littoral sud ; elle est relativement peu représentée sur le littoral nord (elle est totalement absente de l'intérieur des terres). De même, la présence très clairsemée de la consoude (*Symphytum officinale* et *S. asperum*) dans l'ouest de la Bretagne peut expliquer qu'elle ne soit pas mentionnée dans les usages thérapeutiques. L'existence de noms vernaculaires bretons, *skouarn azen* (« oreille

1 Lieutaghi, P., 1986. op. cité

2 Lieutaghi, P., 1986. op. cité

3 L'usage de la bourrache est cité par L. Ar Flo'ch.

4 La camomille romaine, localisée sur sols plutôt acides, est commune sur les départements des Côtes d'Armor, du Morbihan et du Finistère mais présente des lacunes sur l'ensemble qui correspond approximativement au centre ouest Bretagne.

d'âne ») et *louzaouenn an troc'h* (« herbe à la coupure »), attesteraient pourtant d'un usage traditionnel.

Anciennement introduit d'Europe du sud-est, le néflier, *Mespilus germanica*, s'avance jusque dans une limite sud-ouest de notre terrain d'étude mais ne se rencontre pas au cœur du territoire. De fait, il n'apparaît que dans les enquêtes de cette zone du Finistère, à Saint-Goazec, par exemple. En outre, une série de témoignages, recueillie auprès de finistériens originaires de ce secteur, lors de la tenue d'un stand *Flora armorica* au château de Kerjean[5] en 2009, atteste d'une connaissance assez répandue de l'arbuste fruitier dans l'ouest du département. Dans les Côtes d'Armor, bien qu'il soit localement naturalisé, principalement sur la côte du Trégor et dans la vallée de la Rance, sa présence à l'état sauvage ou cultivé est plus anecdotique dès qu'on entre vers l'intérieur du Trégor, où peu d'enquêtes menées en notent l'usage. Il s'agit d'un arbuste aujourd'hui oublié, dont l'appréciation autrefois du fruit blet ne correspond plus aux goûts standardisés de notre époque.

Gwezenn avalou keoc'h moc'h
« pommier à merde de cochon »
pommier sauvage (*Malus sylvestris*)

La limite occidentale de l'aire de répartition du charme se confond avec la frontière sud du Finistère ; il est qualifié d'« indigène aux portes du Finistère » selon l'Atlas du Finistère[6]. Il n'est donc pas familier pour la culture botanique du Centre Bretagne.

À l'inverse, il existe des essences dont l'aire de répartition est circonscrite à l'intérieur et ne s'aventurent peu ou pas du tout vers le littoral : on mentionnera le fraisier des bois (*Fragaria vesca*), l'aulne (*Alnus glutinosa*), le pommier sauvage (*Malus sylvestris*). La confrontation entre espèces domestiquées et espèces sauvages soulèvent des questions. À ce titre, il serait intéressant de savoir comment est nommé le fraisier des bois dans les secteurs où la culture de la fraise ne s'est implantée que tardivement (années 1960 ou 1970). Notons sa faible présence dans le sud-ouest des Côtes d'Armor, c'est-à-dire dans le pays de Callac et de Rostrenen.

Pour la fraise, les zones où la dénomination en breton est *fraez* – et non *sivi* ou *zibi* – atteste-t-elle d'une arrivée tardive de la spécialité de Plougastel-Daoulas, qui aurait débarquée à l'origine par le port de Brest ?

Essai d'interprétation

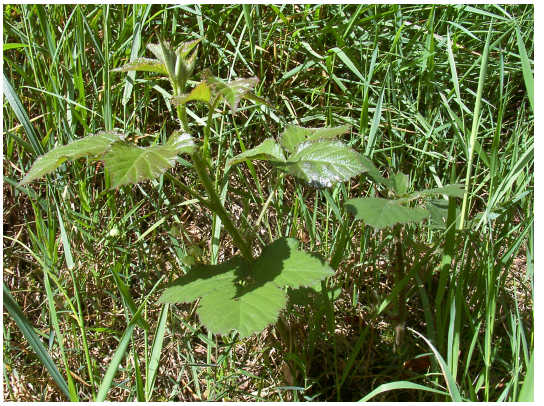
Ecologie des savoirs sur les plantes à usage thérapeutique

Du point de vue de la médecine populaire, P. Lieutaghi estime qu'il existe un « fonds commun thérapeutique » en France et en Europe. Dans les régions où des enquêtes méthodiques on été menées, on trouve invariablement cité le sureau noir (*Sambucus nigra*), la(les) menthe(s) (*Mentha sp.*), le tilleul (*Tilia cordata & T. platyphyllos*), le millepertuis officinal (*Hypericum perforatum*), la grande bardane (*Arctium lappa*), l'achillée millefeuille (*Achillea millefolium*), le lys blanc (*Lilium candidum*), l'ortie (*Urtica dioïca & U. urens*), la ronce (*Rubus* groupe *fruticosus*), l'armoise (*Artemisia vulgaris*), la camomille (*Anthemis nobilis & Matricaria recutita*), l'oignon (*Allium cepa*), l'ail (*Allium sativa*) ou encore la reine des prés (*Filipendula ulmaria*) (liste non-exhaustive).

À l'inverse, d'autres plantes relèvent d'usages endémiques, propres à une unité socio-géographique et à la flore considérée, qu'il nomme « niche thérapeutique ». Le raisonnement

5 Pays de Léon, nord-ouest de la Bretagne

6 Magnanon, S. et al, 2008. *La Flore du Finistère*. Ed. Siloé, Laval, 693 p.



Les pointes de ronces, *beg drez*, sont réputées pour soigner les inflammations buccales

peut être poursuivi en orientant le questionnement vers la détermination « d'aires de savoirs thérapeutiques », à l'instar des aires culturelles.

Le travail d'enquête opéré en centre ouest Bretagne nous amène à confronter l'ensemble des données collectées sur le terrain à celles enregistrées dans d'autres régions. La récurrence d'une série de plantes permet de dresser un fonds commun des végétaux à visée thérapeutique : le nombril de Vénus (*Umbilicus rupestris*, soins de la peau), l'ortie (rhumatismes et parfois dépurative), la ronce (maux de gorge, aphtes), l'oignon (brûlures, panaris, furoncles), le lys blanc (brûlures, coupures, plaies infectées, furoncles), l'ail (vers), la chélidoine (*Chelidonium majus*, verrues), les plantains majeur et lancéolé (*Plantago major & P. lanceolata*, coupures…), la joubarbe (*Sempervivum tectorum*, soin des otites ; brûlures ; et hors usage thérapeutique, protection magique des habitations contre l'orage).

Le deux fonds ne se superposent donc pas et ne seraient donc pas... communs. Si la partie comparable comprend l'ortie, la ronce, l'oignon, le lys blanc, l'ail et la chélidoine, des différences frappantes apparaissent pour certaines plantes absentes en centre ouest Bretagne, telles que la bardane, la menthe, le tilleul, le millepertuis et la reine des prés. La grande bardane (*Arctium lappa*), rare dans l'ouest de la Bretagne, est achetée en pharmacie par la seule interlocutrice qui déclare l'utiliser ; de surcroît, il s'agit d'informations lues dans *La Médecine du pauvre*[7]. D'expansion relativement commune sur le territoire, la petite bardane (*Arctium minus*) elle-même médicinale n'existerait donc pas dans la tradition orale locale. Le tilleul apparaît seulement à deux reprises - dont une hors de la zone, à Pontivy, à proximité du pays Gallo - pour ses propriétés calmantes et pour le sommeil. Le même usage est fait de la menthe, citée timidement, ça et là, bien qu'il s'agisse d'une plante très répandue dans le pays. Le bouillon blanc (*Verbascum thapsus*) est noté au sein d'une enquête menée dans le pays Gallo, à Plumelec. Un autre usage fait état de ses vertus dans le soin des entorses. Les enquêtes ne signalent pas non plus de sauge, romarin, thym... autant de plantes aromatiques arrivées après les années 1960 dans les secteurs les plus ruraux de la région. Deux plantes majeures sont littéralement absentes de nos recueils de données : le millepertuis et la reine des prés.

Reine des prés

Cette dernière brille par une défection « royale » de nos listes, malgré son omniprésence dans les milieux humides. Dans la région du Morvan, C. Crosnier la décrit comme une panacée et déclare pas moins de 22 indications thérapeutiques la concernant. L'hypothèse de l'abondance d'un végétal dans un milieu naturel qui inciterait à l'expérimentation et à son insertion dans les savoirs ne tient pas en l'occurrence. Une autre interprétation est parfois soutenue, selon les propos de C. Crosnier : « Certains défendent la thèse selon laquelle certaines plantes soigneraient les maux inhérents au milieu dans lequel elles vivent. D'après cette conception, la reine des prés, poussant dans des endroits humides, traiterait les rhumatismes et les

7 La grande bardane (*Arctium lappa*) est rare dans l'ouest de la Bretagne.

refroidissements ». L'analyse n'est pas valable pour la culture centre-bretonne, ni ailleurs en Basse Bretagne : la pensée analogique qui établirait des correspondances entre le milieu et les propriétés des plantes n'est pas opérante, du moins pour le cas de la reine des prés. L'étude de C. Auray ne mentionne pas son usage sur la base de ses propres enquêtes, mais à travers un ouvrage paru sur la santé en pays Gallo[8]. Ceci attesterait de la faible visibilité de cette plante dans les savoirs thérapeutiques populaires en Bretagne.

Une série de végétaux du fonds commun « français » dont les attributions thérapeutiques sont référencées irrégulièrement sur le territoire centre-breton paraît anecdotique, compte tenu de leur place majeure dans la pharmacopée populaire française. Elle comprend le sureau (deux usages, trois citations) l'achillée millefeuille (deux usages, quatre citations) et la camomille (trois témoignages). Dans cette situation, rien ne permet de conclure à la présence de ces plantes ou non dans le corpus commun local. Du fait de la méthodologie même du réseau *Flora armorica*, basée sur un travail bénévole collectif, nous ne pouvons pas exclure qu'il existe un « effet enquête » ou un « effet enquêteur » : chacun n'envisage pas les questionnements et les thèmes sur le même mode ; de plus, l'investissement dans les enquêtes n'est pas égal entre collecteurs. Il convient de préciser que notre étude s'est déroulée à une période récente, avec un retard conséquent sur les enquêtes menées ailleurs en France (dans les années 1980 pour les premières). Et l'on sait que la matière collectée n'est pas pérenne...

D'autres plantes – « communes ailleurs » – sont répertoriées mais en dehors de la zone du Kreiz Breizh, comme l'absinthe (*Artemisia absinthium*) employée contre la toux à Ouessant. La place de la littérature spécialisée[9] apporte une influence, bien que relative, et oriente certains choix vers des plantes situées hors tradition orale. L'exemple des seuls usages du cassis (soins antirhumatismaux et propriétés dépuratives) provient de la même interlocutrice qui utilise la bardane, en se référant à *la Médecine du pauvre* ; le cassis ne serait pas ancré dans la médecine populaire vernaculaire, malgré sa large implantation traditionnelle dans les jardins.

Nombril de Vénus, *dule*

L'usage de la parelle ou rumex (*Rumex crispus* et *R. obtusifolius*), cité en différents lieux comme dépuratif, notamment pour nettoyer la peau de ses impuretés laisserait penser à un lien avec ce fonds commun de savoirs, mais dont la tradition n'a pas gardé une empreinte aussi marquée que pour les autres plantes (ortie, nombril de Vénus...). La même remarque vaut pour le lierre grimpant qui apparaît à trois reprises pour le soin des pieds (cors aux pieds et « bains de pieds ») et dans un usage vétérinaire contre les dartres...

Outre les aspects quantitatifs (nombre de citations), l'accent peut être mis sur le plan qualitatif et les variations de savoirs afférant à une même espèce. À titre d'exemple, l'emploi du sureau noir est restreint à la sphère oculaire (fleur séchée) et comme vulnéraire (feuilles en pommade)[10]. Or, on sait les multiples valorisations possibles de la plante dans les soins de santé populaires dont font état d'autres enquêtes ethnobotaniques. En Centre Bretagne, l'achillée millefeuille n'est

8 Bienvenu, A., 2009. *La santé en pays Gallo : anatomie, maladie et médicaments*. Rennes, Rue des scribes, 103 p. in Auray, C. 2011. op cité.

9 Il aurait été intéressant de développer la question de la place des savoirs livresques dans nos enquêtes.

10 Citée comme plante de la Saint Jean (Postic, F. 1988), l'auteur de l'article précise que le sureau a été utilisé pour ses propriétés diurétiques chez les bovins dans la région de Tourc'h (communication personnelle). Dans le Trégor, le sureau est également reconnu pour les soins des yeux (le fruit notamment) mais aussi dans une recette pour stopper les hémorragies post-partum (enquêtes personnelles non-publiées).

appréciée que pour ses propriétés vulnéraires. L'ortie, essentiellement reconnue pour sa brûlure soulageante, est employée en usage externe, en flagellation contre les rhumatismes. Quelques interlocuteurs témoignent de ses vertus dépuratives en soupe.

En revanche, il est une plante qui se démarque nettement du reste de la flore, par la fréquence des citations et par sa polyvalence dans les soins de la sphère cutanée : le nombril de Vénus. C'est la plante emblématique de la pharmacopée en Basse Bretagne, souveraine pour les soins des brûlures, panaris, furoncles, verrues, cors aux pieds, comme maturateur (pour sortir des épines de l'épiderme). Par ailleurs, elle est citée[11] contre certaines mycoses, les douleurs de genoux (rhumatimes ?), les otites, les bronchites en cataplasme...

Le nombril de Vénus est principalement localisé dans l'ouest et le sud de la France (en Europe, il est également présent en Irlande, Pays de Galles et Grande-Bretagne). Il pousse sur les talus et sur les murets près des maisons, où il apprécie les endroits ombragés. Son abondance sur le massif armoricain coïncide avec un usage populaire très répandu. Ces éléments contrastent avec le peu de référence dont il fait l'objet dans la documentation en phytothérapie moderne.

Du fait qu'il s'agisse d'une plante fréquente aux traits morphologiques singuliers qui en facilitent la reconnaissance, on est en droit de se demander si fréquence et détermination aisée constituent des critères d'élection non négligeables au moment d'une utilisation thérapeutique. Ceci irait néanmoins à l'encontre de ce qui est observé pour la reine des prés.

L'interprétation, plausible en Bretagne, est contrebalancée par celle faite en Haute Provence, où la plante est également bien répandue.

> « Assez présente et de morphologie assez particulière pour être remarquée, elle ne trouve aucun usage (ni dénomination ?) dans la société locale. »[12]

Cette étonnante inversion dans les représentations et pratiques pourrait attester d'un changement d'aire thérapeutique. Une investigation sur le sujet permettrait d'interroger la différence entre l'aire culturelle méridionale, correspondant notamment à l'usage de l'huile d'olive, et la zone septentrionale, marquée par la culture du beurre, du lard et du saindoux. D'autres plantes présentent-elles cette même opposition d'intérêt/désintérêt ? Les usages mettant en valeur, d'un côté, la graisse d'origine animale et, d'un autre côté, la graisse végétale fondent-ils une possible césure entre des aires thérapeutiques ? Dans le sud de la France, l'emploi du gras animal serait en effet loin d'occuper la centralité qu'il occupe dans la(les) culture(s) du nord[13]. Qualifiée de plante grasse, le nombril de Vénus est fréquemment associé aux corps gras d'origine animale (beurre, saindoux) appliqués en pommade et onguent, dont les propriétés sont considérées comme partie intégrante de l'efficacité thérapeutique à visée vulnéraire et adoucissante. J. Brabant-Hamonic rapporte le même type d'indication en Normandie, où l'on préconise de :

> « Faire fondre les feuilles dans la matière grasse avec de la feuille d'hirondelle (U*mbilicus rupestris*) »[14].

Le phénomène des cultures voisines identifiant dans les composantes similaires de leurs écosystèmes des éléments distincts et divergents est un objet d'intérêt de l'anthropologie de la nature[15]. Les savoirs naturalistes qui relèvent bien souvent de choix arbitraires sur des caractères

11 Citations isolées, à chaque fois par un témoin (deux témoignages pour les mycoses : Tréguier et Huelgoat).

12 Lieutaghi, P., 2009. Badasson & Cie. *Tradition médicinale et autres usages des plantes en Haute-Provence.* Arles, Actes sud, 713 p.

13 D'après la consultation de Badasson & Cie, ouvrage de synthèse sur les d'enquêtes ethnobotaniques menées en haute Provence.

14 Brabant-Hamonic, J., 2002. *Remèdes traditionnels par les plantes en Normandie*. Ed. Ouest France, Rennes, 127 p.

15 Lévi-Strauss, 1962. *La Pensée sauvage*. Paris, Plon, 347 p.
Lévi-Strauss, 1972. *Le Regard éloigné*. Paris, Plon.
Lieutaghi, P. 2008. « L'ethnobotanique, science humaine au miroir des plantes. », in *Aux origines des plantes ; des plantes et des hommes*, ss la dir. De P. Lieutaghi et F. Hallé, fayard, Paris, pp 320-351
Descola, P. 2011. *L'Ecologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*. Ed Quae, Versailles, 110 p.

Genêt à balai en fleur, *balane*

distinctifs des animaux ou des plantes ne tiennent pas pour autant de l'aléatoire ; ils s'organisent en systèmes cohérents, appréhendés comme des transformations les uns des autres, selon des effets d'inversion et de symétrie, où, comme le souligne P. Lieutaghi « au miroir des plantes, se reflètent similitudes et dissemblances qui rapprochent et distinguent les sociétés »[16].

À l'intérieur même de la Basse Bretagne, il se dessinerait des micro-fractures et des territoires à l'échelle de petits pays en regard de certains usages. L'emploi du genêt en fumigation, cité à deux reprises et uniquement dans le pays de Guéméné-sur-Scorff, laisse entrevoir l'écho de savoirs archaïques, disparus en bien d'autres lieux. À-t-on affaire à une « spécialisation » et à une persistance dans la pharmacopée locale ? À Mellan et Plouay (proches du pays de Guéméné), ainsi qu'une commune du pays de Vannes (non définie), le genêt est reconnu pour arrêter l'écoulement de sang. La plante semblerait donc bénéficier de connaissances et de représentations particulières dans une aire élargie au pays Vannetais, voire à l'Ille-et-Vilaine où l'on retrouve cet effet hémostatique selon C. Auray[17]. Il ne s'agit, à l'heure actuelle, que de poser des hypothèses du fait du faible nombre de témoignages. Les interprétations devraient se préciser à la lumière d'enquêtes à venir.

L'usage du tamier (*Tamus communis*) pourrait être circonscrit à une aire située au nord de la Basse Bretagne, allant des alentours de Lannion – Guingamp – Belle-Isle-en-Terre (Trégor) descendant jusque dans le centre à Maël-Carhaix et Poullaouen. Affectionnant les sols neutres ou peu acides, ses caractéristiques biologiques réduisent sa présence dans le sud-ouest des Côtes d'Armor (massif Quintin-Duault, notamment) et le nord-ouest du Morbihan. Dans le Trégor, la plante est fréquemment citée spontanément par les personnes enquêtées[18] ; le *gwir irvinenn* « navet torsadé » se voit attribuer un spectre d'usage résolutif et révulsif contre les rhumatismes et l'arthrite, les hématomes, la rage de dent et les maux de tête. Plante la plus citée dans cette enquête menée en 2002, emplois agrémentés d'une perception, de commentaires et de descriptions détaillés avec minutie, elle apparaît comme une plante de premier plan dans la pharmacopée trégorroise. L'observation est d'autant plus remarquable que le tamier est probablement la plante la moins fréquente dans le milieu naturel au regard de l'ensemble des trente-huit plantes recueillies au cours de l'enquête…

Les fruits rouges du tamier, en chapelet, constituent un signe remarquable qui permet de repérer la plante aisément dans la haie automnale

16 Lieutaghi, P. 2008. op. cité
17 Auray, C., 2011. op cité
18 Gall, L. 2002. op. cité

Essai d'interprétation sur les plantes alimentaires

Les analyses déjà exposées mettent en lumière un carré d'herbes sauvages couramment consommées composé du pissenlit (*Taraxacum officinalis*), de l'oseille (*Rumex acetosa*), de l'ortie et du cresson *(Nasturtium officinale*). Quelques curiosités culinaires interpellent (au nombre de celles-ci le gâteau de faines pilées et la soupe d'épiaire des bois, *Stachys sylvatica*) mais le fait qu'elles ne soient citées chacune qu'une fois ne peut attester d'une pratique populaire étendue ; et, à défaut de nouvelles enquêtes, on pourrait être tenté de les classer au rang d'anecdotes. Au vu des connaissances ethnobotaniques dans ce domaine, on constate une variété relativement faible de plantes alimentaires sauvages issues du collectage sur notre secteur d'investigation.

Tableau X, établi par C. Crosnier[19] : données d'enquête à travers quelques inventaires.

Région enquêtée	Nombre d'informateurs	Nombre total d'espèces utilisées	Nombre d'espèces végétales alimentaires et condimentaires (alimentation humaine)
centre ouest Bretagne	94	136	26 sauvages (boissons comprises[20])
Vercors (Nouallet, 1989)	107	263	75
Morvan & Bourgogne (Crosnier, 1998)	210		113
Lubéron (Amir, 1998)	123	330	80
Région cévenole (Renaux, 1998)			51 sauvages
Cévennes			64 sauvages
Mont Lozère			34 sauvages
Ventoux	50	320 espèces sauvages connues (nommées ou utilisées)	98
(Madon, 2001)		connues (nommées ou utilisées)	

19 Crosnier, C., 2003. « Le terrain comme chemin d'apprentissage. Problématique d'inventaire et de recherche en ethnobotanique du domaine français. Quelles approches et quelles méthodes ». in *Plantes, sociétés, savoirs, symboles*. *Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon. année 2001*. Les cahiers de Salagon 8. Les alpes de Lumière. pp 57-78.

20 Les macérations alcooliques à but apéritif ou digestif sont peu diversifiées. Elles sont essentiellement réalisées à base de prunelle (*Prunus spinosa*), l'alcool incontournable étant le lambig. Un témoin cite une fabrication originale à base de l'ail des ours (*Allium ursinum*). Une femme originaire de Guiscriff témoigne de l'androsème officinale (*Hypericum androsaemum*) macérée dans l'alcool, tout en énumérant une série d'usages médicinaux tirés dans la Médecine du Pauvre. Dès que l'on s'éloigne du centre Bretagne, l'écho remontant du terrain délivre des pratiques de consommation plus diversifiées.

Comme écrit précédemment, on pourrait imputer cette observation au nombre de personnes enquêtées ou au mode d'enquête disparate, mettant en jeu de multiples collecteurs. On peut aussi invoquer l'aspect tardif de nos investigations et le déclin rapide des savoirs populaires... Nous sommes aussi en droit de soulever la question suivante : cette flore comestible est-elle peu prisée en centre Bretagne ? De multiples indices laissent penser que la denrée végétale sauvage recueille une défiance importante. Il n'est pas rare d'entendre : « On nous disait que si l'on mangeait de la noisette de terre, on risquait d'attraper des poux ». Régulièrement, on ressent une mise à distance de la flore, en invoquant des raisons hygiéniques, tel que pour le pissenlit : « C'est toxique, les vaches font pipi dessus ». Le fruit du sureau provoque souvent l'effroi – mais pas systématiquement – : « Tu vas mourir si tu manges ça ! ».

Laiteron rude

À une période comparable à celle de notre investigation, les enquêtes menées en 2003 par F. Creachcadec à Ouessant rapportent six espèces végétales non-citées sur le continent, en centre Bretagne[21]. Dans le pays des Marches de Bretagne (secteur de La Guerche de Bretagne), C. Darrot-Dumusois identifie une série de dix plantes supplémentaires consommées crues, en salade, révélatrice d'un autre rapport à la flore sauvage[22] : le nombril de Vénus (cité comme « salade d'hiver »), la cardamine hérissée et la cardamine des prés, la capselle bourse-à-pasteur, le mouron blanc, trois espèces de laiterons (laiteron des champs, maraîcher et crépus) et la mâche (non-identifiée précisément).ds (cité comme « salade d'hiver »), la cardamine hérissée et la cardamine des prés, la capselle bourse-à-pasteur, le mouron blanc, les trois espèces de laiterons (laiteron des champs, maraîcher et crépus) et la mâche. Non-répertoriée dans les témoignages en centre Bretagne, la fraise des bois est citée au sein de la cueillette des fruits sauvages etc. Toutes ces plantes sont présentes dans la flore de notre secteur d'enquêtes, hormis la mâche potagère (*Valerianella locusta*) ; la mâche carénée (*Valerianella carinata*), quant à elle, est présente sur l'ensemble du territoire[23].

De manière générale, le constat d'un contraste dans l'abord de la flore (pratiques et mode de connaissance) entre l'est et l'ouest de la Bretagne va en s'intenfiant, à mesure que les données s'accumulent[24]. Un dialogue entre trois femmes, chacune originaire d'un secteur bien identifié, résume le propos. Il serait réducteur de tirer des généralités à partir d'un entretien que d'aucuns qualifieront de caricatural, mais il relate néanmoins la réalité. L'une des femmes a grandit dans l'est de la Bretagne (Saint-Méen-Le-Grand) ; les deux autres sont originaires de communes proches de Callac, de Plougonver (hors massif de Quintin-Duault) et Maël-Pestivien (située sur le massif)[25].

> Enquêteur : Est-ce que vous avez vu mangé des plantes sauvages ?
>
> Yvonne : Des pissenlits ! Oui à la vinaigrette. [Saint-Méen, 35]
>
> Augustine : Il fallait les reconnaître aussi. [Plougonver, 22]
>
> Marie : Oh moi, j'ai jamais mangé ça ! [Maël-Pestivien, massif Quintin-Duault, 22]

21 Creac'hacadec, F., 2003. op. cité

22 Darrot-Dumusois, C., 2003. « Association « La Glaneuse ». Enquête et exposition d'ethnobotanique dans les Marches de Bretagne. », DU d'ethnobotanique appliquée, faculté de pharmacie de Lille

23 Une seule personne se souvient avoir vu sa grand-mère manger de la mâche sauvage, à H

24 Bien entendu, nous ne concluons aucunement en l'état que cette différence tire son substrat entre les deux aires culturelles haute Bretagne (parler gallo) / basse Bretagne (parler breton).

25 Enquête réalisée à la maison de retraite de Callac par le pôle de Callac (juillet 2010).

Enquêteur : Est-ce qu'à Plougonver, vous avez vu faire des salades de pissenlits ?

Augustine : Oh, non pas beaucoup. On n'avait même pas d'assaisonnement pour mettre avec, non plus.

Marie : Si, on remplaçait l'huile par de la crème. Pour faire la salade.

Enquêteur : Vous aviez de la salade ?

Marie : Oui, un peu. On en récoltait. Mais pas de pissenlits. Ah non. Ça c'était un poison !

Augustine : Il fallait le reconnaître aussi, parce qu'il y avait toutes sortes de races.

Marie : Moi, je regardais jamais, alors comme ça...

Yvonne : Avant qu'on ait de l'huile, on la mangeait avec du vinaigre et du sucre. Moi, j'ai mangé des pissenlits. Pas mal. On les cachait avec des cailloux, alors ils devenaient jaune. Quand ils étaient jaune, ça faisait des bonnes salades. Un peu comme le cresson.

Enquêteur : Et le cresson, vous en mangiez là-bas à Saint-Méen ?

Yvonne : Ah oui !!

Enquêteur : Est-ce qu'à Maël, vous avez mangé du cresson ?

Marie : Non. Non, non, non.

Enquêteur : Et à Plougonver ?

Augustine : Non

Enquêteur : Pas du tout ? Il n'y avait pas une cressonière près de chez vous ?

Augustine : Oh si, mais c'était réservé aux propriétaires. Il n'y avait pas le droit d'entrer.

Enquêteur : *Kreson, oa ket ba Mael* ? [Il n'y avait pas de cresson à Maël]

Nann. Ma oa, oa un tamm benneket, met neubeut neubeut. [très très peu]. Il y avait d'autres choses dans la rivière, mais pas de cresson. Qui ressemblait, mais c'était pas du cresson...

De cet entretien, il ressort trois profils distincts dans les modes d'appropriation du végétal. Pour l'une des personnes, la flore sauvage des cueillettes est hostile – « C'était un poison ! » – et ignorée – « Moi, je regardais jamais ». Cette personne, originaire des « hauts » sur le massif de Quintin-Duault, représente l'archétype, déjà évoqué antérieurement, de la phobie affichée pour ces plantes. Une seconde interlocutrice reconnaît ne pas savoir reconnaître les différences entre espèces, élément qui contribue à nourrir une méfiance face à un monde peu familier - « Il fallait le reconnaître aussi, parce qu'il y avait toutes sortes de races ». A l'opposé, la troisième femme qui a vécu en Ille-et-Vilaine sait identifier les plantes et témoigne d'un savoir-faire pour blanchir les pissenlits : « On les cachait avec des cailloux, alors ils devenaient jaune. ». Parmi les nombreuses informations fournies par cet entretien, on retiendra d'une part que le fait de savoir identifier les végétaux est au fondement de la pratique de la flore. Et que cette familiarité des usages nourrit en retour (dans tous les sens du terme) les facultés d'observation. D'autre part, sur ce fond « d'écologie des savoirs », on commence à mieux percevoir que les représentations et les usages témoignés en regard de la flore peuvent reflèter autant de cultures naturalistes vernaculaires, inscrites dans des aires géographiques discernables[26].

Au cours d'un autre entretien collectif, la troisième interlocutrice déclare avoir ramasser des champignons dans le bois de Duault, proche de Callac, pratique inconnue de la population locale. Les autres participants à la discussion, originaires du secteur, confirment que « c'était les gens

26 La validation de cette observation requiert d'avantage de données et de développements argumentés qui sortent des objectifs de cet ouvrage.

27 Le témoignage n'est pas isolé ; il est confirmé par d'autres résultats d'enquêtes de terrain.

des villes qui allaient ramasser des champignons ». Le rejet de la flore s'accommode donc d'une peur accrue face aux champignons[27]. Selon ces mêmes témoins, si la cueillette des champignons a pu être récemment pratiquée par certains habitants âgés du pays de Callac, elle s'est acquise grâce à l'influence de personnes provenant de l'extérieur du secteur, et de générations plus jeunes.

Le corpus de données de *Flora armorica* comprend un certain nombre d'informations relatant des usages dont l'origine est extérieure à la Basse Bretagne (consommation de la mâche sauvage, de la fleur de bourrache en salade ; des fleurs d'acacia (*Robinia pseudaccacia*) dans la pâte à beignet, confiture de sureau...). Elles sont livrées par des interlocuteurs originaires d'Eure et Loire, de la Sarthe ou de Haute Bretagne.

Le peu de spécialisation des savoirs en lien avec le végétal sauvage inséré dans l'alimentation pourrait avoir partie liée avec l'éloignement des villes de nos campagnes. C'est du moins une des hypothèses qu'il importerait de vérifier. Jusqu'à l'avènement de l'ère industrielle, la diffusion des savoirs dépendait du rayonnement direct des centres urbains sur leurs périphéries[28]. De nombreux indices montrent que les échanges entre populations d'origines diverses au cours du XX^{e} siècle ont été fondamentaux dans la circulation des savoirs (les migrations saisonnières des ouvriers agricoles, les deux guerres mondiales...). Le témoignage suivant résume l'effet des migrations, de l'exode rural et de la mixité culturelle en bordure des grandes métropoles :

> « J'ai habité à côté à Bédé à côté de Rennes. J'habitais chez une châtelaine. Elle était originaire de Hollande. Elle m'a fait connaître toutes sortes de choses. Elle mangeait les plantes qu'il y avait autour des douves. Elle faisait une marmelade d'ortie pour faire des fonds de tarte. »

L'éloignement géographique de la Basse Bretagne, et de surcroît du Centre Bretagne, des grandes voies de circulation pendant bien longtemps aurait-il entretenu un rejet d'usages et de représentations d'une nature sauvage perçue comme nourricière, notamment par un défaut dans l'approvisionnement des savoirs ? On rétorquera à cela que, notamment, le pays est par tradition ouvert sur les océans qui offrent de formidables voies d'échanges maritimes. La question reste ouverte.

Premier jalon expérimental d'une « écologie des savoirs » en Bretagne, espérons qu'il appelle à l'avenir des approfondissements autour de cette confrontation entre les offres des milieux naturels et les orientations culturelles, afin de mieux cerner l'insertion des savoirs botaniques locaux dans la société bretonne.

28 On pourrait également évoquer l'influence essentielle des monastères et des abbayes dans la diffusion des plantes et de la connaissance du végétal au Moyen Age. Qu'en a-t-il été en Bretagne ?

Monographies végétales

issues des enquêtes *Flora armorica*

Par Viviane Carlier

Vous trouverez dans ces monographies un petit éventail des plantes les plus caractéristiques du Pays du Centre Ouest Bretagne (les plus citées, ou celles jugées plus intéressantes).

Elles sont basées essentiellement sur les collectages réalisés depuis trois ans en Centre Ouest Bretagne et les collectages que j'ai pu réaliser dans le cadre d'animations botaniques pour l'association Skol Louarnig.

Ces résultats d'enquêtes recroisent d'autres données, à titre de comparaison, collectées hors Centre Ouest Bretagne au sein du réseau Flora armorica, ou issues de recherches précédentes comme les mémoires de Diplôme Universitaire en ethnobotanique de l'Association Jardin du monde, les livres de Christophe Auray ou les enquêtes de Auguste Le Roux. Les propriétés des plantes citées proviennent des collectages ; la plupart ont bien d'autres vertus, non énumérées ici, dans la mesure où elles ne sont pas concernées par notre projet. J'ai essayé de restituer les informations les plus brutes possibles sans y intégrer les interprétations que vous trouverez amplement développées ailleurs dans cet ouvrage.

Pour chaque plante figurent : un avertissement, le nom usuel français, le(s) nom(s) breton(s) collectés en Centre Ouest Bretagne, le(s) nom(s) scientifique(s) usités de la plante, sa famille botanique. Puis les collectages regroupés par thèmes.

Afin de garder un repère temporel durable, les lieux et mois de collectage ou la source des informations sont précisés en note de bas de page.

Malgré les mises en garde faites en haut de chaque page, ces résultats d'enquêtes ne sont pas forcément à reproduire, avec un conseil de réserve particulier sur les citations du colporteur Loeiz ar Floc'h dont les indications me semblent parfois douteuses.

Un merci tout particulier à Christophe Auray et Céline Pierson pour leurs textes, ainsi qu'à Jean-Claude Talec pour sa relecture des noms bretons et à tous ceux qui ont contribué aux illustrations.

Attention,
l'Achillée millefeuille entraîne parfois une photosensiblisation si l'on s'expose au soleil après ingestion. Les femmes enceintes ne doivent pas la consommer car elle provoque les règles.

l'Achillée Millefeuille
ou Le Millefeuille
Kraben ki, Millefeuille

Achillea millefolium L.
Famille des Astéracées (Composées)

Plantes du sang qu'elle « stoppe » en usage externe, qu'elle fluidifie en usage interne, nous n'avons presque aucun témoignage breton quant à l' usage médicinal interne de l'Achillée millefeuille, à l'exception d'un soin vétérinaire pour la diarrhée des poulains.[1]

Alliée de l'école buissonnière

Il semblait courant, surtout dans le Finistère, d'avoir recours à l'Achillée mille feuilles pour être dispensé d'aller à l'école, comme ici à Scaër : « Nous, on utilisait [l'Achillée*], on bourrait notre nez [avec], après, le nez saignait, [c'était] quand on ne voulait pas aller à l'école ». [2]

* prononcer « akilé ».

Coupures, hémorragies

À Peumerit-Quintin, quelqu'un atteste que sa belle-mère connaissait une petite plante. « Et elle mettait un produit, quelque chose qu'on achetait dans les pharmacies. Elle préparait une bouillie quand tu avais des blessures profondes. Elle arrivait à soigner ça en 8 jours. Quelqu'un était venu pour un coup de faucille... On venait la voir juste pour ça, pour les coupures qui ne se soignaient pas autrement. »[3]

À Rostrenen, la grand-mère d'un témoin se servait de l'Achillée dans un mélange de plantes (avec le Nombril de Vénus) pour faire une pommade contre les brûlures.[4] A Ouessant, elle s'utilisait macérée dans l'huile.[5]

À Maël-Pestivien, on l'appelait même comme le Plantain *« stankerez ar gwad »*, étancheur de sang [6]… « On mettait la feuille directement sur la coupure et ça s'arrêtait tout de suite »[7] et à Belle-Isle-en-Terre, « lors d'une coupure, on prenait une petite branche de cette plante et on la mettait sur la plaie. Un petit linge était ajouté pour tenir la plante. Elle coupe le sang.» [8]

Plante des femmes

Nous n'avons pas encore eu de témoignages bretons quant à son action remarquable pour soulager les douleurs des règles, mais, à Saint-Goazec, une femme atteste avoir « passé sa ménopause comme une fleur grâce à l'Achillée millefeuille. » [9]

Ses appellations

Louzaouenn an Troc'h, Herbe au charpentier[10], ou encore *Aven ki*, mâchoire de chien, à Plougras et Locarn *; Kraben ki*, Patte de chien, *Vil baourig*, Vilaine pauvrette, *Pen kalet*, Tête dure ou encore *Vinojenn*, petits chemins[11] à Saint-Nicodème[12], souvent appelée Millefeuille ou Akillée, Herbe à la coupure ou Herbe au charpentier en pays gallo[13]… Ses nombreuses appellations devraient attester d'un usage autrefois plus répandu, ne serait-ce pour la confection des bouquets. Aussi, tous les témoignages sont encore les bienvenus aujourd'hui pour que nous puissions compléter la base de données Internet *Flora armorica*.

[1] Mémoire DEA L. Gall 2002+-
[2] Allibert J., stagiaire Skol Louarnig 06/2011 à Scaër
3 Mémoire DEA Laurent Gall 2002
[4] Pôle Callac 12/2009
[5] C.Auray Op.cité
[6] Traduction selon Favereau F. *Geriadur ar vrezhoneg a-vreman*, éd. Skol Vreizh 1997
[7] Pôle Callac 2011
[8] DU Cindy Pavis Belle-Isle-en-Terre
[9] Pôle Coray 03/2011
[10] [13] C. Auray Op. cité
[11] Traduction avec Favereau F. Geriadur ar vrezhoneg a-vreman, éd. Skol Vreizh 1997
[12] Mémoire DEA L. Gall 2002

△Attention, l'Ail cru est corrosif et déconseillé aux personnes ayant l'estomac fragile.

L'Ail cultivé
Kignen,kenian

Allium sativa L.
Famille des Liliacées

Vermifuge

En Centre-Bretagne, l'usage le plus répandu de l'Ail est sans conteste le collier de gousses accroché au cou des enfants pour leur « passer les vers ». Pour certains, comme à Plouay, « à l'aide d'un fil et d'une aiguille, on enfilait 9 caïeux sur le collier, et pour que le collier soit efficace, il fallait un nombre impair de caïeux »[1].

Pour d'autres, à Belle-Isle-en-Terre, « pour empêcher que les vers ne remontent [...] 10 à 15 gousses étaient enfilées sur un fil. Le collier était gardé toute la journée et même la nuit. Cela durait 8/15 jours ».[2]

Par contre, épluchait-on les gousses d'Ail ? Il semble bien que les gousses étaient épluchées. Ce qui explique qu'à partir d'un certain âge, il n'était plus question d'aller à l'école avec…

Une autre technique paraissait moins répulsive (pour les autres en tout cas) comme à Belle-Isle-en-Terre, où « du lait était mis à bouillir. Puis de l'ail coupé en petits morceaux, du sucre était ajouté et laissé à macérer un petit moment. Lorsque le lait était tiède, l'Ail était enlevé et l'on donnait cette préparation à boire aux enfants. Ils devaient être à jeun ».

C'était moins agréable pour les jeunes filles de l'école des sœurs : des gousses épluchées et coupées en petits morceaux étaient mises à macérer dans de l'eau, nous dit une habitante de La Feuillée . « Tous les matins ! On arrivait chacune notre tour avec notre cuillère et toc avant le petit-dej ! […] C'était probablement l'hiver, l'été je m'en rappelle pas. Mais l'hiver oui ».

« Et c'était à la période de la pleine lune qu'ils nous le mettaient »[3]

Deux femmes de Langonnet et Guiscriff en discutent : la première posait l'Ail « à côté du lit aussi quoi. Pour protéger la literie (on avait le petit [l'enfant]), la petite gousse d'Ail ».

La deuxième « Sous la table de nuit » « Nan c'était à côté de mon lit moi. La petite gousse. »[4]

Nulle trace des usages préconisés par Loeiz ar Floc'h :

« Mettre quinze rognures d'Ail […] à faire bouillir lentement dans un quart de litre d'huile alimentaire, et boire une cuillerée de ce breuvage le matin à jeun pendant trois jours […]. Vous pouvez aussi frotter le ventre avec des rognures écrasées » ou « mettre un collier autour du cou et cela les évacuera vers le bas ». [5]

On retrouve un peu partout le terme d'évacuer ou de « chasser les vers par le bas, de faire descendre les vers ».

« Parce que les vers, on les vomissait hein ! Moi j'ai vomi ! C'est pas drôle hein ! »[6]

Fluidifie le sang

À Scaër, une femme née en 1932 témoigne : « Autrement, c'était utilisé dans beaucoup de choses, et même moi-même je l'utilise encore […], c'est très bon pour le sang par exemple […] pour fluidifier le sang. »[7]

Une famille de Belle-Isle-en-Terre fait encore une décoction d'Ail pour soigner les problèmes de tension.[8]

Contre la grippe

Dans les Monts d'Arrée, c'est également un médicament préventif pour protéger des maladies contagieuses comme la grippe. [9] À Huelgoat, une personne précise « L'Ail, c'est très fort et très bon. Ils mettaient pour les vers et les voies respiratoires. »[10]

À Plonevez-du-Faou, une personne originaire de Plouvien mettait les gousses à bouillir dans le lait, comme un grog contre la grippe.[11]

Loeiz ar Floc'h préconisait :« Boire du lait dans lequel a été bouilli de l'Ail pour combattre la toux, l'asthme ».[12]

Vulnéraire

Ailleurs en Bretagne, l'Ail était parfois frotté sur les verrues « pour les passer », mais nous n'avons pas de trace de cet usage au sein de nos enquêtes et ni lors de mes animations botaniques en Centre Bretagne. Cependant, la personne de Scaër déjà citée nous informe « Je sais qu'il y a une dame qui préconisait […] de mettre une gousse d'Ail dans un verre d'eau, le soir, et de boire l'eau le lendemain matin […]. Elle m'avait dit ça pour l'eczéma de mon nez. Elle m'a dit qu'il fallait faire ça. »

Cette dame, « elle est décédée. Elle discomptait comme on dit, c'était une guérisseuse ».

[1] DU N.Le Grand Plouay
[2] DU C.Pavis Belle-Isle-en-Terre
[3] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011
[4] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011
[5] Loeiz ar Floc'h 0p. cité
[6] Collectage collectif Skol Louarnig 2011
[7] J. Allibert, stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[8] DU Pavis Belle-Isle-en-Terre
[9] DU M. Leclère Brasparts
[10] Collectage pôle Carhaix 2011
[11] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011
[12] Loeiz ar Floc'h 0p. cité

△Attention, l'Ail cru est corrosif et déconseillé aux personnes ayant l'estomac fragile. Son alcoolat est très puissant et de mauvais dosages peuvent déclencher des problèmes cardiaques.

L'Ail des ours

Kignen gouin, keugnan gouin

Allium ursinum L.
Famille des Liliacées

Faire son gwad nevez

Une enquêtrice se rappelle avoir collecté à Kergloff, il y a une dizaine d'années, un témoignage sur les plantes dépuratives de printemps : « Il faut que tu fasses ton sang neuf pour le printemps ; c'était surtout important pour les gens les plus faibles. Si tu passais cette étape, tu étais bon pour l'automne, jusqu'au vieux sang».
Des personnes lui ont aussi signalé qu'elles utilisaient le pissenlit et de l'Ail des ours pour aider à faire leur *gwad nevez*.[1]

Avant les collectages *Flora armorica*, je me souviens d'une spézétoise qui me disait qu'on faisait de la liqueur avec l'Ail des ours, mais avec les bulbes, alors qu'à Saint-Goazec, une personne née en 1932 précise : « Alors l'Ail des ours, c'est de ma grand-mère [que je tiens ça], c'est *keugnen gouin* en breton. Donc, c'est de l'Ail des ours et avec ça, moi je fais de l'alcoolat d'Ail des ours. Alors j'achète […] 1L d'alcool blanc et dans un bocal, je mets bourré, bourré, bourré d'Ail des ours. Des feuilles, des pieds, des oignons épluchés […] tout, je bourre mon bocal […] ; et je remplis d'alcool blanc […]. Normalement y'en a qui font avec du lambic. Moi je fais avec cet alcool et je laisse 3 semaines au soleil ou là où c'est assez chaud, comme à côté du radiateur. Mais je n'en ai plus…J'allais en chercher au ruisseau... Tous les ans, fin avril début mai, on m'en amène un cageot.[...] j'prends ça pour le sang […]. Vous trouvez la bonne recette dans Maria Treben [...]. J'ai vérifié dans Maria Trében mais ma grand-mère savait déjà faire tout ça. [...] Ma grand-mère faisait dans du lambic, c'était la même chose que l'alcool qu'on trouve, en plus fort. »[2]

Vermifuge aussi

À Poullaouen, un retraité répond à la question « - Est ce qu'on vous faisait des colliers d'Ail contre les vers? » « - Nous, on nous mettait des feuilles d'Ail des ours autour du cou. C'était contre les petits vers blancs, les oxyures. C'est comme l'Ail, ça fait le même effet.[...] On gardait ça une journée en principe mais, dès que l'on arrivait en haut du village, on l'enlevait : les filles n'aimaient pas ça. »[3]

Aromatique tout de même

J'ai souvent entendu dire que l'Ail des ours était consommé en omelette, dans les salades, cuit ou tel quel comme aromate, mais les témoignages récents n'en parlent pas.

Certaines choses trop évidentes passent parfois à côté des enquêtes. Seule remarque qui témoigne de son usage à Belle-Isle-en-Terre : «N'importe quelle plante lorsqu'elle est en fleur n'est pas bonne. Il faut toujours prendre les jeunes pousses qui n'ont pas subi les outrages du temps. […] L'Ail des ours est poison lorsqu'elle est en fleur ».[4]

S'il prenait à certains de la réutiliser, cette plante s'acclimate très facilement dans les endroits frais d'un jardin plutôt que d'abîmer les sites où elle croît naturellement.

Fleurissement de la vierge

À Belle-Isle-en-Terre, un homme se rappelle qu'avec sa mère, quand il était gosse « le 1er mai, on fleurissait la vierge avec cette fleur ». De l'iris des marais ou de l'aubépine pouvaient aussi être utilisés.[5]

[1] Fer Christiane, enquêtes Spered ar Yezh
[2] *Flora armorica,* pôle de Coray 03/2011
[3] *Flora armorica*, pôle de Carhaix 09/2011
[4] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[5] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

△Attention, l'Ajonc d'Europe est toxique pour l'homme. Sa graine est mortelle.

L'Ajonc d'Europe

Nom local : *Lann-pil*

Ulex europaeus L.

Famille des Fabacées (Légumineuses)

Plante sauvage

« On dit qu'il y a toujours des fleurs en Bretagne, même sous la neige [parce que] l'Ajonc est toujours en fleurs ».
« Des ajoncs, il y en a pas mal de variétés [à La Feuillée], il y a de l'Ajonc qu'était semé, de l'Ajonc de printemps, de l'Ajonc de j'sais pas trop quoi […] Il y a l'Ajonc nain [il s'agit ici de l'Ajonc de Le Gall (*Ulex galii)* et non de *Ulex minor* absent en Finistère] qui pousse dans les garennes, c'est pas la même espèce que celui qui pousse les talus. »[1] Il est amusant de constater qu'on distingue ici plus de variétés que la science n'en dénombre et que les appellations françaises n'ont pas le même sens qu'en botanique.
En breton, Laurent Gall a collecté les noms de *Lann-pil* pour l'Ajonc d'Europe, et de *Lann-kivin* pour l'Ajonc de Le Gall dans la région de Saint Nicodème.[2]
C'est l'Ajonc d'Europe qui est cultivé en grande priorité.

Plante cultivée

Aussi incongru que cela puisse paraître aux personnes qui trouvent que la lande « fait sale », l'Ajonc a été cultivé jusqu'à la moitié du siècle dernier. Une personne vivant maintenant à La Feuillée se rappelle : « moi, sur la côte, j'ai vu des dames aller avec leurs petits tabliers noirs, comme ça, et prendre des graines de landes… pour les semer. »3
« À Brasparts, les ajoncs étaient frappés avec un bâton, les cosses tombaient dans une civière. Elles étaient ensuite étalées afin de sécher. Une fois sèches, les gousses s'ouvraient, seules les graines étaient recueillies puis vendues. »[4]

Nourriture pour les chevaux

L'Ajonc servait de nourriture aux chevaux. « Si la bête mangeait pas tout, ça allait sous la bête après, en litière.»[5] À Belle-Isle-en-Terre, on dit que « l'Ajonc contient une matière qui renforce le cheval comme l'avoine ».
« Le cheval était la force motrice, s'il n'était pas bien nourri, il ne pouvait pas tirer. Après la guerre, le nombre de chevaux a diminué, cette pratique a aussi disparu. L'Ajonc poussait bien par ici car c'est un sol acide, il ne pousserait pas dans la Marne ». « L'Ajonc était coupé avec la faucille en septembre, octobre. Un gros fagot pouvait être mis sur le dos avec une fourche et transporté. L'Ajonc était ensuite broyé soit à la main, soit avec le manège et le cheval. En hiver, de l'Ajonc était broyé par un hache-ajonc. Le broyeur à ajonc était actionné par le cheval jusque dans les années 55-56. Le cheval était attelé sur un timon en bois, il tournait ensuite en rond, pour faire actionner le manège à engrenage, ce qui faisait tourner le broyeur par transmission.»[6]

Une dame de Coray se rappelle que ses parents broyaient les jeunes pousses fraîches avec une machine *pil lann* ou *mekanik pil lann*. Celle-ci fonctionnait grâce à l'action des chevaux dans un manège.[7]

Autour de Brasparts, pays plus pauvre, l'Ajonc était coupé à environ 50 cm de haut. Avant d'être donné aux chevaux, les rameaux « étaient tapés avec un marteau en bois, pour l'assouplir et pour empêcher les piquants de piquer la gorge du cheval ».[8]

Colorant

« Je sais que les vaches quand elles mangent des fleurs d'Ajonc, elles ont un beurre plus jaune ! »
« Ce que viens de redécouvrir l'INRA d'ailleurs. »
« Les vieux fermiers disaient [que] quand on mettait les vaches avec l'Ajonc, le beurre était jaune, très jaune.»
Mais c'est surtout pour colorer les œufs de Pâques que la fleur d'Ajonc servait comme celle du Genêt, de la Violette ou les pelures d'échalotes. On mettait les œufs à cuire dans de l'eau avec des fleurs de Genêt, ils devenaient tout jaunes. Ils étaient mis sur la table à Pâques pour les enfants.[9]

Comme je m'inquiétais d'une personne qui disait « je mange le pétale de l'Ajonc », elle m'a précisé « Mon grand-père faisait ça donc… moi je me baladais avec lui, je faisais pareil, il avait toujours son couteau, il coupait les piquants et il nous sortait les pétales ».[10]

Usages médicinaux

Loeiz ar Floc'h indique : « la fleur peut être donnée aux gens et au bétail, lorsqu'ils ont la colique. Faire bouillir de l'eau sur la fleur d'Ajonc». [11]
G.Kervella relate : « Mettre les neuf articles suivant dans un morceau de toile au cou de l'enfant : de la raclure de sol proche de la table, un morceau de croûte de pain noir, un peu de raclure de table de dessous une miche de pain, un morceau de balai, un morceau de cierge béni, neufs grains de sel, la Bétoine, un morceau de souche d'Ajonc et un fragment de la plante qui guérit les coliques ».

Le seul usage médicinal collecté récemment à Belle-Isle-en-Terre mérite quelque réserve: « Lors du mal de dent, il fallait écorcer un rameau d'Ajonc ou de Bourdaine, *Evor*, et le mâchonner ».[12]

[1] Sortie Pôle La Feuillée 04/2010
[2] Données L. Gall 2002-2006
[3] Sortie Pôle La Feuillée 04/2010
[4] DU M C Pavis Belle-Isle-en-Terre
[5] Sortie Pôle La Feuillée 04/2010
[6] DU C.Pavis Belle-Isle-en-Terre
[7] E. Douadal, stagiaire Skol Louarnig, enquêtes 11/2010
[8] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[9] Pôle de Coray 2010 et divers autres collectages
[10] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2010
[11] Loeiz ar Floc'h Op. cité
[12] DU C.Pavis Belle-Isle-en-Terre

△ Attention, comme beaucoup de plantes de la famille des composées, l'Aurône est déconseillée aux femmes enceintes.

L'Aurône mâle

Sent-bon

Sandrin, Avron

Artemisia abrotanum L.

Famille des Astéracées (Composées)

Origine ?

Comme la joubarbe, l'Aurône fait partie des plantes qui n'existent pas à l'état sauvage en Bretagne mais qui étaient cultivées dans presque toutes les fermes. Quand je suis arrivée en Bretagne en 1993, j'ai reçu une lettre avec un rameau sec d'Aurône d'une personne des environs de Berrien : elle me demandait quelle était cette plante auparavant très répandue. Dès le IX° siècle, on la trouve dans les jardins des monastères, le capitulaire de *Villis*, édité par Charlemagne, recommande sa culture.

« Ça pousse toujours près d'une porte de la maison ces plantes-là, […] j'ai jamais su pourquoi. […] mais elles étaient toujours près de la porte […] ou au-dessous de la fenêtre, tout le temps, tout le temps. »[1]

Les autres collectages confirment que l'Aurône était présente dans tous les jardins mais son lieu de culture n'était pas forcément toujours devant la maison.[2]

Sent-bon

De nombreux témoignages expliquent qu'on calait un petit bouquet d'Aurône dans les piles de linge pour le parfumer et chasser des mites.[3]

D'après les enquêtes de *Flora Armorica*, l'appellation *Avron* semble être en cours à l'est du de Carhaix[4] et *Sandrined* à Saint-Goazec.

Une personne de Langonnet met une feuille séchée d'Aurône dans le tabac à priser ou dans les vases pour parfumer la maison. [5]

Une femme se souvient que, vers Edern, il y avait un pied d'Aurône pas loin de la maison, devant le puits.
Sa grand-mère se frottait les mains avec suivant les travaux qu'elle avait faits. Elle mettait la plante dans les armoires et dans l'âtre s'il y avait eu trop de fumée de cigarette.[6]

Une dame de Huelgoat témoigne :
"Les messieurs se parfumaient avec. Ils frottaient leurs doigts sur les feuilles et passaient leurs doigts derrière l'oreille ».[7]

Souvent, si nous n'avons pas un brin d'Aurône à montrer lors des collectages, les personnes interrogées ne se rappellent pas du nom de la plante.

Une dame de La Feuillée revoit sa mère glisser des feuilles dans son corsage quand elle était de sortie mais elle ne connaissait pas le nom de la plante.[8] À Plévin, on parle d'une armoise pour parfumer les armoires. [9]

Un couple de Belle-Isle-en-Terre signale une plante vivace de 60cm-1m de haut, qui fait du bois. Ces petites feuilles étaient utilisées pour donner une odeur au linge dans les armoires. Elle était glissée aussi parfois dans les poches. [10]

Vertus médicinales inconnues?

Fañch Postic la cite comme Herbe de la Saint Pierre utilisée en ceinture pour prévenir les maux de rein.[11]

Peut-être est-ce d'elle que parle Loeiz ar Floc'h sous le nom d'Inule fétide, qu'il nomme *Avron* : « Cette herbe est efficace contre la dysenterie. Boire chaque jour un litre d'eau dans lequel ses feuilles auront été bouillies. »

De toutes ses vertus médicinales ne pointe qu'une rumeur quant à ses actions emménagogues et abortives. Une guérisseuse de Saint-Goazec la vante « pour les panaris, on enroule la feuille fraîche autour [du doigt] », où d'ailleurs, on l'appelle *Sanndrin*, de *drin*, le panaris.[12]

---

[1] Pôle de Coray 03/2011
[2] Pôle de Coray et La Feuillée 11/2011
[3] Collectage collectif Skol Louarnig depuis 1996
4 Carnoët
5 Pôle de La Feuillée collectage du 09/2011
6 Pôle de Coray collectage du 09/2011
[7] Pôle de Carhaix marché 2011
8 Pôle La Feuillée 04 2010
9 Pôle de Carhaix (marché) 2011
10 DU Cindy Pavis Belle-Isle-en-Terre
11 Fañch Postic cf DEA L. Gall
12 Pôle de Coray collectage du 25/09/2011

△ Attention, l'Avoine contient du gluten, substance que certaines personnes ne tolèrent pas.

L' Avoine
Kerg, Kerc'h

Avena sativa L, A.strigido et peut-être A.nuda
Famille des Poacées (Graminées)

Plante céréalière

Plante céréalière parfaitement adaptée à la pauvreté des sols de Bretagne, l'Avoine, moins exigeante que le froment, y est cultivée depuis très longtemps. Elle a été retrouvée sur des sites datant de l'Âge de Bronze en Méditerranée.[1]

L'Avoine au lit-clos

La balle d'Avoine de la literie évoque des souvenirs agréables : lors d'une discussion entre des participants à mes stages à Spézet. « - C'était recherché, on aurait pu prendre la balle d'orge ou la balle de blé .
- Ah non ! C'était plus rêche ! L'Avoine était plus douce, d'ailleurs j'ai gardé une couette comme ça ! […]
- De matelas y'avait pas, une paillasse en paille d'Avoine, après il y avait comme un gros oreiller , une couette, et on s'engouffrait là-dedans, et puis après il y avait les draps, et puis il y avait l'édredon par-dessus, qui camoufle le tout ; après c'était devenu des édredons en plumes […]
- Et puis, ça sentait bon c'était chaud ! […]
- Et ce qui était intéressant, c'est qu'on changeait ça tous les ans ».
C'était comme un grand sac en toile en tissu très serré, mais plus souple que la toile à matelas et on mettait la balle d'Avoine dedans.
« - La balle, c'était léger, léger, c'était que l'enveloppe [de la graine]. C'était même nettoyé, ça dépendait des batteuses, pour ventiler. […]
- Ma mère attachait un grand soin à ça, c'était bien nettoyé, il y avait plus de poussière… ».[…]
- Et c'était tous les ans qu'on changeait ça, et puis c'était pas perdu, ça allait au tas au fumier. […]
- Et on en gardait un peu en réserve pour les tout petits bébés, parce que celle-là, on changeait davantage, parce qu'ils étaient changés chaque fois qu'il fallait !
- Et puis, on choisissait la balle la plus propre pour le berceau ; en breton, on disait *pelle kelio* (petit matelas en balle d'avoine) ». [2]

À La Feuillée, une femme rigole en disant : « j'ai vu dans une maison un grand plat de riz. Et pour que ça reste chaud jusqu'à manger, [il était] mis sous la couette [en balle d'Avoine]…! ».[3]

La bouillie d'Avoine
yod kerc'h, yod silet[4]

En 1791, L.M. Blanquart de Sept-Fontaines dans son « Encyclopédie méthodique »[5] signale la renommée du gruau d'Avoine breton.

Une dame de La Feuillée se remémore la recette de sa belle-mère. Elle avait « le *sérum*, c'est le liquide qu'il fallait garder d'une semaine à l'autre, le liquide qui restait de la farine mise à tremper. [on mettait le sérum dans la farine et] on rajoutait de l'eau fraîche en remuant bien et on laissait la nuit. [Le matin,] on enlève l'eau qui surnage comme sérum pour la semaine suivante. On met à cuire dans un chaudron en remuant bien pendant que ça épaissit ».[6] « On prenait alors un bâton, « le *baziout* », et on tournait ça pendant des heures pour que ça devienne dur, épais, jusqu'à ce que ça fasse flop, flop, flop. »[7] « Ceux qui n'ont pas de sérum mettent du vinaigre ou de la levure de boulanger ».

Et son mari de renchérir « Il y avait le chaudron au milieu et tout le monde piochait avec sa cuillère. Et alors, ça se buvait avec le lait ribot *laez ribot* ou alors avec du *chistr*, j'prenais du cidre et j'étais pas l'seul ».

L'Avoine vétérinaire

« L'Avoine était donnée pour les mâles en général : chevaux, verrats… pas trop sinon ça les excite ».[8] « Lors des périodes de travaux, on leur donnait en plus de l'Avoine […]et aux vaches aussi, […] l'Avoine, c'est très bon pour la digestion. […] Il ne fallait pas donner trop d'Avoine [aux poules] sinon ça les engraissait et les énervait. […] La paille d'Avoine, qui est plus souple, était réservée pour les vaches en hiver comme litière ».[9] Autour de Spézet, « si un cheval avait des coliques, on le frottait avec un bouchon en paille d'Avoine »[10].

L'Avoine médicinale

« Quand les petits avaient la colique, de l'Avoine était chauffée et mise dans un chiffon cousu afin de faire un cataplasme. Ils allaient mieux ensuite ». « Lors d'un rhume ou d'un coup de froid, le sac d'Avoine était utilisé : il fallait chauffer la poitrine »[11]. À Plouay comme à Cléden-Poher, « on faisait griller 2- 3 kg de graines […] dans la cheminée. On disposait ces graines encore chaudes dans une chaussette ou un sac de préférence en lin et on l'appliquait sur la poitrine ou sur le dos. La personne transpirait beaucoup et cela permettait de soigner les bronchites et les pneumonies. Quand on l'appliquait sur la gorge, c'était pour soigner les angines »[12]. Les mêmes grains pouvaient resservir plusieurs fois[13].

Divers

De nombreuses traditions tournaient autour de l'Avoine : pour la couverture des *loch*, pour la confection des ruches, le pressage du cidre, le garnissage des sabots, passer verrues[14] ou les dartres, pour battre le sols…[15et16]

[1] Van Zeist Wilhem. Recherches palynologiques en Bretagne occidentale. In: Norois. N°37, 1963. Janvier-Mars 1963. pp. 5-19.

[2] Collectage collectif Skol Louarnig 05/2008
[3] Pôle La Feuillée 10 2011
[4] Pôle de Carhaix 2011, Pays de Callac pour *yod siled*
[5] Louis-Marie Blanquart de Sept-Fontaines dans son « Encyclopédie méthodique: ou par ordre de matières par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes »
[6] Pôle La Feuillée 10 2011
[7] DU M.Leclère Monts d'Arrée

[8] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[9] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[10] Collectage collectif Skol Louarnig 05/2008
[11] Du C. Pavis Belle Ile en Terre
[12] DU N. Le Grand Plouay
[13] Collectage collectif Skol Louarnig 11/2011
[14] DEA L.Gall
[15] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[16] DU M.Leclère Brasparts

△ Attention, les fruits de la Bardane, inspirateurs du velcro, se décrochent difficilement de la fourrure des animaux et des cheveux.

La Petite Bardane Karenpitou, Karentez

Arctium minus L.

Famille des Astéracées (Composées)

La Petite Bardane est une plante nitrophile qui affectionne les décombres, on la rencontre surtout au pourtour des habitations et en bordure du Canal de Nantes à Brest. Une personne de Scaër qui connaît bien les plantes médicinales et faisait beaucoup référence au livre de *La médecine du pauvre*, de G.A. BARDIER précise : « C'est une plante très commune, pourtant, je ne la connais pas. Je l'ai cherchée, je me suis très souvent fait des cures avec de la Bardane, mais que je prenais à la pharmacie. »[1]

Pour faire des blagues

C'est souvent avec un sourire moqueur que les hommes se rappellent des blagues faites avec les *spegerezed*[2], *karentens*, ou *karenpitoun*[3] , fruits de la Bardane. A Poullaouenn « Tu lances ça sur les filles »[4] ou à Cléden-Poher « on mettait ça pour rire dans le cou des filles [5]».

Médicinale oubliée ou méconnue ?

Loeiz ar Floc'h décrit bien ses multiples vertus : « Ses racines permettent aux gens de transpirer et d'uriner, luttent contre les croûtes de lait, nettoient le sang faible. Les enfants qui ont la rougeole prendront tous les jours, à jeun, un verre d'eau bouillie sur des racines de Bardane, et la maladie partira rapidement. Les personnes qui ont tendance à avoir des abcès ou des furoncles en boiront et guériront. Les feuilles ont les mêmes propriétés que les racines.

C'est bon, pour les personnes en bonne santé autant que les personnes malades, d'en boire, car c'est une plante qui aide à être toujours en bonne santé.

Elle est très utile contre les abcès, les furoncles, l'eczéma, pour empêcher les cheveux de tomber, nettoyer le sang, soigner les blessures, les dartres. Faire bouillir dans un litre d'huile alimentaire une poignée de jeunes racines tirées de la terre, et vous soignerez avec ceci toutes les blessures apparentes, engelures, brûlures et autres.

Cette plante vaut son poids en or et on la trouve en grande quantité à la campagne[6] ».

En Haute-Bretagne, C. Auray relate : « Les feuilles de la Bardane, nommée *couturiers*, *paissas* ou *paissous* en pays gallo, sont appliquées sur les rhumatismes jusqu'à ce qu'elles sèchent à Peillac ou avec du beurre à Glénac sur les articulations atteintes de goutte. En Ille-et-Vilaine, on faisait « pâmer » (flétrir) les feuilles de cette plante sur la tuile à galette, puis elles étaient frottées avec du saindoux et appliquées très chaudes sur les membres malades...

Pour les gens qui présentaient de multiples furoncles sur la peau ou de l'eczéma, il était également conseillé de boire des tisanes dépuratives. À Peillac, ces affections étaient également traitées par des infusions de racines de « couturier » ou Bardane utiles pour la circulation sanguine et les problèmes de furonculose »[7].

Le seul usage médicinal récolté en Centre-Bretagne semble être importé ou préconisé par les pharmaciens.

«Je me suis très souvent fait des cures avec de la Bardane. […] Ça épure le sang. […] Je prenais racine et feuille. […] Par exemple, là, j'ai eu un eczéma [au nez], et ben je mettais mes plantes à tremper, je buvais la tisane. […] Ça m'avait vraiment soulagé mon nez. […] Pour les maladies de peau, elle est très recommandée. »
«Je sais que ma petite fille, elle a fait de l'eczéma aussi, et le pharmacien lui a fait un onguent à base de Bardane. »[8]

D'autres personnes du sud Finistère ont employé la Bardane pour des problèmes de pancréas et de furonculoses mais également sur conseil du pharmacien.

Usages vétérinaires à rechercher

À Ouessant, où Florence Créachcadec a mené une enquête dans le cadre de son diplôme universitaire d'ethnobotanique, il apparaît un usage vétérinaire : « Elle nettoie l'intérieur du tube digestif des animaux ». « Ils broutent ça naturellement, et on leur donnait quelques fois ». « C'est une plante qui purge ».[9]

Nous n'avons pas eu de témoignage à ce propos en Centre Bretagne. Il serait intéressant d'approfondir les enquêtes autour de cette plante.

[1] Allibert J., stagiaire Skol Louarnig, Juin 2011
[2] Pôle de Carhaix 09/2011 à Poullaouen
[3] collectage collectif Skol Louarnig 2008
[4] Pôle de Carhaix 09/2011
[5] collectage collectif Skol Louarnig 2008
[6] L. Ar Floc'h, Plant breizh evit ho yec'hed Op.cité
[7] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[8] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[9] DU F. Créachcadec Ouessant

△

Attention,
la Bourdaine est très toxique, son bois frais provoque des diarhhées sanguinolantes et son fruit est mortel à forte dose.

La Bourdaine

Koad du, Evor

Rhamnus frangula L., Frangula dodonei Ard.
Famille des Rhamnacées

Multiples appellations

La Bourdaine est un arbuste qui affectionne les terrains pauvres et peu profonds. Elle se rencontre sur les talus, les landes, les lisières de bois ou les jeunes boisements frais à tourbeux[1] . Bien identifié, « le *Koad naer,* bois à vipère, est un bois gris avec des petits points blancs. Quand on le coupe, il y a une barre rouge orange à l'intérieur »[2], la Bourdaine a de nombreuses appellations très localisées.

	Belle-Isle-en-Terre	Monts d'Arrée	St Nicodème-	St Eutrope,
Gwiall			X	X
Koad aer, Koad aered, Koad naer	X			X
koad briz			X	
Coat du		X		
Bois noir		X		
Ivor			X	
Evor	X			
Elf		X		
Evl		X		

Les mannes

Le bois de Bourdaine était assez prisé pour faire les paniers. Une rumeur dans les Monts d'Arrée prétend que sa cueillette a dû être réglementée. Il semble que les gens venaient de loin pour cueillir le bois de Bourdaine. Mais peut-être était-ce aussi pour approvisionner l'usine de poudre à canon de Pont-de-Buis ou encore les herboristes ?
En Pays bigouden, « on coupait tous les ans [des] tiges [de] 1m à 1,20m, pas aussi gros qu'un osier. [Ça pousse en] touffes sur les talus. Il fallait que ce soit coupé régulièrement ». On en faisait des paniers un peu plus lourds que ceux en osier.[3]
Dans le secteur de Belle-Isle-en-Terre, « les paniers en Bourdaine servaient à transporter l'Ajonc broyé ».
Un vannier y disait « qu'il préférait passer une journée entière avec du Noisetier plutôt qu'avec de la Bourdaine. C'était pour l'action sur le corps, il ressentait quelque chose le lendemain. ».[2] « [Les mannes] sont plus jolies si elles sont en blanc et noir.[…] Lors des veillées, chacun avait sa tâche, certains écorçaient les rameaux pour avoir du blanc. Les mannes réservées au transport du linge étaient écorcées. »[4etNB]

Poudre à canon

Plusieurs personnes de Guiscriff et un couple de Lopérhet confirmaient l'usage de la poudre à canon lors d'une enquête du pôle de La Feuillée sur le marché de Brasparts : « La Bourdaine, c'était à la poudrerie de Pont de Buis, on s'en servait pour faire la poudre à canon au début du siècle dernier, il n'y a pas si longtemps que ça. C'était l'écorce. [Il y a un livre sur la poudrerie de Pont-de-Buis qui parle de ça] mais on l'a aussi entendu ».
Un témoin de Brasparts raconte qu' « elle était souvent réquisitionnée pour la poudrerie. ».[5]

Mellifère

« Quand [la Bourdaine] était en fleur, il y avait un essaim dessus, le miel coulait dessus ». « Pour qu'il fleurisse plus, il faut le couper en têtard ».[6]

Purgatif

Son action laxative semble assez connue en Bretagne et Loeiz ar Floc'h en parle largement en lui précisant une vertu vermifuge.[7]
C. Auray le cite également tant en médecine humaine que vétérinaire.[8]
Mais c'est un purgatif drastique dont les herboristes n'emploient l'écorce qu'après deux années de séchage.[9] Son mode d'emploi, autour de Saint-Nicodème, « en écorçant la tige et en tirant la peau jaune » a été transmis par un infirmier pendant la guerre de 14-18.[10]

À noter que Loeiz ar Floc'h lui voue aussi une action parasiticide « contre les poux et leurs lentes ».[11]

Un usage comme calmant des maux de dents est aussi indiqué Belle-Isle-en-Terre.[12]

Baguette magique

À Spézet, une personne se rappelait : « Il ne faut pas frapper les vaches laitières avec [un bâton de Bourdaine], pour ne pas tarir le lait »[13], alors qu'à Guéméné-sur-Scorff[14] comme en Pays gallo « frapper une vache avec un bâton de Bourdaine lui fait pisser le sang »[15].

Autres croyances

Pour un conteur de Belle-Isle-en-Terre, « La baie de Bourdaine rend fou le chevreuil qui la mange. Il va tourner tout autour du champ jusqu'à son épuisement. Ensuite, il va s'endormir. »[16]

[1] CBNB Atlas de Bretagne Op. cité
[2] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[3] DU Caradec Pays Bigouden 2003
[4] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[NB] Témoignage identique à La Feuillée.
[5] Du M. Leclère Monts d'Arrée 2008
[6] Du M. Leclère Monts d'Arrée 2008
[7] Loeiz ar Floc'h Op cit
[8] C Auray Op cit
[9] Loeiz ar Floc'h Op cit
[10] Données L.Gall 2004
[11] Loeiz ar Floc'h Op cit
[12] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[13] Collectage collectif Skol Louarnig 2006
[14] Pôle de Guéméné 2011
[15] C. Auray, Magie et sorcellerie dans les fermes bretonnes
[16] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

△Attention, le buis contient de la buxine, alcaloïde toxique.

Le Buis
Beuz

Buxus sempervirens L
Famille des Buxacées

On appelait le fruit *pod fer* car il a la forme d'un chaudron.[1]

Bombardes et binious

Le bois dur, dense et droit, permet de confectionner le corps des bombardes et des binious : « si un Buis est très vieux, s'il sèche depuis longtemps, il n'est que meilleur, il résonne davantage ». Les branches servaient à confectionner les bourdons[2].

Cuillère de mariées

A Belle-Isle-en-Terre, le Buis était utilisé pour la fabrication des pipes et de la cuillère pour malaxer le beurre (enlever le lait). [3] À la Feuillée, « on faisait les cuillères de mariées qui étaient parfois très travaillées. Les cuillères étaient rangées dans un suspensoir en roue, au-dessus de la table. » [4]

Lotion pour les cheveux

Quelques témoignages comme celui d'une personne de Maël-Carhaix, parle de l'usage du Buis comme fortifiant du cuir chevelu. « Il fallait hacher menu les feuilles et les laisser macérer dans de l'eau froide. Et on rinçait les cheveux avec. Ça marchait . Je me souviens bien, ça sentait bon ! »[5]

Usage médicinal

Je me souviens autour des années 1995 de personnes du Centre-Bretagne m'ayant présenté le Buis un peu comme une panacée, active en particulier en cas de grippe.

Aujourd'hui, aucun témoignage ne semble aller dans ce sens, seule une personne du foyer logement de la Sallette à Carhaix dit : « Ça avait une vertu mais je ne me rappelle plus laquelle» ou encore à Belle-Isle-en-Terre: « Les jeunes pousses de Buis sont mises à macérer dans l'huile au soleil pendant 8-15 jours. [Elles] sont utilisées car c'est le moment où la plante a le maximum de sève. Cette huile est une protection contre les mouches et fait disparaître également les boutons ». À Ruffiac, près de Ploërmel dans le Morbihan, un témoignage d'usage vétérinaire le cite pour faciliter la sortie du placenta, juste après un vêlage, « on donnait une *pâlée** de son quand elle avait vêlé, par ici, ils allaient chercher du Buis, émietté, bien émietté avec un couteau et mélangé à la *pâlée* »[6]. Loeiz ar Floc'h, colporteur spécialisé dans les plantes médicinales, né en 1867, parle de ses vertus médicinales : « Mettez trente grammes de feuilles de Buis à bouillir dans un litre d'eau, en boire le soir longtemps après le souper, et cela agira le lendemain matin. Un litre d'eau vous durera six fois. Pour purger le bétail, mettez cinq fois plus de Buis, mais selon la taille du bétail bien sûr. Vous n'aurez pas de problème de digestion si vous buvez, avant votre repas, un petit verre de vin blanc dans lequel auront été mis à tremper pendant huit jours soixante grammes de feuilles de Buis. Pour faire transpirer une personne dans son lit, mettez quarante grammes de feuilles de Buis émiettées dans un litre d'eau bouillie pendant un quart d'heure, donnez à boire le litre en deux heures, un petit peu à la fois, car cette plante est amère comme la bile. Les personnes rhumatisantes guérissent avec cette plante en sept ou huit mois, si elles en consomment tous les jours sans exception ».[7]

Il serait intéressant de pousser plus avant la recherche sur l'usage médicinal du Buis en Bretagne de manière à confirmer ou infirmer cette rumeur de panacée.

Plante protectrice

L'utilisation la plus répandue du Buis, c'est en tant que plante protectrice associée à la religion.

Un peu partout en Bretagne, «on allait à la messe le jour des rameaux pour faire bénir son Buis. Et on le mettait dans les champs, sur le bord du talus, on piquait le bouquet sur les tombes, et sur la cheminée, et sur la croix, et sur le crucifix au dessus du lit. Parfois du laurier, ça faisait de plus grands bouquets, pour ceux qui voulaient faire valoir leur richesse. »[8] « *Ul louzaouenn da bep park* » (chaque champ avait sa plante remède).[9]

[1] Enquêtes Auguste Le Roux
[2] DU M. Leclère Monts d'Arrée
[3] DU C.Pavis Belle-Isle-en-Terre
[4] Pôle La Feuillée 10/2010
[5] Collectage pôle Carhaix (marché) 04/2011
* Pâlée : pâtée en gallo (http://www.lexilogos.com)
[6] C.Auray, Remèdes traditionnels en Bretagne Op. cité
[7] Loeiz ar Floc'h, Plant breizh avit ho yec'hed Op. cité
[8] Collectage pôle La Feuillée 10/2011
[9] Collectage pôle Carhaix (marché) 04/2011

△

Attention,
le pollen de châtaignier
est allergène et la
châtaigne peut également
être responsable d'allergie

Le Châtaignier

Kesten, Gwez kistin, Kistin

Castanea sativa L.
Famille des Fagacées

Ramassage des châtaignes

La châtaigne est encore très ramassée, en Centre-Bretagne comme ailleurs. Il y a beaucoup d'arbres qui ont été cultivés sur les talus pour avoir des variétés à gros fruits[1].
Les châtaignes, *kistinig*, étaient presque toujours grillées ou cuites à l'eau, aucun témoignage à ce jour ne parle de confection de farine, de confiserie ou de pâtisserie. À Coray, on disait que « manger des châtaignes crues donnent des poux ».
Une personne de Belle-Isle-en-Terre explique : « Les châtaignes *kistin* étaient étalées au grenier et ça restait quelque temps. Elles étaient ensuite grillées ».[2]

Le Korn boud

Le *korn boud*, c'est une trompe musicale, l'ancêtre de la bombarde peut-être. À Spézet, l'école de musique s'appelle *korn boud*. Sa directrice a réalisé un *korn boud* lors d'un stage avec Erwan Lhermenier. Elle nous explique « Le *korn Boud* est fait avec de l'écorce de Châtaignier de 7 ans poussant dans un endroit assez humide, récoltée en montée de sève ».[3] À Belle-Isle-en-Terre, « des trompes étaient [aussi] réalisées en Châtaignier ou en Saule. Pour décoller l'écorce, les enfants tapaient dessus avec le manche du couteau mais pas trop fort pour ne pas l'esquinter. Puis cette écorce était maintenue avec une épine de *spern du* (Prunellier). Un bout de saule écorcé servait de hanche. »[4]
Un témoignage similaire à Poullaouen précise : « Quand la sève a bien monté […], on prenait une branche qu'on découpait en spirale […] Et après, on arrivait à détacher l'écorce et on l'enroulait .[…] On mettait un bout de bois de la taille de mon doigt tout en bas, et on soufflait dedans. […] Ça faisait un sacré bruit ! Ça faisait peur aux vaches! »[5] Mais un couple de Belle-Isle-en-Terre met en garde :« ce […] n'était pas forcément conseillé car l'arbre pouvait en mourir. »[6]

Butun-marmous

Et comme partout, à Belle-Isle-en-Terre, Coray, Carhaix, Spézet et ailleurs, il y avait les cigarettes faites par les enfants : le *butun marmous*. « On ramassait les fleurs quand elles étaient en pleines fleurs. On broyait ça un petit peu […], on faisait sa cigarette avec »[7]. Un monsieur de Carhaix nous parle du « tabac des prussiens » : « à une feuille de tabac coupée en fine lamelles – ce tabac était cultivé chez soi , on ne savait pas le sécher ni le préparer, c'était pas bon - on rajoutait des fleurs de Châtaignier pour que ce soit moins fort. On l'appelle comme ça parce que c'est ce qui se faisait dans les tranchées en Prusse, en 14-18. Et ce tabac-là n'était pas du tout pour les enfants ! »[8]

Sifflets et jeux

Beaucoup de personnes quinquagénaires gardent le souvenir des couronnes confectionnées avec les feuilles de Châtaignier. On devenait roi des bois ou roi du monde.[9] Un autre jeu consistait à en détacher le limbe sans casser les nervures.
Les jeunes rameaux servaient à faire des sifflets, « on avait que ça dans le temps pour s'amuser".[10] Et, selon un autre coraysien, le sifflet en Châtaignier se conservait mieux que celui en Sureau. On faisait aussi des lance-pierres et je me rappelle un ancien spézétois qui avait sculpté tout un tas de jouets en rameaux de Châtaignier.

Objets quotidiens

Des petits objets comme le *klissenn*, qui sert à retourner la crêpe, étaient en bois de Châtaignier[11], mais encore les anches d'instruments de musique, des cannes, casiers à crabes ou homards[12]… En vannerie, les montant des paniers étaient parfois en Châtaignier. [13] Les barriques pour le cidre pouvaient aussi être en Châtaignier. [14] Son bois n'est pas un bon combustible, il « claque ». Des meubles et menuiseries étaient aussi confectionnés en Châtaignier mais il fallait faire attention car il se fend facilement.[15]

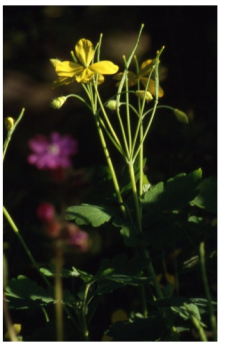
Amulette

Le Châtaignier est considéré comme un bois acide. À Carhaix, une collectrice de *Spered ar Yezh* se souvient d'une amulette faite avec 9 plantes dont du Châtaignier.[16]

[1] témoignages 2001, à Spézet, souvenirs personnels
[2] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[3] Pôle de Coray 06/2011
[4] Pôle de Carhaix 06/ 2011
[5] Pôle de Carhaix 06/ 2011
[6] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[7] Daoudal E ; stagiaire Skol Louarnig, Coray 11/2010
[8] *Flora armorica* Salon biolojik de Carhaix 11/2011
[9] Pôle de Coray 2011.
[10] Daoudal E ; stagiaire Skol Louarnig, Coray 11/2010
[11] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[12] Donnée Auguste Le Roux
[13] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[14] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[15] *Flora armorica* Salon biolojik de Carhaix 11/2011
[16] Pôle de Carhaix, 2011

△

Attention, la Chélidoine est toxique et son suc est très corrosif (pas de contact avec les yeux)



La Chélidoine

Herbe à verrue

Oad velenn

Chelidonium majus L.

Famille des Papavéracées

La Chélidoine n'est pas souvent nommée en breton dans le Centre-Bretagne. On l'appelle le plus souvent Herbe à verrue, parfois Chélidoine, quelques fois *Louzaouen ar gwenanennou* et *Sklaerig vras*. Laurent Gall cite *Sklaeren vraz* à Peumerit-Quintin et *Oad velen* à Saint Nicodème. Il serait intéressant de pousser plus en avant les investigations concernant le territoire de ses appellations.

L'Herbe aux verrues

Presque unanimement connue, même si tout le monde ne l'a pas utilisée, la population locale sait que la Chélidoine sert à soigner les verrues.

Une personne de La Feuillée croit que son emploi est très récent, et qu'avant, on utilisait plutôt l'Euphorbe (ici, elle parle de l'Euphorbe fluette). À Coray, une personne se souvient de ses parents, grands-parents et arrières grands-parents l'utilisant, tout en précisant « Elle pousse souvent le long d'un mur ; il ne faut pas la manger, c'est un poison ». Mais cette personne a aussi habité dans l'Eure-et-Loire[1]. À Scaër, une dame se souvient « d'un vieil instituteur, qui connaissait très bien le breton, qui était Scaërois. C'était pour un de mes enfants, qui avait des verrues, alors il est revenu avec une grosse touffe».[2]

Des données isolées font mention qui de l'utilisation de la racine, qui de l'application sur les plaies. Ces données, peut-être des confusions, demandent à être confirmées par d'autres témoignages. Aux Fougerêts, Christophe Auray a également collecté « le jus de la racine est meilleur ».[3]

C'est le suc jaune oranger qui s'écoule de la tige cassée qu'il faut appliquer directement sur la verrue. Pour certains, c'est « matin et soir »[4], pour d'autres, c'est « régulièrement, (elle devient noire puis elle tombe)»[5], pour d'autres encore, il s'agit d'en mettre trois fois par jour ou à chaque fois qu'on passe devant la plante.[6]

Louzaouenn ar daoulagad

L'étymologie de Chélidoine étant *kelidon* en grec, hirondelle, semble être une référence à l'emploi du suc par les hirondelles pour aider les oisillons à ouvrir leurs yeux. Certaines extrapolations ont valu de très graves atteintes oculaires à des personnes ayant voulu utiliser le suc de la plante directement dans l'œil. Cependant, il semble que dans la région nantaise, on ait appliqué le suc de Chélidoine sur les paupières des yeux fatigués.[7] Et à Ruffiac, lorsque l'œil des vaches devenait tout blanc après une infection, on n'hésitait pas à y mettre « une goutte du jus de l'herbe éclaire. » Évidemment, « I' *beuyait** après […], l'œil devait être définitivement perdu ».[8]

Nous n'avons pas trouvé trace en Centre Bretagne de ce type d'usage.

Sklaerig vras

Il semble que dans certaines régions, la Grande-Eclaire soit considérée, en association avec la Joubarbe et l'Aubépine, comme protectrice contre la foudre. Il serait intéressant d'investiguer sur ce terrain en Centre-Bretagne et en Bretagne.[9]

Nettoyage des planchers

La première fois que j'ai entendu parler de la Chélidoine pour frotter le plancher des salles de classe, j'ai cru à une confusion. Je n'ai alors pas jugé utile de noter quoi que ce soit. C'était une erreur car une dame de Plumelec disait cet été : « on le frottait sur les planchers de la cuisine, sous les lits, cela donnait une belle apparence. Le plancher sous le lit qui n'était pas verni, ni ciré, cela donnait une belle teinte (il fallait le faire en moyenne tous les 15 jours).[10] » :

aucun témoignage ne doit être *a priori* considéré comme farfelu ou inutile.

---

[1] Daoudal E. stagiaire Skol Louarnig 11/2010.
[1] Allibert J. stagiaire Skol Louarnig 06 2011

[3] C.Auray, Remèdes traditionnels en Bretagne Op. cité
[4] DU N.Le Grand Plouay
[5] DU C.Pavis Belle-Isle-en-Terre
[6] Souvenirs personnels

[7] Collectage collectif Skol Louarnig 10/2006
* *beuyer* : beugler,crier en pleurant en gallo
[8] C.Auray, Remèdes traditionnels en Bretagne Op. cité
[9] Sainte Barbe et Sainte Fleur, Hagiographie, ethnobotanique et traditions locales, Jean-Loic Le Quellec
[10] Pôle de Guéméné/Scorff 08/2011

Le Chêne
Koad Derv

Quercus robur L.
Famille des Fagacées

Bois de construction

Le bois du Chêne, *koad derv*, est utilisé comme bois d'œuvre pour réaliser les poutres de maisons, l'axe et les rayons des moulins, les bras et les moyeux des charrettes, « pour tout ce qui est soutènement, poteaux », et les traverses de chemin de fer. « C'est un bois dur et il ne pourrit pas vite ».

Les roues des charrettes étaient constituées de trois bois différents : la jante en Chêne, les rayons en acacia *(Robinia pseudacacia)*, le moyeu en if *(Taxus baccata)* ou en Chêne.

Bois de chauffage

À Belle-Isle-en-Terre, comme dans beaucoup d'endroits avant le remembrement, le bois de talus était « coupé tous les 9/12 ans. Les fagots (branches de Noisetier, de Hêtre, de Chêne ou de Saule) étaient confectionnés en hiver (janvier, février, mars) et charroyés au printemps. Ils étaient confectionnés « avant la montée de la sève » ». 500 à 600 fagots étaient réalisés chaque année. Pour les assembler, on avait aussi recours au Chêne « Les jeunes branches sont comme de la ficelle ».[1] On confectionnait des liens pour les fagots et les balles d'ajonc. [2]

Le tannage

« On extrayait les tanins de l'écorce du Chêne pour tanner les peaux. Ça évitait les putréfactions, et on faisait du cuir après ».[3]

Vers Lampaul-Guimiliau « ils faisaient du tan, c'est un moulin à tan, il y a tous les marteaux qui sont là, les bûcherons qui étaient à couper le bois, récupéraient l'écorce… Ça servait après dans les tanneries pour travailler le cuir. L'écorce était broyée puis envoyée dans les tanneries ».[4]

Vannerie et objets quotidiens

Le bois de Chêne, *Koad derv*, est noueux mais également dur. On fabriquait des meubles avec et des échelles aussi. « Le pressoir était en Chêne, il a un bois lourd lorsqu'il est sec ». Le pressoir, *pressouer* et le concasseur de pommes, *malouer* étaient transportés par des chevaux et passaient de ferme en ferme.

Pour faire les paniers, autour de Belle-Isle-en-Terre, « l'armature des mannes était constituée de 16 poteaux en Chêne » parfois fendus en deux.[5]

Arbre bienfaiteur

C'est contre la diarrhée des bêtes que semblent exclusivement exploitées les propriétés astringentes du Chêne. C.Auray indique que c'était « la deuxième écorce de Chêne » encore nommée « petite pluche ou pluche en d'dans » qui servait à faire la décoction. [6]

Loeiz ar Floc'h préconisait aussi cet emploi pour la diarrhée des hommes ainsi pour les crachements de sang. Il précisait qu'en usage externe « elle sert à laver les crevasses, les blessures, les tumeurs et autres, à gargariser la bouche quand on a mal à la gorge. »[7]

Et on savait aussi que « dans le temps, dans certains chênes creux, il y avait des abeilles ».[8]

Quelle place occupe maintenant dans nos cœurs l'arbre vénéré par les druides, celui qui fournissait le précieux gui récolté par les druides? Certains arbres remarquables ont été préservés à travers les siècles. Ils ont été recensés par le Forum Centre Bretagne Environnement. On peut, pour exemple, observer dans différents endroits du Centre-Bretagne le « Chêne de Lestrezec » à Berrien, « le Chêne du Cloître » à Landeleau, « le Chêne de Rostich » à Plouray, « le Chêne du Goaker » à Châteauneuf-du-Faou (ci-dessous) « le Chêne pressoir » à Loperec, « le Chêne de Gwen Hir » à la Trinité-

[1] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[2] Données Auguste Le Roux
[3] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[4] Pôle de La Feuillée 10/2011
[5] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[6] C.Auray Op.cité
[7] Loeiz ar Floc'h Op.cité
[8] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

Langonnet, « l'arbre à palabres » à Poullaouen.
« Durant les travaux d'extérieur, si quelqu'un avait mal au dos, il fallait aller se frotter le dos sous un arbre mais pas n'importe lequel, jamais sous un if ou sous un hêtre, c'est un arbre frigo. Le Chêne, *koad derv*, était employé car il a l'écorce rugueuse. Les vaches se frottent également aux arbres en général mais elles se dirigeront de préférence vers les chênes. » [9]
J'ai collecté un témoignage similaire au village de Poul-Fétan, à Quistinic (56) où une journaliste me disait que sa mère allait se mettre le dos à un Chêne quand elle n'était pas bien.[10]

Boissons

Café de glands

Pendant la guerre, une dame du foyer logement de Carhaix explique : « On faisait aussi du café avec les glands verts. Il fallait les décortiquer et les faire griller en remuant tout le temps pour qu'ils ne brûlent pas. On les passait au moulin à café après».[11]
Un Feuillantin apporte le même témoignage : « Mais ça c'était pendant l'occupation, ma mère, elle les épluchait je pense, elle les torréfiait à la poêle […] Puis elle faisait le café dans les anciennes cafetières métalliques. Après elle a cultivé la chicorée. »[12]
Cette pratique était aussi en usage à Saint-Nicodème et Callac.[13]

Loeiz ar Floc'h indique leurs propriétés : « Les glands, grillés comme du café et moulus, deviennent un très bon médicament pour les enfants qui ont des croûtes de lait et des abcès (*olosennoù*) dans leur cou ou ailleurs. Le café de gland est bon aussi pour les personnes trop maigres. Boire un demi-litre chaque jour avec du sucre. »

À Belle-Isle-en-Terre, pendant la guerre, les glands étaient ramassés puis vendus. « C'était bien payé ». Le témoin pense qu'une partie était ensuite grillée pour faire un substitut de café, le reste rentrait peut-être dans l'alimentation animale.[14]

Wezenn derv, piquette de glands

Ce témoin carhaisien qui en a « souvent vu faire à Brest dans sa famille », en a bu et trouvait ça bon, mais il n'en a jamais fait lui-même. « On faisait une piquette avec les glands [verts]. Il fallait les décortiquer et les mettre à macérer dans de l'eau et du sucre. […] Il fallait laisser après, mais je me rappelle que le bouchon sautait comme du champagne. Pour un litre d'eau, il fallait mettre un fond de glands dans la bouteille. On pouvait encore utiliser les mêmes glands plusieurs fois. » [15] Un témoignage similaire a été noté Belle-Isle-en-Terre.

Un usage unique également issu des collectages de Cindy Pavis stipule un rôle conservateur voire aromatique aux feuilles : « Le fromage de chèvre était emballé dans deux feuilles de Chêne et coincé avec des pics en bois ».[16]

Litière et nourritures pour les bêtes

Autour de Belle-Isle-en-Terre, toujours, les feuilles mortes de Chêne et de noisetier étaient ramassées grâce à un râteau en fer pour la litière des animaux.
Suivant les endroits comme ici à Carhaix, « on mettait les cochons sous les glands pour qu'ils les mangent ». « Moi, j'ai fait des truies. Mais pas comme on fait maintenant. Une quarantaine de truies, dans la forêt de Duault. Et on mettait un fil tout autour pour pas qu'elles aillent plus loin. Au moment des *piz moc'h* (pois des cochons= glands, *mez* à Plougonver), au mois de septembre, il n'y avait pas besoin de donner à manger».[17] Par contre, vers la ville, les religieuses les faisaient cuire avant de les donner aux cochons. [18]
Loeiz ar Floc'h précise que « La farine de glands est bonne pour redonner des forces au bétail, et aux porcs surtout ».[19]

Jeux

Glands et galles (provoquées par l'insecte *Andricus Kollari*) fournissaient prétexte au jeu : « nous, on jouait aux canettes avec [les galles], c'étaient des billes en bois finalement»[20]et d'ailleurs, à Saint-Nicodème, le jeu s'appelait *kannetenn koad*[21]. A Coray comme ailleurs, les petites filles se paraient de boucles d'oreilles et les garçons fumaient la pipe. Des petits animaux ou des petits bonhommes étaient aussi fabriqués avec les glands, quand ils ne servaient pas de projectiles.[22]

Encre

Toujours à Belle-Isle-en-Terre, les *arvallo gallez*, galles du Chêne, servaient à enlever les taches d'encre autour des encriers. Il fallait les couper en deux et frotter, « cela bouffait l'encre »[23]. Alors qu'à Carhaix, avec les galles mises à tremper dans l'eau froide « on obtenait de l'encre que l'on utilisait avec une plume pour l'école »[24].

Dictons, croyances

À Spézet, un voisin me disait qu'autrefois, on brûlait une souche noueuse qui devait se consumer jusqu'au nouvel an, ça permettait de brûler les discordes en même temps.[25]On retrouve cette coutume vers Belle-Isle-en-Terre où « un morceau de bûche dure à fendre (une tête de souche en Chêne par exemple) était gardée : c'est bon pour la bûche de Noël, *kef nedeleg*. Elle durait deux trois jours ».[26]
Quelqu'un, aujourd'hui sur Carhaix, se souvient qu'enfant, « quand on voyait les glands par terre, on se disait ce sera bon pour l'année prochaine ».

[9] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[10] Souvenir personnel autour de 2005
[11] Pôle de Carhaix Foyer logement de La Salette
[12] Pôle de La Feuillée 10 2011
[13] Pôles de Callac
[14] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[15] Pôle de Carhaix, marché 2011
[16] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[17] Pôle de Carhaix , 2 personnes différentes 2011
[18] Pôle de La Feuillée 11/2011
[19] Loeiz ar Floc'h Op.cité
[20] Pôle de La Feuillée 11/2011
[21] Pôle de Callac 2008
[22] Pôle Coray + divers + Donnée Auguste Le Roux
[23] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[24] Pôle de Carhaix 11/2010
[25] Souvenir personnel autour de 1995
[26] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

△

Attention, une forte consommation alimentaire de Consoude pourrait provoquer des cancers fulgurants du foie.

La Consoude

Consoude

Symphytum asperum , S. officinalis L.
Famille des Boraginacées

Origine

En Centre-Bretagne, il y a de forte chance pour que les Consoudes, officinales comme rudes, soient issues de culture. En effet, ces espèces bien qu'affectionnant les sols riches en nitrates préfèrent les sols basiques : elles poussent là où des apports d'engrais calcaires ont pu être déposés (bord du Canal de Nantes à Brest ou fossés).
« Y'en a plein dans ma rue pour aller à Roudouallec. Et ça, ça vient de la guerre de 14 où on avait demandé aux

cultivateurs de la commune, pas seulement de St Goazec, de partout, de cultiver de la Consoude, parce que c'est bon, la racine de Consoude, pour les blessures, qui soudent, vous voyez, les blessés de guerre. […] Ça vient d'après la guerre de 14, je suis certaine, c'est une histoire que Mr Poupon m'a dit depuis 40 ans, je suis certaine de ce que je dis. ». Cette personne se souvient même que des plants avaient été distribués.[1]

La Consoude qui ressoude

C'était bon « pour les blessés de guerre », mais aussi pour les « problèmes circulatoires » et le « mal partout ».
« Ça, j'ai fait avec de l'alcool blanc, de la racine de Consoude coupée, mise en macération, on nettoie bien les racines [sans les éplucher] , on les lave, on les coupe en petits bouts et on les mets 3 semaines dans de l'alcool blanc ». « formidable, on frotte ou on met une compresse avec cet alcoolat ».
Cette ancienne couturière cite la recette comme étant dans « La Pharmacie du Bon dieu » de Maria Treben. Du coup, on ne sait plus comment on conseillait de l'utiliser : en cataplasme de feuilles, en pommade de racine… ?
Il serait intéressant d'avoir d'autres témoignages à ce propos.
Une autre personne des environs de Glomel pensait que c'était un instituteur qui avait promu cette culture dans son secteur géographique. [2]
Lors d'une animation à Poul Fétan en Quistinic (au nord d'Hennebon), une dame expliquait avoir réussi à guérir une tendinite avec de la pommade à base de Consoude. Comme cette pommade était blanc beige, on peut supposer qu'elle était à base de racine de Consoude. Elle se frictionnait tous les soirs avec et sa tendinite est passée. Nous ne connaissons hélas pas l'origine de cette recette.[3]
À l'Ecole des Plantes, Clotilde Boisvert, ethnobotaniste, nous enseignait que les gitans conservaient une racine de Consoude fraîche dans un bocal : ils la jugeaient active au point de faire disparaître les vieilles cicatrices. Et qu'en cas de fracture, il fallait se panser avec sa feuille.[4]

À noter que le colporteur Loeiz ar Floc'h, qui l'appelle *Konsortenn, Louzaouenn-an-troc'h* et *Louzaouenn-ar-goañvennoù*, la conseille « pour arrêter les coliques, la dysenterie, pour les personnes qui crachent du sang. Faire bouillir et en boire de l'eau à volonté. Aussi efficace pour les gens que pour le bétail »[5].

Nouvelles pratiques Jardinage

De nombreuses personnes citent la Consoude comme excellente en mulching ou en purin reminéralisant pour le sol, particulièrement conseillé comme engrais pour les tomates. [6 et 7]

Plante alimentaire

À l'heure actuelle, la cuisine à base de plantes sauvages est très à la mode. La Consoude en beignets, comme le conseille F. Couplan qui lui confère une saveur de poisson, est excellente. Mais il faut rester vigilant et ne pas trop en consommer : elle contient des alcaloïdes pyrrolizidiniques, surtout dans sa racine.[8]

[1] Pôle de Coray, St Goazec, 03/2011

[2] Skol Louarnig, collectage collectif 03/2011
[3] Skol Louarnig, collectage collectif 06/2008

[4] Souvenir personnel
[5] Loeiz ar Floc'h , Plant breizh evit ho yec'hed Op.cité
[6] J.Allibert stagiaire Skol Louarnig 06/20112011, Scaër
[7] Pôle de La Feuillée marché de Brasparts 11/2010
[8] Couplan F. Le régal végétal, Encyclopédie des plantes comestibles et toxiques de l'Europe, éd. Sang de la Terre 2009

△

Attention,
le latex contenu
dans les euphorbes est
corrosif.
Il ne faut surtout pas
l'appliquer sur les yeux ou les
muqueuses.

Les euphorbes
Laez bleizh

Euphorbia amygdaloides L., E. peplus L.,
Euphorbia lathyris L.
Famille des Euphorbiacées

Laezh bleizh

Les euphorbes ont une inflorescence bien particulière, appelée « cyathe », qui les distingue des autres plantes - avec notamment des croissants nectarifères pour attirer les insectes, un fruit en ballon pendant au bout d'un fil et leur absence de pétales colorés. Le lait qui exude à la cassure de la plante confirme la détermination.
Elles semblent toutes bénéficier de la même appellation en breton « *Laezh bleizh* » que ce soit la grande Epurge, parfois appelée *Flamoad*, à la réputation souvent controversée de « chasse-taupe ».

L'Euphorbe des bois, la plus commune *(E. amygdaloides L.)*

ou encore l'Euphorbe omblette, *Euphorbia peplus L.*, présente un peu partout dans les jardins.

Plante des verrues

Beaucoup de personnes se souviennent avoir utilisé le lait bleuté de l'Euphorbe des bois pour soigner les verrues en précisant bien qu'il ne faut pas mettre le jus sur la peau saine pour ne pas la brûler.[1]

Un homme de Kergrist-Moellou dit la trouver « *Evit soanial ar gwenann* », pour soigner les verrues. « c'est plus facile quand il y a plus de jus. Quand la sève monte ».[2]
Il s'agissait ici vraisemblablement de l'Euphorde des bois puisque le témoin précise qu'il la trouve: « *Ba girzhi,* dans les talus avec une « terre ni riche, ni pauvre mais plutôt pauvre ».

À La Feuillée, une collectrice était assez étonnée car la personne qu'elle questionnait sur la Chélidoine pour son action sur les verrues, lui a dit qu'elle ne connaissait pas cette plante. Mais elle lui a montré la petite Euphorbe, celle qui pousse partout autour des maisons et dans les jardins. Et c'est avec celle-là qu'elle soignait les verrues. Et même sa petite fille l'utilise aussi maintenant.[3]

A Plourac'h, une personne indique: « On trouvait aussi une plante dont je ne connais pas le nom et qu'on appelait *Laezh bleiz.* […] On les cassait et ça faisait un petit lait jaune qu'on mettait sur les verrues. Parce que les gens, dans le temps, ils avaient plein les mains de verrues. »[4] Ici le nom de la plante en français est également inconnu.

Domaine vétérinaire

Loeiz ar Floc'h en parle ainsi, « on trouve facilement cette plante à la campagne, mais il faut faire attention car c'est un poison. Entre les mains des vétérinaires, l'huile qui en sort désenfle les œdèmes des pattes du bétail, le purge en cas de selles dures. Lorsque l'on en met sur les dartres, l'eczéma sec, elle nettoie et détruit le mal, mais il y a mieux. »[5]

L'Euphorbe douce

L'Euphorbe douce (*Euphorbia dulcis)* est une espèce assez proche de l'Euphorbe des bois. Elle a des croissants nectarifères souvent rougeâtres, arrondis au lieu d'être en forme de cornes.
Cette plante est présente au bord du Canal de Nantes à Brest et il convient de la préserver car elle fait partie de la liste rouge des espèces menacées du Massif armoricain.[6]

[1] Lors des sorties botaniques que j'encadre depuis 1993
[2] Enquêtes L.Gall 2004-2005
[3] Pôle de La Feuilllée 09/2011
[4] Pôle de Callac 07/2010
[5] Loeiz ar Floc'h Op.cité
[6] Conservatoire National Botanique de Brest

△

Attention,
la Fougère aigle
contient de la filicine,
substance qui peut
engendrer la cécité, la plante
adulte est cancérigène.

La Fougère aigle
Raden (partout)

Pteridium aquilinum Kuntz.
Famille des Dennstaedtiacées

Matelas, litières, pipi au lit

À Belle-Isle-en-Terre, lorsqu'on nettoyait les talus «Les fougères *raden* étaient gardées » pour la litière des vaches. «Pour les grosses [fougères], le bas de la tige était enlevé, le haut [la fronde] était coupé en deux».[1] À Plouay, une dame relate les dires de sa grand-mère qui habitait Josselin « on faisait des matelas de fougères contre les pipis au lit des enfants».[2]

Coups, bleus, piqûres

«Lorsque l'on se cogne, pour éviter la formation d'un bleu, on peut frotter l'endroit du choc avec le liquide contenu dans les tiges de fougères. »[3] à Plouay. Et Loeiz ar Floc'h précise : «Jadis, lorsque l'on était piqué, on posait dessus de l'écorce de frêne mélangée avec du gluau de fougères. »[4]
Et Christophe Auray cite une personne de Fougeray « C'est efficace ! Tu coupes le pied noir et tu appliques le jus gras après une piqûre de guêpe » car « ça brûle le poison, ça n'a p'us l' temps de passer l' sang ». [5]

Toits, cabanes, balais et palissades

« On enfilait [le genêt sur des fils de fer, comme du canevas] pour faire les murs, et puis on mettait quand même une espèce de charpente, quoi des bouts de tronc ou ce qu'on trouvait ; et on avait un cabanon comme ça, avec un toit en fougère. Et notre pressoir à cidre il était dans un cabanon comme ça. C'était assez grand. Et puis on mettait ça au ras du talus et quand on mettait le cidre en bouteilles, on mettait ça dans le talus, ça gardait frais. »[6]

Fougère aliment

Quelques personnes témoignent d'un usage datant de la génération précédente quant à la consommation de crosses de fougères.

Ses « asperges » cuites sont en effet très appréciées au Canada ou au Japon[7] mais il convient de ne les utiliser qu'après macération dans l'eau contenant de la cendre. Certains les ont consommées crues et on nous a également parler de consommation de « racines » de fougères. Ces dernières, très toxiques ont toutefois, après séchage, été mêlées au pain dans d'autres pays. Il serait intéressant de retrouver d'autres témoignages locaux.

À Plonevez-du-Faou, on donnait les crosses aux cochons comme fortifiantes et reminéralisantes.[8]

Fougère « tue-vipère »

« Avec une tige de fougère, avec le bout noir, tu le tires du sol [on l'arrache], quand tu frappes la vipère, elle reste là, paralysée. »[9]

On retrouve, en 2011, le même témoignage d'un couple de La Feuillée, transmis par une grand-tante née en 1860 : « On arrache la racine, on garde la tige à la main et on tape sur la tête de la vipère pour la tuer !».[10] À noter que les vipères sont aujourd'hui des espèces protégées.

[1] DU Cindy Pavis Belle-Isle-en-Terre
[2] Collectage collectif Skol Louarnig Poul Fétan (2008)
[3] DU LE GRAND_PM pays de Plouay
[4] Plant breizh evit ho yec'hed, Loeiz ar Floc'h Op.Cité
[5] C Auray Enquêtes sur les remèdes traditionnels de Bretagne
[6] Pôle de Coray (marché) de Scaër 05/2011
[7] Couplan François, le régal végétal
[8] Pôle de Carhaix (marché) 06/2011
[9] Pôle de Callac 05/2010
[10] Pôle La Feuillée 11/2011

△

Attention,
le Genêt est toxique de par la spartéïne qu'il contient.

Le Genêt à balai
Balan, Banel

Cytisus scoparius Link.
Famille des Fabacées (Légumineuses)

Genêt et animaux

Le Genêt, comme l'Ajonc, était semé sur les talus, pour servir de combustible et de litière.[1] Cette pratique durera jusqu'au début du XX° siècle.[2]

Un usage vétérinaire est relaté par une dame qui se souvient que sa belle-mère, dans les années 1945 cueillait le Genêt « tout jeune, avec les petites feuilles qui commencent à sortir, avant la floraison ». « Ça servait comme ça pour couper le lait aux lapines, quand les petits avaient quitté la maman, elles souffraient quoi. »[3]

Christophe Auray, quand les vaches « gonflent » par excès de météorisme, a collecté qu' « avant de percer l'animal, on préférait placer des genêts ou balais dans la bouche pour favoriser la mastication et la salivation et donc la régurgitation des gaz ».[4]

Toits et palissades

Avant l'ardoise, le toit des bâtiments pouvait être en Genêt. Un homme de Poullaouen se rappelle avoir vu ces toits-là sur les *loch* (cabanes). « Il y a eu une grosse tempête, en 1896 je crois, et là toutes les maisons ont été abîmées. C'est ma grand-mère qui racontait ça. Et à ce moment-là, les toits étaient en chaume [de] Genêt. Il n'y avait pas d'ardoise […] Il y a une maison au Guilly où on voit la pierre qui dépasse du conduit de cheminée. On mettait le Genêt jusque-là. »[5]

« Le toit est constitué de branchages, de Genêts, *bealen* et de laîches. On pouvait ajouter du *gouzilh* (litière) coupé au printemps dans les landes. Le branchage sert à maintenir la structure. Des fils de fer [NB]empêchaient la couverture de s'envoler, ils étaient accrochés à chaque poteau horizontal. »[6]

Un échange entre des collecteurs de Guiscriff et La Feuillée prouve que chaque enquêteur peut aussi être une personne-ressource :
« - Pour faire les toits sur les granges, on cueillait les genêts plutôt en fin d'été, en tas.

[1] DU N.Le Grand Plouay
[2] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[3] Pôlr de La Feuillée 04/2010
[4] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[5] Pôle de Carhaix 09/2011
[NB] Auparavant, des liens végétaux
[66] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

- On le mettait sur le fil de fer pour servir de toit .
On commençait par le bas, on recouvrait le *gouzoul* (la litière) pour le garder frais ».[7]
Dans la région de Poullaouen, le Genêt a même servi à emmailloter les morts au début du XX° siècle : « En 1919, quand les gens mouraient de la diphtérie, il n'y avait plus de gens pour faire des cercueils alors on utilisait des tiges de Genêt. On allongeait les corps, on les emmaillotait avec les tiges de Genêt et on les enterrait. Parce qu'il n'y avait plus de bois ni de fabricants de cercueils ».[8]

Balais

Bien sûr, le Genêt à balai servait… à fabriquer des balais (et comme martinet). Mais on lui préférait le bouleau qui « tenait mieux »[9].

Usages médicinaux

Fumigation

Près de Pontivy, une dame se souvient : « Et ma grand-mère, quand il y'avait des personnes qui avaient des rhumatismes, dans la cheminée, elle prenait du Genêt, du Genêt mais du Genêt vert, pas du vieux Genêt, que des grosses pousses de Genêt et elle mettait çà, je me rappelle bien, j'ai été bien souvent à côté d'elle. Et y'avait une dame qui avait des rhumatismes, qui avait mal aux jambes, aux mollets tout çà à l'époque, et elle faisait une fumée, mais une fumée, pas une flamme, une fumée dans la cheminée avec du vieux Genêt vert, et elle disait à cette dame-là, je me rappellerai toujours, elle lui disait : « Mets ta jambe au dessus de la fumée, tu vas voir, tes rhumatismes, tu va voir !». Du Genêt, du Genêt vert, mais du Genêt jaune, pas du Genêt d'Espagne ni rien, du Genêt jaune, mais alors les jeunes pousses quoi ! »[10]

À Meslan, dans le Morbihan, la fumigation de Genêt vert mélangé à la paille servait à soigner les entorses.[11]

Coupe-sang

En Ille-et-Vilaine, les toiles d'araignées « servaient […] à envelopper la seconde écorce du Genêt, appliquée elle-même sur les coupures » des animaux comme des hommes.[12]
Autour de Plouay, un témoignage proche précise qu'il fallait « désinfecter avec de l'eau-de-vie puis mettre de l'écorce de Genêt pour empêcher de saigner. »[13] Auguste Le Roux a également collecté cette action « coupe-sang »[14].

Un autre usage médicinal collecté sur le marché de Carhaix disait qu'à Plonevez-Quintin, il fallait mâcher un morceau de Genêt quand on avait mal au côté.[15]

Teinture pascale

À Pâques, les fleurs de Genêt étaient aussi utilisées que celles d'Ajonc pour teindre les œufs en marron (voir Ajonc).[16]

Rituels, croyances

Ce sont les balais de Genêt qui servaient aux sorciers pour ramasser la rosée du 1er mai, dans le cadre des vols de beurre.[17]

Les entremetteurs de mariage se déplaçaient avec un bâton de Genêt, en guise de signalement symbolique. Comme à La Feuillée, c'était souvent le couturier qui jouait ce rôle.[18] Et on l'appelait le *bazvalan*, « bâton de Genêt ».[19]
Mais la fleur de Genêt faisait partie des fleurs très ramassées pour la fête Dieu, avec les digitales ou autres marguerites. Dans de nombreuses paroisses, un tapis de fleurs était réalisé sur tout l'itinéraire de la procession. Des motifs, souvent très artistiques, étaient dessinés tout en fleurs (avec tout de même parfois une base de marc de café et de sciure de bois).

Dans les écoles religieuses, « tout le monde venait, avec les genêts, les digitales, et on était occupé sous l'préau à détacher tout ça des tiges et il fallait surtout pas qu'il reste un p'tit point vert ! si il y avait un p'tit point vert »[20].
D'après Sébillot, un petit bâton de Genêt était placé sur les berceaux en guise de protection des nouveaux-nés.[21]
Certaines plantes sont intégrées au culte des saints guérisseurs comme le Genêt qui sert à balayer certaines pierres sacrées ou à fouetter les enfants malades afin de les guérir[22]

[7] Pôle La Feuillée 04/2010
[8] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[9] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[10] Pôle de Guéméné/Scorff 10/2010
[11] Enquêtes Laurent Gall
[12] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[13] DU N.Le Grand Plouay
[14] Enquête Auguste Le Roux
[15] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[16] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre, Enquêtes A. Le Roux & DU M.Leclère Monts d'Arrée
[17] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[18] Pôle de La Feuillée 11/2011
[19] DEA L.Gall
[20] Divers collectage Skol Louarnig dont à Lennon , Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[21] (Sébillot, 1967).
[22] DEA L. Gall 2002

△

Attention ,
Le Gui contient une protéïne basique toxique.

Le Gui
Gi, Huelvarr

Viscum album L.
Famille des Viscacées

J'ai hésité avant de présenter séparément le Gui et le Houx. Comme certaines plantes, on dit souvent un nom pour l'autre, et pas seulement en Bretagne. Ainsi en est-il de même pour, par exemple, l'Eglantier et l'Aubépine. Et ça arrive même à des botanistes de substituer leur nom ! [NB] Donc, même si leurs usages sont parfois similaires, mieux vaut ne pas encourager cette confusion et je les ai donc dissociés!

Le Gui des druides

Selon Pline, avec une serpe en or, les druides tout de blanc vêtus allaient couper le Gui sacré du chêne, le sixième jour de l'année celtique… Avez-vous déjà vu du Gui sur un chêne ? Que reste-t-il de ces croyances dans la vie de tous les jours ? Voici encore des recherches en perspective.

Le Gui « porte bonheur »

Dans nombre de foyers, le Gui du jour de l'an porte bonheur. Tradition locale ou importée ? À Belle-Isle-en-Terre, des personnes disent : « Le Gui porte chance mais il n'y en avait pas beaucoup par ici ».« Des bouquets de Gui étaient réalisés à Noël. »
« Un bouquet de Gui était ramassé pour porter bonheur ». « Les enfants vendaient des bouquets de *Uhelvarr* à Noël ». Il servait à décorer.[1]
Mais la bise sous le bouquet de Gui à la minuit précise du jour de l'an ne semble pas très en vogue en Centre Bretagne.

À Scaër : « Dans notre région, il n'y a pas tellement de Gui, mais c'est la mode de l'offrir au premier de l'an… On s'embrasse sous le Gui, mais chez nous, c'était pas connu ».[2] Souvent, il convient encore de conserver le bouquet toute l'année et de ne le brûler que lorsqu'il est remplacé.

A noter une croyance à rechercher selon laquelle le Gui jouerait un rôle dans la protection des crèches contre la foudre.[3]

Bouquets suspendus contre les dartres

Une pratique, tantôt avec le Gui, tantôt avec le Houx, que nous pensions localisée - voire oubliée - perdure par endroits.
Ici à Laz, « le Gui était suspendu dans les étables contre la galle ».[4]
À Carhaix, quelqu'un explique : « Le Gui pousse sur les pommiers, les peupliers et dans les lieux humides. Le Gui soignait les dartres [suspendu] au dessus des râteliers et des portes des veaux. Cette vertu était déjà connue, et maintenant, la médecine nous montre qu'il y a des principes actifs volatils dans cette plante ».[5] Cet usage semblait aussi commun à Belle-Isle-en-Terre.[6]
À Louargat, une femme dit en riant qu'« on mettait du Gui dans la crèche . J'ai vu ma mère faire ça. Je sais pas si ça servait à grand chose ».[7]

Un agriculteur quadragénaire des environs de Lannion se souvient précisément de la manière de procéder: « [La] cueillette [se fait] sur les peupliers noirs quand besoin est. [Il n'y a] pas de conservation [possible], [le Gui] doit être utilisé frais car c'est le séchage à proximité de l'animal malade qui est important.
Une dizaine de bouquets frais accrochés en hauteur dans l'étable, ils sont laissés à sécher en hauteur pour pas que les vaches les attrapent. […] J'ai fait ça plusieurs années hein !»[8]

Avec le même agriculteur, l'échange se poursuit quelques mois plus tard et j'apprends que ça marche aussi sur les humains : « Et toi quand, tu t'es soigné avec tu l'as bu ou tu l'as … ?
- Non, non, moi j'étais dans l'environnement, [je travaillais sur place] mais j'ai eu plus de mal hein ! ».
Voici un autre témoignage de l'action sur les dartres chez les humains autour de Belle-Isle-en-Terre : « contre les dartres des enfants, du Gui était mis en pendant dans la maison ».[9]

Tige et feuille pour le sang et la goutte

Une personne de Saint-Goazec explique : « On allait cueillir [le Gui] pour le sang avant fin mai […], la tige, la feuille, mais pas la boule (la boule est toxique. La boule, c'est pour faire une pommade pour les gerçures et les engelures). Je peux l'utiliser comme ça, je lave […] une bonne branche, et je coupe avec mes ciseaux et je […] fais

[NB] Il serait intéressant de creuser plus avant le pourquoi de ces confusions.
[1] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[2] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011
[3] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[4] Collectage collectif Skol Louarnig 09/2003
[5] Pôle de Carhaix, 06/2011
[6] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[7] Pôle de Callac, 01/2011
[8] Collectage collectif Skol Louarnig 06/2010
[9] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

macérer une nuit dans de l'eau froide. Je suis en train d'essayer de soigner ma circulation veineuse et ma fatigue avec une cure de Gui.... il faut faire au moins 8 jours de traitement ».[10]

Une autre personne du Faouët livre sa recette contre les crises de goutte : « Faire un cataplasme de feuilles de Gui : dans un verre d'eau, laisser évaporer l'eau, broyer les feuilles puis appliquer sur la zone à traiter ».[11] Loeiz ar Floc'h le disait utilisé « contre l'asthme, les crises d'épilepsie et toutes les maladies nerveuses »[12], nous n'avons trouvé aucune trace de ces pratiques.

La glu

C'est avec les fruits du Gui (et les feuilles de Houx) que l'on fait la glu. Dans certaines régions, elle était très prisée pour attraper les oiseaux... par les enfants, ou par les chasseurs...Nous manquons de témoignages pour en dire plus.

[10] Pôle de Coray 05/2011, origine du savoir : livre de Maria Trében

[11] Pôle de Carhaix, 2011

[12] Loeiz ar Floc'h , Plant breizh evit ho yec'hed

△

Attention ,
Le fruit du Houx est mortel.

Le Houx
Gargaihl, Kelenn

Ilex aquifolium L.
Famille des Aquifoliacées

Le Houx décoratif

Le Houx en fruit fait partie des décorations de Noël. Certains lui conféraient aussi un rôle bienfaiteur : « Le Houx protégeait des éclairs et du tonnerre. Tous les arbres attiraient le tonnerre car ils sont plus hauts. Le Houx contient de la silice, ce qui absorbe l'énergie électrique ».[1]

Bouquets suspendus contre les dartres

Nous retrouvons ici le même usage et le même mode d'emploi que pour le Gui quant au soin contre les dartres, affection aussi appelée la teigne. Cette maladie est très contagieuse, y compris pour l'homme. C. Auray en détaille l'emploi : « le Houx est le plus utilisé pour soigner une affection cutanée. […] Actuellement, les éleveurs prennent du Houx qu'ils trouvent, mais autrefois, ils choisissaient ce Houx : « C'est du Houx mousse. Y a p'us beaucoup depuis l'remembrement, c'est un Houx qu'a pas d'piquant. On pendait tout un bouquet dans l'écurie. Ça évitait les dartres » nous confie un agriculteur de Saint-Martin-sur-Oust. Un éleveur de Tréal se souvient également que « quand le Houx est sec, la dartre est sèche » ».[2] C. Auray a également développé ce sujet passionnant dans son ouvrage « Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne ».

Nourriture pour lapins

« J'ai nourri beaucoup mes lapins avec des jeunes pousses de Houx. » nous révèle une habitante de Saint-Thois.[3]

Jouets buissonniers

Une dame de Carhaix se souvient qu'elle avait appris par les autres enfants du pensionnat de Cleden-Poher, que pour faire de la musique avec une feuille de Houx, il fallait une feuille encore jeune « Il faut la plier en deux dans le sens de la largeur. Ça fait apparaître la veine centrale. On soulève la pellicule de chaque côté de la feuille. On la mettait sur la bouche en soufflant dessus et le son sort comme un harmonica. »[4]

Il était aussi courant de jouer aux vaches avec les feuilles de Houx. Les feuilles représentaient les vaches d'un troupeau avec leurs cornes et tout. D'autres personnes m'ont aussi parlé d'un jeu de tourniquet en tenant la feuille par deux épines opposées.[5 et 6]

Houx outil et bombarde

Le Houx servait à confectionner des instruments de musique traditionnels (binious, bombardes), car « c'est un bois assez dur ».

« Il servait également à fabriquer des manches d'outils courts, pour des haches par exemple. »[7]

« Le Houx, *Gargaihl*, est trop lourd pour faire les manches d'outils. Cependant il est bon pour faire les manches de marteau car il a un bois dur […] car il est souple et amortit les chocs ». Son bois peut servir « pour la fabrication des toupies, des poulies de broyeurs d'ajonc par exemple ou les alluchons dans les moulins » dit-on à Belle-Isle-en-Terre.[8]

Usage médicinal

Pour Loeiz ar Floc'h « Jadis les feuilles de Houx étaient utilisées contre les fièvres car elles sont amères. Dix boules noires [?] , fruit du Houx, aident à aller à la selle, mais parfois elles peuvent faire vomir. Ce médicament est bon marché et très efficace » A noter que cet emploi est dangereux. « Les feuilles de Houx, une poignée dans un litre d'eau, aident à faire transpirer, et comme cela, on peut arriver à soigner les rhumatismes, les douleurs aux membres […] Cette plante est très bonne contre les douleurs aux membres et contre la fièvre. »[9]

J'ai parfois entendu parler des usages médicinaux du Houx, mais de façon assez vague : il serait intéressant de mener des enquêtes sur cet emploi.

La glu

« La partie haute et les feuilles hautes du Houx étaient utilisées pour faire de la glue. » ; « L'écorce du Houx donnait de la glu. Elle servait ensuite à attraper les oiseaux » disent des Belleilois-en-Terre.[10]

Pour gagner des sous lors des foires, les enfants se débrouillaient pour attraper des oiseaux et les vendre. Pour ça « ben on prenait un bâton et on mettait de la glu dessus. […] avec la peau du Houx, pour faire de la colle. On enlevait la peau et on tapait dessus pour faire de la colle. Quand on tapait, ça devenait comme de la glu. Des fois, il y avait des garçons qui la mâchouillaient pour qu'elle soit comme du chewing-gum ! Alors après on mettait d'la colle sur le bâton. On posait le bâton comme une autre branche sur un arbre, et on attendait que le bouvreuil se pose dessus. Et quand il se posait dessus, il ne pouvait plus bouger, alors il y avait un deuxième qui arrivait parce qu'il l'entendait chanter et il se posait aussi sur le bâton et lui aussi il était collé. Et après on les mettait dans des petites cages. »[11]

[1] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[2] Auray C., 2006 – Magie et sorcellerie dans les fermes bretonnes – Ed. Ouest- France,
[3] Pôle de Carhaix 03/2011
[4] Pôle de Carhaix 11/2010
[5] Souvenirs personnels de témoignages depuis 1993
[6] Enquêtes Auguste Le Roux
[7] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[8] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[9] Loeiz ar Floc'h , Plant breizh evit ho yec'hed
[10] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[11] Créachcadec F. Plougastel-daoulas 2004. Flora Celtica

△

Attention, soulager de la douleur d'une otite ne remplace pas une consultation médicale.

La Joubarbe Louzou-skouarn

Sempervirum tectorum L.
Famille des Crassulacées

La Joubarbe des toits fait partie des plantes à l'origine mystérieuse. Elle n'existe pas à l'état sauvage en Bretagne, mais les toits de maison en arboraient presque tous. Selon la grande majorité des témoins, « elle poussait surtout sur les toits de chaume, mais aussi sur les toits d'ardoises »[1]. « Y'avait ça dans toutes les fermes, en général c'était dans des vieilles marmites émaillées »[2]. Pour la cultiver, « on ramassait la boue, la bouse et tout ça et [on] mettait ça sur un toit pas trop haut. […] Et sur cette bouse de vache, on piquait une pousse de joubarbe »[3].

Certains expliquent sa présence sur le toit parce qu'« elle consolidait les toits de chaume et empêchait l'humidité de s'infiltrer. »[4]
Couramment nommée *Louzou skouarn* (médicament de l'oreille), *Louzou diskouarn*[5] , (médicament des deux oreilles), on rencontre parfois « Oreille de belle-mère »[6] ou *Louzaouenn ar skouarn*[7], *Joubardez* à Saint-Nicodème et Callac, ou *Jobardin* à Plouigneau, ou encore en Pays bigouden *Louzoù droug an diskouarn* (médicament du mal d'oreilles)[8]. *Heglev* et *Louzaouenn ar Gurun* sont cités par Francis Favereau[9] et Fanch Duros[10] mais nous n'en avons pas trouvé trace aujourd'hui en Centre-Ouest-Bretagne. Elle fait partie des plantes édictées comme « à cultiver » par le Capitulaire de *Villis* de Charlemagne ». Ce texte est-il inspiré de plantes qui étaient déjà largement cultivées pour une part, ou bien leur culture est-elle issue de ce texte ? Vaste débat…

Louzou-skouarn

Comme son nom l'indique, elle servait contre les maux d'oreilles et les otites. Les témoignages (issus des souvenirs d'enfance de personnes âgées de plus de 60 ans) sont presque tous identiques. C'est le suc de la feuille pressée que l'on instillait dans l'oreille douloureuse. « On extrayait l'huile, on la faisait glisser et on mettait quelques gouttes dans l'oreille »[11].

Plus rarement, « on retirait une feuille, on la trempait dans l'eau [...] ensuite on utilisait le jus dans le conduit de l'oreille».[12] Parfois, « on écrasait les feuilles dans une compresse, et on pressait, et on mettait les gouttes dans les oreilles […] On faisait ça 2 , 3 fois. C'est très juteux, c'est le suc, c'est très gélatineux ».[13] À Louargat, « on mettait ça ; le jus dans les oreilles quand les petits avaient des otites. Moi, j'ai eu dans mon oreille *[…] poan ba' ma skouarn*» (quand j'avais mal à mes oreilles)[14].

Parfois, on ne croit pas à l'efficacité de la plante, parfois elle était jugée efficace pour calmer la douleur : « J'ai continué à avoir des otites quand même »[15] ou « ça ne durait pas longtemps mais c'était très bien »[16]

Pour les problèmes de peau

De manière plus isolée, on rencontre des usages à plus large sphère dermatologique.
Une dame originaire de Locmaria-Berrien indique : « Ma grand-mère mélangeait une graisse avec les feuilles et c'était utilisé contre les ulcères [de la peau] »[17].

[1] Pôle de Carhaix 09/2010
[2] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2009
[3] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[4] DU N.Le Grand Plouay
[5] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[6] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[7] Pôle de Carhaix marché 04/2011
[8] DU ML Caradec Pays bigouden
[9] F.Favereau, Dictionnaire de breton contemporain bilingue, ed.Skol Vreizh1998
[10] F.Duros, Herbarum vernaculi: lexique du nom des plantes en breton, Ed. La Digitale, 1991
[11] Collectage collectif Skol Louarnig 06/2008 à Plouay
[12] Pôle de Coray 03/2011 à St Goazec
[13] Pôle de Carhaix 06/2011
[14] Pôle de Callac, 01/2011
[15] Pôle de Callac, 01/2011
[16] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[17] Pôle de Carhaix 09/2011

À Pont-Scorff, on mettait aussi le jus sur le zona.[18]

Les recherches de C.Auray dans « Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne » sur la Joubarbe sont très poussées. [19]
Il cite des anciennes pratiques issues tant de collectages directs que de recherches bibliographiques comme : pommade pour les hémorroïdes, les mammites des vaches, plante cuite dans de l'huile comme calmante ; feuilles pilées dans du sel sur les dartres...

Je vous conseille de consulter son ouvrage mais ne résiste pas à ce passage extrait de Paul-Yves Sébillot :
« La joubarbe pilée avec de la graisse douce était appliquée sur les ampoules ou les cors au pied tout en récitant l'oraison : « Joubarbe, Guéris mes pieds du mal ; Je te donnerai de la salade. Si tu ne les guéris pas, Je te hacherai avec mon couteau En plus de mille petits morceaux ».

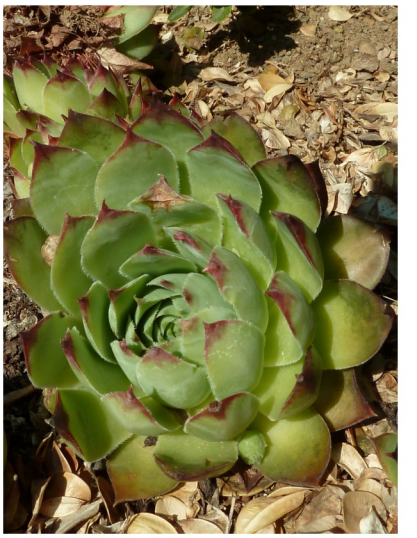
À noter une action vermifuge de Joubarbe pilée avec du sel, du vinaigre et de l'ail, en cataplasme sur la tête. « pour que les vers descendent et qu'ils ne montent pas au cerveau. ».[20]

Pour rendre amoureux

C'est de nouveau Christophe Auray qui cite Sébillot : pour se faire aimer, il faut placer dans sa poche une feuille de Joubarbe et la faire respirer à la personne désirée... qui est alors obligée de vous suivre. Il a recueilli des témoignages à Peillac ou ici à Saint-Martin-sur-Oust:« On donnait ça aux vaches s'ils demandaient pas l' taureau, pour les faire demander l' taureau. »

Pour protéger de la foudre

Sa réputation de « protéger de la foudre » n'a été collectée qu'à Belle-Isle-en-Terre[21] et Callac[22].
À noter aussi une correspondance avec Sainte-Barbe[23] en tant qu'Herbe à tonnerre en association avec les plantes protectrices que sont l'Aubépine et la Chélidoine.
Considérée aussi comme plante de la Saint-Jean, un collectage ciblé sur l'approche symbolique de la plante serait bienvenu.



[18] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2009
[19] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[20] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité

[21] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[22] Pôle de Callac 2011
[23] L.Le Quellec, (bulletin de la société Mythologique Française. n· 178, 3ème trimestre 1995, Sainte Barbe et Sainte Fleur Hagiographie, ethnobotanique et traditions locales

△

Attention , son pollen est allergène et il y a des allergies possibles à la noisette.

Bichig mignon, fleurs de Noisetier

Le Noisetier

Kelvez, Kraon, Koad Kranv

Corylus avellana L.
Famille des Corylacées

Baguette de sourcier, baguette magique

Un jeune retraité de Spézet me contait, il y a une dizaine d'années, comment utiliser une fourche de Noisetier pour trouver une source. Son grand-père faisait ça. D'autres personnes du Centre-Bretagne ont « vu faire ». On coupe un rameau en Y. Les deux fourches sont tenues fermement dans les mains par un mouvement de torsion. Le bout du bâton est alors dirigé vers le haut. Puis on se promène pour trouver de l'eau. Quand il y en a, le bout de bois pointe avec force vers le sol. Ensuite, le grand-père de notre témoin utilisait une bouteille d'eau et des petits cailloux pour savoir à quelle profondeur était la « source ». Autant de cailloux que de mètres à creuser. D'autres utilisaient des pièces. « Il l'a encore fait en 1976, quand il y a eu la grande sécheresse, et ça a marché ! Il y avait de l'eau juste à la profondeur qu'il m'avait indiquée ! »1.

Une personne de Saint-Thois se souvient d'un monsieur qu'on appelait « le sourcier ». À Belle-Isle-en-Terre, quelqu'un confiait à Cindy Pavis : « La baguette des sourciers, *épuiseurs*, devait être une fourche de trois ans en Noisetier, c'est là qu'il a la pleine puissance. Le Noisetier va toujours aller vers l'humidité ». [2]

Bâton de marche et manche d'outil

On laissait pousser les jeunes rejets bien droits des noisetiers deux ou trois ans pour en faire des bâtons ou des manches.[3]

Une centaine de fagots était réalisée par jour et par personne. Le brin de Noisetier devait être tourné avant de faire le nœud « afin de ne pas casser ».[4]

Un homme de Coray « a commencé à faire des bâtons de marche (*pennbazh*), il les fait avec du Noisetier » […] « Ils ne s'usent jamais » […] « Il fait toutes des gens, et plein d'autres choses » […] « Son plaisir est de faire ça. ».[5]

On en faisait aussi des tuteurs, des manches à balais. Des manches de divers outils comme celui des râteaux, des fourches, des massettes à casser les cailloux « il est flexible, ce qui donne un effet de fouet » . Le bois avait la réputation de ne tenir qu'un an. Il ne servait pas pour les outils à manches courts où il faut frapper car il est cassant, « il a de la moëlle comme le sureau à l'intérieur ».[6]

Dans les Monts d'Arrée, « Quand ils coupaient le bois au mois de mi-novembre / décembre, ils mettaient de côté les perches relativement propres qui servaient à faire des manches de fourches essentiellement. Le bois de Noisetier était quand même sensible aux vers ». Certaines personnes se souviennent de l'avoir « séché dans les cheminées, séché fumé ». La fumée crée une couche de suie, de goudron qui formait une couche de protection contre les vers. Une autre technique consistait à passer les tiges de Noisetier dans le feu, « pour les durcir et pour en faire des poteaux piqués en terre. Là où le poteau pourrit, c'est toujours à la limite de la terre et de l'air ; les bois étaient passés au feu jusqu'à la carbonisation de la surface, car les bactéries ne peuvent pas se développer sur le charbon, ça créé une protection. Aujourd'hui, il y a des agriculteurs qui recommencent à le faire ».[7]

Vannerie

Ce sont les jeunes pousses de la première année qui servaient dans la vannerie, pour confectionner des paniers, « c'était vite fait ». [8]

Pour les paniers, le Noisetier ne doit pas être ramassé au bord de l'eau sinon « le trou où passe la sève est trop grand. Il est trop gras par rapport à un Noisetier des talus secs ».

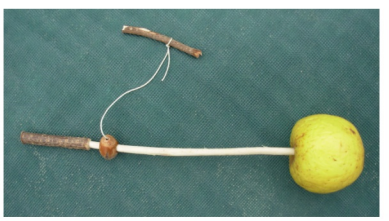
[1] témoignages 2001, à Spézet, souvenirs personnels

[2] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[3] Souvenir personnel 1995
[4] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

[5] Daouodal E. stagiaire Skol Louarnig 11/2010
[6] Du C. Belle-Isle-en-Terre,
[7] DU M.Leclère
[8] DU M.Leclère Monts d'Arrée

Noisettes

Kraou garz dans les Monts d'Arrée, *kraon* à Belle-Isle-en-Terre, les noisettes étaient cueillies et consommées, mais « il n'y en avait pas commerce ».[9] Elles étaient ramassées et stockées dans un seau, « chacun avait les siennes. On pouvait partager ensuite quand ça n'allait pas avec les rats ou les souris ». Les noisettes servaient aussi à jouer aux billes[10], au jeu de *klankig* ou encore d'un tourniquet, *feurzée,* "machine" ici confectionnée par Monsieur Maurice Gasnier, de Château-Gontier [11].



Croyance ou observation naturaliste

« Le seul repère pour un paysan afin de savoir s'il pourrait nourrir sa famille et son bétail, c'était de voir s'il y'avait du Noisetier sur les talus. S'il y'en avait, les prairies lui donneraient de l'herbe et les champs lui donneraient des cultures. As-tu déjà vu du noisetier en haut du Menez Bré ? Le Noisetier est signe de la richesse de la terre et donc de la présence d'humidité ».[12]

Litière

« Les feuilles mortes de chêne et de Noisetier étaient ramassées grâce à un râteau en fer » pour servir à la litière des animaux.

Autres usages

Même si le Noisetier fait partie de plantes pour amulettes (au cou des animaux avec 9 autres plantes dont Aubépine, Noisetier, Châtaignier, Saule)[13], et que pour Loeiz ar Floc'h « Les personnes qui ont des cicatrices suite à des phlébites feront une bonne pommade pour les éliminer, en faisant bouillir une grosse poignée d'écorce de Noisetier déchirée en petits morceaux dans un demi-litre de vin rouge et autant d'eau. Poser sur la blessure un linge trempé dans cette potion et le laisser humide le plus longtemps possible. Les noisettes sont nourrissantes. L'eau bouillie sur des feuilles de Noisetier sèche rapidement les blessures »[14], nous n'avons jusque-là pas trouvé trace d'un usage thérapeutique en Centre-Bretagne.

[9] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[10] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre,, pôle La Feuillée 10 2011
[11] Enquêtes Auguste Le Roux
[12] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre,
[13] Pôle de Carhaix, marché 2011
[14] Loeiz ar Floc'h , Plant breizh evit ho yec'hed Op.cité

△ Attention, le Nombril de Vénus contient des substances analgésiantes qui pourraient devenir toxiques à fortes doses.

Le Nombril de Vénus

Krampouez muzig, Dule

Umbilicus rupestris (Salisb.) Dandy.
Famille des Crassulacées

Plantes des bobos

Sous les appellations de *Krampouezh mouzik* (La Feuillée, Saint-Goazec, Guimaëc, Saint-Eutrope, Plouigneau, Plougonven, Ploumilliau), *Krampouez mouï* (Saint-Goazec), *Dule* (St Nicodème, Glomel, Callac, Guéméné-sur-Scorff), *Burlu* [1](Plouaret), *Deuli* (Plouay), *Plantenn klaeze* (Maël-Carhaix), *Barbu* (Minihy-Tréguier), *Douzouk drouk skouarn* (Marché de Scaër), *Louzou skouarn* ou encore « jointrole » (Malguénac), le Nombril de Vénus est peut-être la plante la plus connue pour sa feuille vulnéraire. Elle est à appliquer sur les coupures, brûlures, « tous les petits bobos ». Pour toutes les personnes enquêtées, il faut retirer la petite peau qui est sous la feuille. Par contre, il y a des variations sur la partie appliquée sur la blessure : le plus souvent, il s'agit de frotter ou de faire un cataplasme avec le côté charnu, parfois, il s'agit de faire un pansement avec la petite peau.

Nelly Le Grand indique dans son mémoire de Diplôme Universitaire en ethnobotanique, qu'à Plouay, sa « feuille plate et ronde [était] utilisée autrefois pour faire mûrir les panaris. Pour cela, il faut retourner la feuille et détacher la fine pellicule translucide de la feuille. C'est cette fine peau qui est alors placée sur le panaris, le tout entouré d'un tissu pour la garder plusieurs jours à même la peau, le temps que le panaris mûrisse ».[2]

Sur ces lésions graves (furoncles, abcès, panaris ou ulcères variqueux) , elle a aussi été utilisée en pommade comme s'en souvient un ancien paysan de Saint-Nicodème : « on le broyait avec du gros sel de mer et du saindoux pour faire tenir et on le mettait sur les coupures […] Ça a des feuilles épaisses et ça pousse dans les murs ».[3] [NB]

Une personne de Guiscriff se remémore également: « J'avais 10 ans peut-être. [À] maman, « la dame qui a mal à la jambe » comme disait mon p'tit frère, le médecin avait dit de faire des […] emplâtres de Nombril de Vénus. Ça a guéri mais bon, ça a mis du temps ».
Pour d'autres, « on mettait la feuille de Nombril près du feu, on la chauffait avec du saindoux dessus, et on mettait sur le mal blanc (panaris) et on laissait plusieurs jours la même chose »[4] .

Christophe Auray dans « Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne » relate le même type d'usage : « à Plourac'h, les feuilles de « *Dileo* » sont chauffées au feu ou épluchées et appliquées avec du beurre chaud sur les furoncles.
Cette préparation se retrouve sur les bords de l'Oust en pays gallo pour soigner les furoncles et les panaris des gens ».[5]
Loeiz ar Floc'h cite également son emploi en onguent, fait avec du beurre doux ou du lard pour calmer les douleurs de blessures et engelures.[6]

On retrouve aussi parfois une application pour les verrues comme à Plévin, avec une formule originale : « Il fallait frotter la tige sur les verrues ». Et quand on demande à cet homme qui, enfant, l'a vu faire : « La tige ou la feuille? » Il répond avec assurance : « Non c'était la tige. Ça soignait les verrues ».[7]

Antimycosique

Sur le marché de Carhaix, une dame de Huelgoat se souvient d'un emploi sur le muguet des bébés : « Les grand-mères utilisaient ça. Au sortir de la maternité, les enfants avaient des sortes de mycoses : le muguet dû aux tétines mal stérilisées. Alors mon fils avait eu ça. Alors j'ai dit ça à ma mère. Elle était allée dans le talus chercher du *Tulé*. Elle a coupé la feuille en 4 et elle a enlevé la petite pellicule transparente (fibre blanche). La feuille dans la joue, ça adhérait, c'est plein de suc. » Il fallait utiliser les feuilles fraîches et les appliquer directement sur les muqueuses « 2 à 3 fois par jour et ça passait au bout de quelques jours ». [8]

Contre la douleur

La grand-mère d'une coraysienne née en 1921 appliquait un cataplasme de plantes fraîches cuites sur les douleurs du genou.[9]

---

[1] Données L. Gall
[2] DU N.Legrand Pays de Plouay

[3] Pôle de Callac 07/2010
[NB] Alors que si l'on vous dit « on les trouvait sur les toits », il y a de grandes chances pour qu'il y ait confusion la Joubarbe.
[4] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011

[5] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[6] Loeïs ar Floc'h Op. cité
[7] Pôle de Carhaix, enquête sur le marché 04/2011
[8] Pôle de Carhaix, enquête sur le marché 04/2011
[9] E.Daoudal, stagiaire Skol Louarnig 11/2010

Mais cet usage n'est pas courant comparé à l'action de la plante contre la douleur des otites.

Ainsi, une Plonévézoise parlait de son voisin âgé qui « enlevait la petite peau en dessous du Nombril » puis « il faisait un bouchon [avec le feuille], il [la] roulait pour faire un petit bouchon qu'il mettait dans l'oreille en cas d'otite ».[10] On retrouve des témoignages similaires sur Plévin et Coray, mais on parle ici d'un jus et il y a souvent confusion avec la Joubarbe dont le suc est utile aux mêmes fins.

Autres soins

Une personne de Guiscriff a également collecté un témoignage, auprès d'une vieille dame de 86 ans qui randonne avec elle : « Ah ben tu vois, le Nombril de Vénus, quand j'étais gosse, on mettait ça en cataplasme avec une bronchite ».[11]

D'un usage vétérinaire oublié reste le souvenir qu'à Plonevez-du-Faou, on mettait du Nombril de Vénus dans l'eau des vaches.[12]
Il serait intéressant de pousser plus avant les enquêtes sur les usages thérapeutiques du Nombril de Vénus car certaines données restent isolées ou localisées : otite, bronchite, usage vétérinaire, recette de pommade.

Musique verte

Krampouezh mouzik, c'est aussi la crêpe musicale. C'est tout un art de sortir un son de la feuille de Nombril de Vénus. Il y a apparemment plusieurs techniques. On colle la petite pellicule de la feuille en partie sous le palais et on la fait vibrer. Cela donne un son proche de la guimbarde. À Plouyé, « Je sais que l'on faisait des sifflets avec. Il fallait prendre des feuilles fraîches et les mettre entre les mains ». [13] À Plougonven, on fait un genre d'harmonica en appliquant le cuticule sur un peigne.[14] Dans les Monts d'Arrée, « en cassant le pétiole de la feuille, créant ainsi un petit trou au milieu de la feuille, les enfants soufflaient et cela créé des sons ».[15]

Jeux d'enfants

À Lennon, à Coray, ou dans les Monts d'Arrée, et certainement un peu partout en Bretagne, les nombrils de Vénus servaient aux enfants pour jouer :

- jouer à la marchande, les feuilles ont alors valeur de pièces, plus elles sont grandes, plus elles valent cher.

- pour « jouer aux petites maisons », jouer à la dînette, on les appelaient « galettes » à Lennon[19] ;

Krampouez bilig

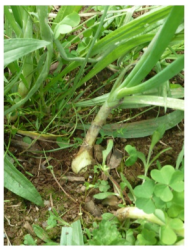
À Scaër, une femme relate:« je sais que les crêpières, *bilig*, ils frottent ça là-dessus » […] « On faisait ça quand on achetait une *bilig* neuve quoi, pour qu'elle soit… pour qu'elle glisse quoi. »[16]
On retrouve cet usage pour nettoyer mais surtout culotter les *bilig* ou les poêles neuves à Saint-Goazec, autour de Quimper, à La Feuillée où les « feuilles [sont] mélangées au saindoux dans un chiffon pour graisser les *bilig* […] surtout quand elles sont neuves ».[17] [18] [16]

- pour des jeux d'empilage de crêpes : une feuille accompagnée d'un long pétiole était arrachée, puis d'autres feuilles étaient enfilées sur ce pétiole. Au fur et à mesure que les feuilles de Nombril de Vénus s'amoncelaient, une pile de crêpes se formait. Mathieu Leclère dans son mémoire de DU d'ethnobotanique traduit sa dénomination de *Krampouezh moussig* par « crêpes des petits enfants/garçons ».[20]

[10] Collectage collectif Skol Louarnig 03/2011
[11] Collectage collectif Skol Louarnig 03/2011
[12] Pôle de Carhaix, enquête sur le marché 04/2011
[13] Pôle de Carhaix, enquête sur le marché 04/2011
[14] Pôle de Carhaix, enquête sur le marché 04/2011
[15] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[16] J.Allibert stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[17] Pôle de La Feuillée 06/2011
[18] Pôle de Coray, juin 2011
[19] Collectages collectifs Skol Louarnig divers, E.Daouadal, stagiaire Skol Louarnig 11/2010
[20] DU M.Leclère Monts d'Arrée

△

Attention , les estomacs fragiles ne tolèrent pas l'Oignon cru.



L'Oignon

Ognon

Allium cepa L.

Famille des Liliacées

Vulnéraire

Faire mûrir les furoncles ou les abcès

L'usage médicinal le plus répandu est l'Oignon chaud sur les inflammations purulentes. Avant, « les enfants avaient beaucoup de furoncles peut-être à cause de la mauvaise nourriture ».

D'autres modes d'emploi sont intéressants comme en Pays bigouden où « mettre le doigt dans l'Oignon (panaris) ou appliquer l'enveloppe molle du bulbe sur le furoncle en cataplasme »,[5] ou à Ouessant où « il faut faire bouillir le bulbe que l'on a coupé en deux et l'appliquer sur le furoncle jusqu'à ce que l'on ne puisse plus supporter la chaleur ».[6]

Les recettes varient peu, si ce n'est que l'Oignon est cuit ou non dans la cendre et qu'il est appliqué de manières différentes. Ainsi, autour de Belle-Isle-en-Terre, « un Oignon était cuit. Une ou deux lamelles étaient déposées très chaudes sur le furoncle, cela devait le cuire. Il fallait le faire plusieurs fois mais c'était très rapide à partir. [1]» Autour de Brasparts « le bulbe bouilli de l'Oignon était appliqué « toute une nuit sur un doigt qui ne pouvait plus bouger » ».[2] À Scaër, « cuit, on le mettait sur des furoncles, des choses comme ça » ou à Saint-Goazec, il fallait « cuire l'Oignon dans le feu, le couper en deux dans la longueur, et l'appliquer sur l'abcès. » [3] Au Moustoir ou à Huelgoat, « Il fallait cuire l'Oignon dans la cendre, on le coupait en 2, on l'épluchait et on le mettait le plus chaud possible sur les abcès. Ca faisait mûrir l'abcès qui finissait pas se vider. ».[4]

On explique parfois l'action de l'Oignon : « La chaleur restait plus longtemps, ça crevait l'abcès, quelque chose sortait » [7] ou encore « l'Oignon chaud brûlait le furoncle »[8].

En Pays gallo, on peut aussi l'employer bouilli dans du lait.[9]

L'Oignon a aussi été appliqué sur les abcès dentaires, mais les témoignages concernent plus la côte. Ainsi, à Ruffiac, à l'est du Morbihan, « les oignons mis dans la braise étaient déposés dans une chaussette qui était enroulée autour du cou pour les abcès dentaires ».[10] À Ouessant, l'Oignon est également cité en cas de maux de dents et d'oreillons. À Plouay, « on appose également sur la dent douloureuse un coton imbibé de jus d'Oignon » mais c'est pour calmer les maux de dents.[11]

Indurations et piqûres

Un témoignage collecté sur le marché de Carhaix cite l'Oignon cuit sur les cors et les durillons.[12] Plusieurs collectages externes au Centre-Bretagne attestent de l'usage de l'Oignon pour faire disparaître les verrues.

On enterre l'Oignon et quand il est pourri, la verrue a disparu.[13] Lors de nos enquêtes, il serait intéressant de rechercher si cette pratique est aussi connue en Bretagne.

Une femme de Sainte-Brigitte se rappelle son grand-père qui : « ne serait jamais parti à la carrière […] sans avoir son Oignon dans sa poche, jamais, jamais. […] Si jamais il se faisait piquer par un moustique ou par quoi, il coupait l'Oignon et il le pressait sur une plaie […] il disait qu'y avait de l'ammoniaque dans l'Oignon, et c'était cet ammoniaque là qu' empêchait […] la saloperie de partir […] il avait toujours, toujours […] un Oignon dans sa poche. Aussitôt qu'il se faisait piquer par un moustique ou tout çà, hop, il coupait l'Oignon il faisait partir le jus, il frottait dessus pour que çà ne s'infecte pas, vous voyez que c'est des bêtises hein ! ». [14]

Il est parfois difficile d'obtenir des collectages sur l'usage médicinal des plantes car bon nombre de personnes sont persuadées leurs savoirs sont erronés.

Pourtant, un producteur de Spézet atteste avoir : « rencontré un type à

[1] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[2] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[3] Allibert J. stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[4] Pôle de Carhaix 06/2011
[5] DU N.Le Grand Plouay
[6] DU F.Créachcadec Ouessant
[7] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[8] [8] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[9] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[10] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[11] DU N.Le Grand Plouay
[12] Pôle de Carhaix, 04/2011
[13] Souvenirs personnels
[14] Pôle de Guéméné/Scorff, 10/2010

Montélimar qui vend des sachets de plantes, […] il disait que si on part les ramasser faut toujours partir avec un Oignon comme ça, si on est piqué par une guêpe, un frelon, euh, même une vipère vous coupez l'Oignon en deux,

vous grattez la pulpe et faut mettre ça là où on a été piqué […] moi, j'ai pas essayé sur les vipères,[mais] sur les piqûres d'abeille, ça s'est passé l'été dernier, une abeille qui m'a piqué ici, sur la paupière, sur l'œil, j'ai vite fait été chez moi chercher un Oignon que j'ai mis d'la pulpe.[…] sur la paupière mais au moins j'ai sauvé la situation ! J'ai évité d'avoir une grosse paupière ! ça a été efficace ! »[15]. Dans les Monts d'Arrée, « un Oignon coupé en deux peut aussi servir à apaiser une piqûre d'insecte, en le mettant dessus ».[16]

Autres usages médicinaux

Loeiz ar Floc'h indiquait que « c'est très bon de manger beaucoup d'oignons crus lorsque l'on a des œdèmes ou lorsque les reins ne travaillent pas assez. Si vous ne pouvez pas en manger, vous ferez bien d'en mettre trois ou quatre bien écrasés à tremper pendant quatre jours dans trois quarts de litre de vin blanc, et d'en boire quatre cuillerées par jour. L'Oignon devrait faire du bien aux personnes qui ont de l'albumine. » [17]

Des gitans sédentarisés dans la région de Rennes m'ont aussi expliqué que le cataplasme d'oignons chauds cuits dans la cendre était radical pour passer la bronchite. [18]

Une autre personne de Moselle se rappelle sa mère qui faisait de même, mais ici, l'Oignon était revenu dans un peu d'huile. [19]

Quelqu'un de Belle-Isle-en-terre relate qu'une infirmière voulait faire du sirop d'Oignon contre la toux de la coqueluche.[20]

Ces usages ne semblent pas avoir cours dans les traditions du Centre-Bretagne, voire de Bretagne.

Dictons, coutumes

À Pâques, la coutume voulait qu'il y ait des œufs sur la table, et des jolis œufs. Donc, on faisait les cuire dans une décoction de pelures d'Oignon et les coquilles devenaient rouges.[21] Cette pratique semblait assez courante en Centre-Bretagne, mais nous n'avons que peu de témoignages la relatant.[22]

« l'Oignon se protège de la rudesse de l'hiver en ayant plus ou moins de pelures. Plus l'Oignon a de pelures, plus l'hiver sera froid. » Il faut regarder plusieurs oignons afin d'en être sûr.[23]

[15] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011
[16] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[17] L. Ar Floc'h, Plant breizh evit ho yec'hed Op.cité
[18] Collectage personnel +- 2000
[19] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2008
[20] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[21] Pôle de Coray, 2010, Pôle de La Feuillée 11/2011
[22] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre, Enquêtes A. Le Roux
[23] Du C. Pavis Belle-Isle-en-Terre

△

Attention, les sommités en fleurs ou en fruits peuvent aussi déclencher des allergies lors de la consommation.

L'Ortie
Linad

Urtica dioïca L.
Famille des Urticacées

L'Ortie, une des plantes les plus utilisées, semble couvrir ici une palette importante de pathologies, avec parfois des modes d'emploi très localisés sans parler de ses autres usages (tinctorial, cultural, ludique, textile,...). Ce qui ressort partout, c'est que « c'est bon pour la circulation du sang ». À Plouay, certaines personnes « racontent avoir vu leurs grands-mères faire des décoctions avec les racines d'orties pour la circulation sanguine ». [1 et NB]

Douleurs

Flagellations et articulations douloureuses

On retrouve sur tout le territoire du Centre-Bretagne et bien au-delà la pratique de la flagellation contre les douleurs articulaires, « Pour faire circuler le sang, il se fouettait sur les bras, sur tout le corps avec son tricot de corps, un marcel quoi. Il faisait partout, il mettait partout, pas sur les articulations partout, ça nous impressionnait évidemment, mais apparemment, il ne souffrait pas trop moi, j'ai vu mon grand-père [faire ça] à Touc'h »[2]. Comme à Plouay[3] , une personne de La Feuillée nous dit qu' « on frottait [les feuilles d'Ortie] sur le mal, en cas de rhumatismes ».[4]

Maux de pieds et de jambes

Une dame de Carhaix pratique toujours une recette léguée par son grand-père pour soulager les maux de jambes et de pieds: il s'agit de cueillir environ « 500 g d'orties en fleurs et de les mettre à bouillir pendant environ deux minutes. Et après avoir pris le bain de pieds, on utilise cette eau pour les plantes. Ça les soigne. » [5]

Une autre personne de Carhaix cite son aïeule qui « faisait une pommade à base d'Ortie, mais je ne sais pas à quoi elle servait, j'étais trop jeune. Elle était réputée pour sa crème » dans la région de Brest.[6]

C.Auray le cite aussi « pour les problèmes articulaires des animaux, on préférait les orties avec lesquels on fouettait les pattes des cochons à Peillac ».

Une personne de Scaër collecte toujours les orties. « Moi quand j'trouve, je ramasse parce que je suis diabétique, nous on l'appelait *Leineut*, alors c'est 4 feuilles dans une tasse d'eau. Et ça, 3 fois par jour [...] on a du mettre que ça stabilise le sucre dans l'sang quelque part [7]». Ici, le savoir est vraisemblablement issu de source livresque, et plus particulièrement de « la médecine du pauvre » de G.A Bardier.

Et les fesses des garnements !

À Belle-Isle-en-Terre, Callac ou à Carnoët, il reste quelques souvenirs cuisant des martinets en Ortie.[8 9 et 10]

Piqûres

À défaut d'avoir sous la main une feuille de Plantain ou de Rumex à frotter sur les brûlures, « le suc de la tige de l'Ortie qui vous a piqué calme la douleur » selon une personne de Quimper[11]. Une ancienne sabotière de Saint-Goazec se souvient avoir vu quelqu'un faire une allergie de contact à l'Ortie.

À La Feuillée, une personne calme les piqûres de guêpe : « on chiffonne la feuille [d'Ortie] et on frotte » [12].

Autour des piqûres, on a aussi les jeux d'enfants... ou de plus grands dont un monsieur de Loperhet nous livre le secret : « pour ne pas se faire piquer par l'Ortie, on inspire à fond et on garde sa respiration, vous remplissez vos poumons d'air et puis après [on ne sent rien] ».[13]

Le côté hémostatique (coupe-sang) de l'Ortie est aussi cité par C. Auray. « Ce sont aussi les feuilles et les tiges pilées de l'Ortie qui étaient posées en cataplasme sur les hémorragies ou les feuilles tendres du sommet de la plante qui étaient écrasées et introduites dans une narine saignante. »[14]

Fortifiante

On retrouve de-ci, de-là un emploi à des fins reconstituantes (rappelons ici que l'Ortie est l'un des aliments les plus riches en fer, en vitamine C et en silice entre autres) à des fins de thérapeutiques humaines mais plus souvent vétérinaire.

À Carhaix, « les petits cochons qui naissaient faibles, on leur donnait des jeunes pousses d'orties hachées pour les fortifier. »[15] À Poullaouen et Callac[16], il fallait « fouetter [avec] les cochons affaiblis, qui ne se lèvent pas ». À Plonevez-du-Faou, on donnait les orties « fanées, [comme] foin reminéralisant, fortifiant pour les animaux affaiblis ».[17] Dans de nombreuses fermes, on ajoutait l'Ortie à la pâtée des volailles et des

[1] DU N.Le Grand Plouay [NB] il serait intéressant de vérifier si il n'y a pas eu confusion sur cet usage, les racines agissant plus sur le système urinaire
[2] [2] Collectage collectif Skol Louarnig 02/2011
[3] DU N.Le Grand Plouay
[4] Pôle de La Feuillée 08/2011
[5] Pôle de Carhaix, 09/2010
[6] Pôle de Carhaix 09/2010
[7] Allibert J . stagiaire Skol Louarnig 06 2011
[8] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[9] Pôle de Callac 07/2010
[10] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[11] Collectage Skol Louarnig 10/2007
[12] Pôle de La Feuillée 08/2011
[13] Pôle de La Feuillée, Marché de Brasparts 11/2010
[14] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[15] Pôle de Carhaix 06/2011
[16] Pôle de Callac 07/2011
[17] Pôle de Carhaix marché 04/2011

cochons, « ça empêchait les maladies. »[18]
Loeiz ar Floc'h va dans le même sens en conseillant : « les personnes faibles, qui s'évanouissent facilement, boiront du jus de cresson, ou, mieux encore, du cresson, des orties et de l'absinthe, une poignée de chaque, écrasées et mises dans deux litres de vin blanc. En boire un litre par semaine. »[19] [On pourrait supposer qu'au-delà, l'effet peut s'inverser ?]
Une Ouessantine qualifie l'Ortie :« C'est une plante forte qui renforce [...] C'est une plante saine qui est bonne pour le sang. »[20]
Autre approche des vertus fortifiantes de l'Ortie, Mathieu Leclère note que dans les Monts d'Arrée « dans le cas de stérilité, il était conseillé aux femmes de placer une bouillie d'Ortie sur la partie du corps concerné. Les piqûres provoquées par l'Ortie étaient supposées amener la fécondité ».[21] C. Auray cite à l'inverse « un homme de 85 ans nous conseille des décoctions d'**orties** qu'il juge « mieux que le viagra » lorsque l'âge fait diminuer les ardeurs sexuelles. »[22]

Intestins

Ainsi, une personne aujourd'hui à Gourin faisait « ingérer aux chevaux des orties broyées pour soigner leurs maux de ventre ».[23] C. Auray, vétérinaire ethnobotaniste, a également noté ses « propriétés vermifuges à Landudec et Pouldreuzic où les éleveurs en donnaient à manger aux cochons et aux chevaux, en cas de maux d'intestins et notamment d'estomac ».[24]
À Bulat-Pestivien, un témoin se souvient de son emploi dépuratif pour les petits cochons en cas de « croûtes sur dos des cochons, *an tokenn* , c'était contagieux. [L'Ortie était là aussi] mélangée dans l'alimentation des porcs ; mise à cuire avec les pommes de terre, écrasés ensembles ».[25]

Soupe à l'Ortie

Un témoignage de La Feuillée éclaire un peu sur la vision de l'association de plantes de misères aux plantes sauvages qu'on était obligé de consommer pendant la guerre. « Je sais qu'on a mangé la soupe aux orties pendant la guerre mais je ne m'en souviens pas trop. Par contre Il y a une vingtaine d'années, une cousine à Michel faisait encore la soupe aux orties à La Feuillée, et c'est bon. Et ça m'a rappelé, mais j'avais oublié tout ça, avec des pommes de terre aussi, toujours la pomme de terre. »[26] C'est que pendant la guerre, les feuilles cueillies n'étaient pas forcément des plus fraîches, et on n'y rajoutait pas forcément de l'ail, de l'oignon ou de crème fraîche. Je m'amuse souvent de la surprise suscitée par le goût fin de l'Ortie alors qu'elle a dans les esprits un souvenir souvent détestable. « Par exemple la grande disette qui a eu lieu en 1848, où les gens étaient condamnés à manger d'l'Ortie, c'est un mauvais souvenir ! C'est comme les topinambours ou les rutabagas, dans la tête des gens, ça fait pauvre, ça fait misère, ça été en partie rejeté enfin il me semble. »[27]
Il y a vraiment quelque chose de particulier avec la consommation d'orties : je me souviens ne pas avoir dit à un enfant que j'avais amené une tarte aux orties pour le dîner, on s'est tous régalés mais quand il a appris ce que c'était, il m'en a voulu pendant des années, et je suis sûre qu'aujourd'hui, il m'en veut encore…

Mais les gourmands savent bien que c'est « au printemps, quand les feuilles sont tendres, on fait des soupes. Seulement avec les jeunes pousses. Je mettais un oignon à revenir avec mes orties et un peu de pommes de terre. On peut mettre un peu de crème fraîche. Ma grand-mère faisait aussi de la purée avec des orties et des pommes de terre. »[28] À Belle-Isle-en –Terre, une dame rajoute une pointe d'ail à la recette.
Au Foyer Logement de Callac, deux personnes de Maël-Pestivien et Plusquellec se souviennent en avoir consommé avant guerre.[29]

Teinture d'Ortie

Entrant dans les colorants alimentaires compris dans le vert chlorophylle sous le nom E140, l'Ortie est aussi une excellente plante tinctoriale pour les tissus (à noter que dans d'autres secteurs, on en fait aussi du textile) et qu'à l'Ile-de-Batz, on ravivait les couleurs avec, comme l'atteste une personne de Huelgoat : « j'ai vu des personnes teindre leurs vêtements avec de l'Ortie sur l'Ile-de-Batz. C'était pour redonner de la couleur aux vêtements délavés par la mer. Ça fait bien 30 ans de ça. Ils faisaient macérer dans de l'eau pendant 24 à 48h. Ils en tiraient du vert pour 10L d'eau ».
« Ils teignaient le lin, des toiles, des pantalons. Les parents de cette femme-là le faisaient déjà ».[30]

Traitement phytosanitaire

Le fameux purin d'Ortie est aujourd'hui connu comme une panacée au jardin, malgré son odeur. Certains le vantent comme anti-pucerons et selon d'autres l'eau seule serait aussi efficace. Ses apports minéraux enrichissent le sol, et il est désherbant à forte dose. Tout est question de dosage et le débat est ouvert.

Techniques

On peut aussi utiliser l'Ortie « pour dégraisser ou laver les poêles ou les chaudrons, directement mélangée avec du savon de Marseille et l'on peut même faire les cuivre avec ».[31]

[18] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[19] Loeiz ar Floc'h Op cité
[20] DU F.Créachcadec Ouessant
[21] DU M. Leclère Monts d'Arrée
[22] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[23] DU N.Le Grand Plouay
[24] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[25] Pôle de Callac 07/2010
[26] Pôle La Feuillée 04/2010
[27] Pôle La Feuillée 04/2010
[28] Pôle de Carhaix 06/2011
[29] Pôle de Callac 09/2010
[30] Pôle de Carhaix, à Huelgoat 06/2011
[31] Collectage collectif Skol Louarnig 10/2010

Les différentes espèces d'Orties

Les vraies orties piquent. On les appelle *Linad* avec des variations comme *Lineut, leinet , leinat*… Les plantes, appelées orties parce que la forme de leur feuille rappelle celle de l'Ortie « vraie », ne sont pas concernées ici.

En Centre-Bretagne, on rencontre surtout l'Ortie dioïque, avec un pied mâle et un pied femelle séparés

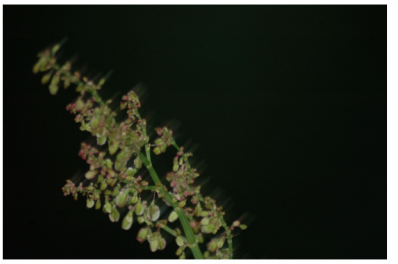
Et parfois l'Ortie brûlante, *Urtica urens,* avec une tige plus rouge.

Sur la côte, une ortie très rare en Finistère et en Côtes d'Armor, l'Ortie à membranes, *Urtica membranacea (*anciennement *U. dubia),* est protégée au niveau régional.

et une autre disparue récemment de Loire-Atlantique, la splendide Ortie à pilules, *Urtica pilulifera,* également protégée au niveau régional.

△

Attention ,
l'Oseille, surtout crue, est déconseillée en cas de calculs rénaux, de goutte ou d'arthrite.



L'Oseille Trichin

Rumex acetosa L.
Famille des Polygonacées

Trichin se retrouve avec des déclinaisons locales, au niveau de la prononciation : *Trichin logod*[1], *Trucheun*[2], *Trechon*, *Trenchon* voire *Trenchon gad* « peut-être parce que les lièvres l'appréciaient ».[3]

comme les frites (bonbons) de maintenant » [6]

Et puis aussi, l'oseille s'ajoutait dans les salades.

Comestible

Crue

« Quand on allait à l'école, au printemps, ça c'était une des premières feuilles qui verdissaient, alors tendre comme ça, on se précipitait là-dessus, on en mangeait directement comme ça ! […] Donc on trouvait là-dedans quelque chose puisque tout le monde en mangeait […] l'organisme le réclamait. […] Mais nous on en a mangé des quantités puisque c'est un besoin naturel qu'on avait à la fin de l'hiver. »[4]

Autrefois, quand elle était enfant et qu'elle gardait les vaches, une ancienne de Saint-Goazec se souvient « ça on mangeait aussi quand on avait soif ». [5]

Parfois, c'étaient les feuilles qui étaient croquées, parfois c'étaient les tiges qui étaient sucées. « Quand on avait soif, on mâchouillait la tige.
- C'était bon ? C'était sucré ?
« - oh non ! c'est très amer, même acide, ça te casse la soif. […] c'est un peu

Cuite

On faisait des sauces avec l'oseille. On la mettait aussi dans les potages avec des pommes de terre.[7]
Les feuilles d'oseille [8]peuvent être ajoutées « dans la soupe un peu, mais il ne faut pas en mettre trop parce que c'est aigre. Mais même cru, c'est bon».9
Ou à Carhaix « Je fais une soupe […] avec 3 feuilles de pissenlits, la racine d'une, une feuille d'oseille, un oignon, de l'ail, une pomme de terre. »[10]

Autres usages

Le colporteur Loeiz ar Floc'h a écrit : « Lorsque l'on a très soif, c'est très bon de mâcher de l'oseille ; et cela nettoie les dents. L'eau bouillie sur des feuilles d'oseille est bonne pour la santé et coupe la soif. Pour sécher les abcès, pour les percer, il faut faire un emplâtre avec du savon, de la crème ou de la pommade, bouilli avec une poignée de cette plante. L'abcès ne tardera pas à percer. Il ne faut pas trop en manger car il y a du poison à l'intérieur. Une bonne plante contre la dysenterie et les coliques ».[11]

Autres « Oseilles »

On a également consommé couramment (sous le nom de *Trichin logod* par endroit) la Petite Oseille (*Rumex acetosella*)

et parfois sous la même appellation ou sous celle de *Bara coucou*, le Pain de coucou (*Oxalis acetosella*).

La première est souvent envahissante dans les jardins, alors que l'Oxalide des bois pousse dans les bois ou sur les talus riches et frais.[12]

[1] Pôle de Coray, 03/2011 à Coray
[2] Pôle de Coray, 03/2011 à St Goazec
[3] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[4] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[5] Pôle de Coray, 03/2011 à St Goazec
[6] Pôle de La Feuillée 06/2010, vers Landerneau
[7] Pôle de Carhaix 06/2011 à Huelgoat
[8] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Gourin
[9] DU M.Leclère Monts d'Arrée
[10] Pôle de Carhaix 09/2010 à Carhaix
[11] L. Ar Floc'h, Plant breizh evit ho yec'hed Op.cité Pôle de La Feuillée 08/2011
[12] Divers souvenirs personnels de témoignages non notés

△

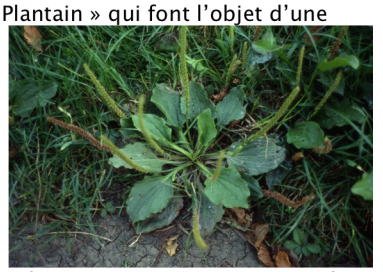
Attention,
le pollen des plantains
est très allergène.

Les plantains
Pemp-ridenn

Plantago major L., Plantago lanceolata L.
Famille des Plantaginacées

Ce sont surtout le Plantain lancéolé (*Plantago lanceolata*), appelé souvent « Grand Plantain »,

et le Grand Plantain (*Plantago major*), souvent cité comme « Petit Plantain » qui font l'objet d'une



utilisation en Centre-Bretagne. Il faut vraiment montrer la plante fraîche pour savoir de quel plantain on parle. Parfois, les deux sont surnommés *Pemp ridenn.* Les prononciations varient *: Pemp ridenn, Pemridenn, Pemrinn* (« Ça, c'est la prononciation qu'on utilisait, mais moi, c'est pas le vrai breton. Le vrai breton, parlé dans les villes, c'est pas ça du tout ![1] ». Le *Plantago major* est aussi parfois appelé *Stankerez Gwad*[2] ou *Kaol Pemrin*[3]. Sur un stand du salon Biolojik de Carhaix, nous présentions des plantes sauvages pour interpeller les gens. On a interrogé les gens sur la différence entre *Plantago lanceolata* et *Plantago major* : les deux étaient considérés comme « la même chose » par plusieurs personnes.[4] Pour preuve, « ils ont tous les deux cinq nervures ».

Pansement

Stankerez Goad

Une dame de Saint-Goazec raconte: "[l'autre jour,] j'étais dans l'jardin, J'avais coupé mes mains là et j'avais même pas d'mouchoir ni *d'tra*, j'ai pris du Plantain et j'ai dit allez zou, comme ça en vrac [et ça a guérit] sans qu'ce soit infecté […], j'ai pas eu d'plaie ni rien du tout. C'est formidable [le Plantain] ![5]»
Au marché de Carhaix, un monsieur de Plévin disait qu'« on l'utilisait [le Plantain lancéolé] comme un pansement pour arrêter le sang ». « On apposait la feuille sur la blessure comme ça, c'est tout »[6]. Pour un homme de Plouyé, « on l'appelle Stankerez ar gwad, […] c'est le Plantain majeur. On mettait ça sur les plaies ». Une personne de Maël-Carhaix explique que « c'était pour mettre sur les blessures, ça fait des fils, ça répare plus vite les blessures ».[7]
Dans les Monts d'Arrée aussi, « quand on se coupait avec un couteau, on mettait une feuille de Plantain »[8].
Une personne de La Feuillée semble employer le *P.major* sur les brûlures sans préciser comment.[9] Parfois, chaque côté de la feuille a son action, ainsi « à Spézet, on réserve un côté pour les plaies et les écorchures et un autre pour les brûlures[10] ».

Sur les piqûres

Une dame de Scaër qui connaît bien les plantes indique : « si on est piqué par une abeille, […] on prend une feuille de Plantain […], pour les piqûres d'insectes, c'est très bon. […] Pour les orties aussi, tout ce qui est urticant ».
Elle n'utilisait que *P.major.* Une autre dit : « Quand on se fait piquer par les orties »[…], on frotte ça là-dessus et puis ça pique plus. »[11]
On parle aussi de « faire manger du Plantain aux animaux piqués par une vipère »[12]. C'est un usage connu dans le sud de la France. Il conviendrait d'enquêter un peu plus sur cette croyance pour connaître son origine.

Pommade ?

Un quinquagénaire de Plouaret prépare une pommade avec le Plantain. [13] L'origine de son savoir n'est pas

connue. Personnellement, j'ai appris à fabriquer la pommade de Plantain dans les Alpes-de-Haute-Provence. Haché et cuit au bain marie dans du gras. C'est une pommade extraordinaire sur les crevasses. Il serait intéressant de rechercher si d'autres applications médicinales des plantains existaient en Bretagne.

Plantain des oiseaux

Le *Plantago major* servait aussi comme Plantain des oiseaux.
« Pour les oiseaux, moi je prenais le court là, ils en raffolaient. » [14]

Autres usages

On donnait aussi ses feuilles aux lapins[15] et à Plouaret, aux cochons qui avaient la diarrhée.[16] A.Le Roux le cite comme ersatz de tabac durant l'occupation.[17]

[1] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[2] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011 à Plouyé
[3] Pôle de Coray, marché de Scaër 05/2011
[4] Réseau *F.armorica,* salon biolojik Carhaix 05/11/2011
[5] Pôle de Coray 03/2011
[6] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[7] Pôle de Carhaix 06/2011
[8] DU M.Leclere Monts d'Arrée
[9] Pôle de La Feuillée 09/2011
[10] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[11] Pôle de Coray, marché de Scaër 05/2011
[12] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[13] Mémoire DEA L.Gall
[14] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011 à Scaër
[15] Pôle de La Feuillée +-2009
[16] Mémoire DEA L.Gall 2002
[17] Enquêtes Auguste Le Roux

△

Attention, l'infusion de Ronce est à bien filtrer pour qu'il ne reste pas d'épines dans la tisane.

La Ronce
Drez

Rubus fruticosus L.
Famille des Rosacéess)

En cas de maux de gorge ou d'aphtes

En frais, sur le talus

Sur les talus, ce sont les jeunes bourgeons de feuilles qui étaient le plus souvent cueillis et consommés directement en cas d'aphtes ou de maux de gorge. La toute jeune feuille a des épines toutes molles et était croquée telle quelle.[1] Les jeunes pousses[2] étaient aussi parfois mangées pour les problèmes de voies respiratoires.[3] À Carhaix, une personne de Plonevez-du-Faou précise que les pousses de Ronce étaient utilisées *« ba du-man zo skoet ul loen »*[4] , (littéralement, « chez moi, ça paralyse l'animal », sans indiquer comment elle les prenait), à La Feuillée, c'était plutôt les bourgeons[5].

En infusion

Pour faire une infusion, certains se servaient en plante fraîche au fur et à mesure des besoins, d'autres ne cueillaient que les jeunes pousses de printemps et d'autres encore attendaient l'automne. Il fallait que la feuille soit devenue rouge, c'était plus efficace.[6] Dans les Monts d'Arrée, quelqu'un précise : « on faisait une décoction avec des pousses de Ronce ou de Rosier, et on prenait ça en gargarisme pour les maux de gorge ».[7] À Plumelec, au Nord de Vannes, une dame de 79 ans prenait les « bourgeons de printemps », « une poignée avec de l'eau pour la toux et la bronchite ».[8] À Coray, la mère d'un témoin « faisait des décoctions avec les feuilles séchées ; cela soigne les aphtes ».[9] Sur le marché de Scaër, une personne « coupait le bout des ronces, les jeunes pousses, les nouvelles pousses. Et alors, ça c'est bon, ça stabilise le sucre dans le sang [...] ; moi je les séchais ».[10] « Je ramasse et je mets dans ma poche. […] *Dreiz* ça se dit *dreich*. »[11]

À Saint-Martin-sur-Oust, un homme récolte plutôt les fleurs à une période précise : « On prend la fleur avant qu'elle est épanouie, qu'elle est trop fleurie et que les abeilles passent dessus et prennent le suc. On mettait à bouillir. On donnait un verre ou un demi au veau, même pour une personne ».[12]

En sirop

Ce collectage isolé, en région de Pontivy, fait allusion à une pratique du début des années 1930 très intéressante. La grand-mère de la personne enquêtée « faisait […] de la tisane avec des pousses de Ronce […qu'elle cueillait] juste au début, quand il y avait les jeunes pousses, qu'il y avait rien quoi [pas encore de feuilles ni de fleurs…]. Et quand c'était bien bouilli […], et puis infusé, […] elle mettait dedans du sucre Candy, et elle faisait un sirop. Et elle en avait pour tout l'hiver.[…] C'était pour les maux de gorge, *ya*, la toux […] ».[13]

Autres usages médicinaux

De par leur action astringente, les ronces ont des propriétés cicatrisantes et antidiarrhéïques.

« Les feuilles de Ronce, comme beaucoup d'autres feuilles, sont passées sur une flamme avant d'être appliquées sur une blessure ou un panaris pour les gens. Un homme de Saint-Servais connaissait ce remède tant pour les hommes que les animaux. Il fallait « prendre des feuilles de ronces, les plus tendres, à bouillir comme une des

[1] Divers souvenirs personnels,
[2] DU M.Leclere Monts d'Arrée, à Brennilis
[3] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011 Poullaouen
[4] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011 Plonevez
[5] Pôle de La Feuillée

[6] Divers souvenirs personnels,
[7] DU M.Leclere Monts d'Arrée
[8] Pôle de Guéméné 08/2011
[9] E.Daoudal, stagiaire Skol Louarnig 11/2010
[10] Pôle de Coray, marché de Scaër, 05/2011
[11] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig, 06/2011

[12] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[13] Pôle de Guéméné/Scorff 10/2010

vaches dedans et faisait un pansement avec une bande : « l'abcès crevait le lendemain » ». Ou encore, « pour les chèvres et les cochons qui

digèrent mal. Ils mangeaient ça. Et c'est très bon la Ronce. Les bourgeons de ronces quoi... Une chèvre ne mangera pas de la saleté, que des bonnes herbes ». « À Glénac et aux Fougerêts [vers Redon], on infusait des bourgeons de Ronce pour soigner les yeux rouges ou les orgelets des hommes ou des animaux ». [14]

Nous n'avons pas retrouvé ces pratiques en Centre-Bretagne si ce n'est le témoignage d'une femme de Saint-Thois : « ma mère donnait des jeunes pousses de ronces aux lapins pour pas qu'ils aient de maladie, en prévention ».[15]

Herboristerie

Certaines plantes médicinales étaient cueillies dans les écoles et revendues aux herboristes. À Languidic : « quand [la Ronce] est en bouton comme ça. Oh c'était à la fin de l'année scolaire, fin juin. Et donc on ramassait, on faisait sécher ça [les boutons de ronces] dans le grenier. C'était à l'école qu'on faisait ça et [qu'on] expédiait ça. […] Y'avait la pensée sauvage aussi, y'avait les fleurs de sureau, les feuilles de gui comme plantes médicinales qu'on expédiait ailleurs... à Lyon... Oui, mon père collectait ça avec les écoles environnantes ».[16]

Grignotage de talus

Un peu partout, en Centre-Bretagne comme ailleurs, nombre de personnes consommaient les mûres, *mouar* (dont on faisait aussi des confitures), et grignotaient les pousses ou bourgeons de Ronce en passant, directement sur le talus, très souvent en rentrant de l'école ou en gardant les vaches.

Une ancienne carhaisienne explique qu'il faut trouver des jeunes pousses, que c'est « comme un bonbon, une sucrerie ». « Casser la partie jeune, la fin de la branche. On retire la peau. Tu la manges, c'est sucré. Ça laisse un bon goût dans la bouche. Ça dessèche la bouche. »[17] Un homme de Lesneven, au nord de Brest, explique : « j'sais pas pourquoi on mangeait ça, c'est qu'not' corps devait en avoir besoin ».[18] Autour de Belle-Isle-en-Terre, « l'extrémité de la Ronce ainsi que ses jeunes pousses sont consommées lors de marches « comme anti-fatigue, pour donner un petit coup de pouce. Certains mettaient ça dans la soupe ». »[19]

Savoir-faire techniques

Liens

Pour faire les ruches, de la paille d'avoine ou de seigle « était tordue ». « Les belles ronces « où l'on tirait le blanc » étaient utilisées pour réaliser le lien : on rinçait l'intérieur de la Ronce, de plus il fallait qu'elles soient toutes de la même largeur.»[20] « On la cousait avec du fil de fer ou avec de la Ronce. Pour la Ronce, on prenait de grosses tiges qu'on lacérait pour faire des lanières. Maintenant, je me sers de ces ruches en pailles pour récupérer des essaims sauvages »[21].

Une retraitée de La Feuillée se souvient de son père (sur la côte), qui écorçait les tiges de Ronce pour faire les ruches[22].
Une personne m'a indiqué qu'au bord du canal de Nantes à Brest, on faisait des toits en chaume avec la Baldingère (grande graminée qui y est abondante) et que les ronces servaient de lien pour les assembler.[23] Nous recherchons d'autres témoignages sur cette technique.

Paniers

Des paniers et des corbeilles étaient aussi réalisés en Ronce comme dans les Monts d'Arrée[24] ou autour de Belle-Isle-en-Terre[25].

Barrières

Pour faire des barrières, on mettait les ronces « entre des bouts de bois, et pour protéger les récoltes […] on couvrait les tas de betteraves ou de rutabagas pour protéger des bêtes ».[26]

Piège à taupes

À Belle-Isle-en-terre, comme « la taupe est hémophile, [on mettait] des ronces dans les galeries. C'est pas sûr que ça marche. »[27] À Spézet, un ancien voisin faisait de même autour des années 1995.[28]

[14] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[15] Pôle de Coray, 03/2011
[16] Collectage collectif Skol Louarnig, 06/2008
[17] Pôle de Carhaix, 11/2010
[18] Pôle de La Feuillée, 03/2010
[19] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[20] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[21] DU M.Leclere Monts d'Arrée
[22] Pôle de La Feuillée 07/2011
[23] Souvenirs personnels
[24] DU M.Leclere Monts d'Arrée
[25] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[26] DU M.Leclere Monts d'Arrée
[27] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[28] Souvenirs personnels autour de 1995

△

Attention,
le Rumex crépu est très envahissant, éviter de laisser grainer.

Le Rumex
Kaol moc'h, Teol

Rumex obtusifolius L et hybrides.
Famille des Polygonacées

Patience, Parelle ou Rumex à feuilles obtuses sont ses appellations françaises. En breton, on retrouve essentiellement *Kaol moc'h*[1] « chou-cochon » et *Kaol Teol* et leurs dérivatifs : *Teol*[2], *Kaol Tec'h*[3], *Kohl Teod*[4], *Teal*, *Tael*[5], *Kol tiar*[6].

Plante envahissante

Le *Kaol moc'h* n'est pas très apprécié. « Le gros souci avec le Rumex, c'est réussir à l'arracher parce que les racines, elles sont tenaces, et c'est plutôt invasif comme plante. Pour que ça vienne tout seul, il faut l'enlever aux alentours de la nouvelle lune, 2 jours avant à 3 jours après. »[7]

Des solutions souvent fastidieuses existent.
J'ai entendu dire qu'il fallait le faucher avant qu'il ne graine pendant 5 ans pour que le *Rumex* ne repousse plus.
À Coray, une jardinière donne un coup de binette pour les blesser au collet, et leur racine moisit.[8]

Pour purifier le sang

On remarque dans plusieurs endroits du Centre-Bretagne (comme du reste de la Bretagne), des témoignages sur l'usage dépuratif de la plante[9].
Une dame de Plouay se souvient : « [Ma grand-mère ou ma grand-tante] me faisait une décoction de cette plante. Elle appelait ça en breton *Kaol teol*. Et donc, elle allait régulièrement en chercher et elle me soignait. À tous les changements de saisons, j'y avais droit, à un bol, avec la racine. Pour la racine, elle la lavait bien, elle la faisait sécher et puis elle gardait ça. […] Un seul grand bol, ça suffisait, il fallait l'avaler ce bol. [...] Elle le faisait oui, elle le faisait bouillir un peu, pas très très longtemps en effet, y'avait une grande terrine dans laquelle elle faisait macérer ça. Et je sais qu'une chose c'est que tous mes cousins étaient remplis de boutons, moi j'avais rien. Je me portais d'une manière impeccable grâce à ça et c'est vrai c'est efficace. »[10]

Deux couples d'agriculteurs en retraite de Tréglamus et Plougras l'utilisaient en cas d'acné et de furoncle car il permettait la « purification du sang ».[11] C.Auray la cite également pour l'eczéma[12]
Cette décoction a été utilisée à Poullaouen pour les problèmes de peau en général et la gale en particulier : « *dour diwar ar gwrighopn* » [13] . J'ai récolté un témoignage similaire qui précisait qu'après-guerre,«on faisait du jus de racine de *Kaol moc'h* mêlé à du soufre et on badigeonneait les gens atteints de la gale avec »[14].
Je me rappelle d'une personne des Monts d'Arrée qui faisait sécher la racine fraîche sur le coin du poêle, puis qui en conseillait en cure de plusieurs jours aux personnes souffrant de graves problèmes hépatiques. Ça ne guérit pas une hépatite C, mais ça peut ralentir son évolution.

« On donnait aussi aux chevaux de la graine de Parelle « pour les purger à l'hiver quand ils avaient trop d' sang » .»[15]

Sur les piqûres

L'usage de la feuille est très efficace sur les piqûres d'ortie. Ai-je oublié de le noter quand des personnes en parlent car l'usage me paraît trop évident ? C'est un écueil fréquent lors des collectages, que de juger un savoir trop commun. Je ne retrouve qu'à La Feuillée un témoignage *Flora armorica* retranscrit allant dans ce sens. [16]

À Cleden-Poher, une personne dit tout de même « la mâcher [la feuille] et la mettre sur les piqûres d'insectes »[17].

Autres usages

À La Feuillée toujours, la feuille servait comme papier toilette.[18]

Autour de Belle-Isle-en-Terre, « les graines brunes du *Kaol terc'h* servaient à imiter la chicorée lors de jeux des enfants ».[19]

Enfin, autour de Lannion, on donnait une seau de tisane de graines contre la diarrhée des petits veaux.[20]

[1] Pôle de Callac PLR 12/2009, à Rostrenen, St Nicodème, DU M.Leclere Monts d'Arrée, Carlier Viviane 1999 à Poullaouen, J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig 06/2011 à Scaër, Collectage collectif Skol Louarnig, autour de Lannion 06/2010, à Plouay 06/2008
[2] Pôle de Callac à Guimaëc, DU M.Leclere Monts d'Arrée
[3] Du C.Paris Belle-Isle-en-Terre
[4] Pôle de Callac à Plouyé
[5] Laurent Gall à Minihy-Tremilleau, Ploumilliau
[6] Pôle de Callac à Lanrivain et Kerpert
[7] J.Allibert, stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[8] Pôle de Coray 2010
[9] Pôle de Carhaix, 2011 à Brest et Gourin
[10] Collectage collectif Skol Louarnig 06/2008
[11] Mémoire DEA L.Gall
[12] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[13] Pôle de Carhaix (marché) 04/2011
[14] Carlier Viviane 1999 à Poullaouen,
[15] C.Auray, Enquêtes sur les remèdes traditionnels en Bretagne Op.cité
[16] Pôle de La Feuillée 08/2011
Pôle de La Feuillée 08/2011
[17] Pôle de Carhaix (marché) 07/2011
[18] Enquêtes Auguste Le Roux
[19] Du C.Paris Belle-Isle-en-Terre
[20] Collectage collectif Skol Louarnig 06/2008

△

Attention, les fruits verts du Sureau noir sont très laxatifs. Le Sureau Hyèble est toxique.

Le Sureau noir
Sko, Skav

Sambucus nigra L.
Famille des Caprifoliacées

Appelé *Skav* dans tout le Centre-Bretagne (prononcé *sko* ou *skao*, ce qui signifie creux en vieux gaulois), le Sureau noir est connu comme poussant près des maisons, sur les talus et près de l'eau. « *Boked skao, koad skoa*. Il y a de l'eau en dessous des sureaux. » image un dicton carhaisien.[1]

Le Sureau noir, « c'est très courant parce que les boules noires, les oiseaux les mangent et ils les sèment ».[2]

Sifflets et catapultes

Presque toutes les personnes de plus de 60 ans se souviennent avoir confectionné des jouets avec le bois creux du Sureau.
On faisait des sarbacanes[3], des « pétoires », des *pistolenn*[4] *:* on coupait une branche de Sureau, on l'évidait avec un couteau, « c'est facile à creuser, il y a de la moëlle à l'intérieur », et ça « faisait la forme »[5]. « Une petite boule, *stoup* était confectionnée avec du lin du sommier et du crin de cheval »[6]. Pour les plus sophistiqués, on trouvait un bâton qui rentrait juste dans le trou, et quand on poussait, ça pétait et ça partait.

À Huelgoat, « on creusait la tige du Sureau et on mettait de l'herbe sèche dedans. »[7]

En Pays Bigouden, on fabriquait aussi des « seringues à eau » ou « *chinten dour* » ; le cylindre qui contenait de l'eau était en Sureau.[8et9]

Un coraysien a vu son grand-père, faire des sifflets : « on coupait une tige de 8 à 10 cm de longueur et de 1 cm de diamètre, un des bouts était bouché, on vidait la pulpe.[…] Cela avait une conservation courte contrairement au sifflet que l'on faisait avec du châtaignier ».[10]

On faisait vraisemblablement aussi des sifflets un peu partout.[11]

De ses fruits

Les fruits du Sureau noir sont réputés toxiques en Centre-Bretagne.[12 et 13]
À Saint-Goazec comme ailleurs, même si beaucoup de personnes savent qu'on en fait des sirops ou des confitures, quand vous demandez : « Quand vous étiez petite, vous en mangiez ? », la réponse est : « non, on nous interdisait d'en manger ».[14]

À Huelgoat, une dame se souvient qu'on lui disait : « tu vas mourir si tu manges ça ! C'est pas vrai mais on doit pas en manger trop cru, ça peut provoquer des diarrhées. […] Moi je fais des sirops de baies de Sureau à l'automne. C'est bon pour la toux ».[15]
Les recettes viennent sûrement d'ailleurs : un retraité originaire d'Eure-et-Loire dit : « J'ai vu ma mère faire des confitures avec les grappes noires".

[1] Pôle de Carhaix (marché) 06/2011
[2] J.Allibert, stagiaire Skol Lo4arnig 06/2011 à St Goazec
[3] Pôle de La Feuillée, marché de Braspart 2010 à Loperet
[4] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[5] Pôle de La Feuillée, Plougonven 10/2010
[6] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[7] Pôle de Carhaix 04/2011
[8] DU ML Caradec Pays bigouden
[9] Enquête Auguste Le Roux
[10] Daoudal E. stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[11] Allibert, stagiaire Skol Louarnig 06/2011 à St Goazec
[12] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[13] Pôle de Coray, marché de Scaër 05/2011
[14] Pôle de Coray 05/2011
[15] Pôle de Carhaix (04/2011)
[22] Pôle de La Feuillée 08/2011 à La Feuillée

△

Attention, les fruits verts du Sureau noir sont très laxatifs. Le Sureau Hyèble est toxique.

Le Sureau noir
Sko, Skav

Sambucus nigra L.
Famille des Caprifoliacées

Appelé *Skav* dans tout le Centre-Bretagne (prononcé *sko* ou *skao*, ce qui signifie creux en vieux gaulois), le Sureau noir est connu comme poussant près des maisons, sur les talus et près de l'eau. « *Boked skao, koad skoa*. Il y a de l'eau en dessous des sureaux. » image un dicton carhaisien.[1]

Le Sureau noir, « c'est très courant parce que les boules noires, les oiseaux les mangent et ils les sèment ».[2]

Sifflets et catapultes

Presque toutes les personnes de plus de 60 ans se souviennent avoir confectionné des jouets avec le bois creux du Sureau.
On faisait des sarbacanes[3], des « pétoires », des *pistolenn*[4] *:* on coupait une branche de Sureau, on l'évidait avec un couteau, « c'est facile à creuser, il y a de la moëlle à l'intérieur », et ça « faisait la forme »[5]. « Une petite boule, *stoup* était confectionnée avec du lin du sommier et du crin de cheval »[6]. Pour les plus sophistiqués, on trouvait un bâton qui rentrait juste dans le trou, et quand on poussait, ça pétait et ça partait.

À Huelgoat, « on creusait la tige du Sureau et on mettait de l'herbe sèche dedans. »[7]

En Pays Bigouden, on fabriquait aussi des « seringues à eau » ou « *chinten dour* » ; le cylindre qui contenait de l'eau était en Sureau.[8et9]

Un coraysien a vu son grand-père, faire des sifflets : « on coupait une tige de 8 à 10 cm de longueur et de 1 cm de diamètre, un des bouts était bouché, on vidait la pulpe.[…] Cela avait une conservation courte contrairement au sifflet que l'on faisait avec du châtaignier ».[10]

On faisait vraisemblablement aussi des sifflets un peu partout.[11]

De ses fruits

Les fruits du Sureau noir sont réputés toxiques en Centre-Bretagne.[12 et 13]
À Saint-Goazec comme ailleurs, même si beaucoup de personnes savent qu'on en fait des sirops ou des confitures, quand vous demandez : « Quand vous étiez petite, vous en mangiez ? », la réponse est : « non, on nous interdisait d'en manger ».[14]

À Huelgoat, une dame se souvient qu'on lui disait : « tu vas mourir si tu manges ça ! C'est pas vrai mais on doit pas en manger trop cru, ça peut provoquer des diarrhées. […] Moi je fais des sirops de baies de Sureau à l'automne. C'est bon pour la toux ».[15]
Les recettes viennent sûrement d'ailleurs : un retraité originaire d'Eure-et-Loire dit : « J'ai vu ma mère faire des confitures avec les grappes noires".

[1] Pôle de Carhaix (marché) 06/2011
[2] J.Allibert, stagiaire Skol Lo4arnig 06/2011 à St Goazec
[3] Pôle de La Feuillée, marché de Braspart 2010 à Loperet
[4] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[5] Pôle de La Feuillée, Plougonven 10/2010
[6] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[7] Pôle de Carhaix 04/2011

[8] DU ML Caradec Pays bigouden
[9] Enquête Auguste Le Roux
[10] Daoudal E. stagiaire Skol Louarnig 06/2011
[11] Allibert, stagiaire Skol Louarnig 06/2011 à St Goazec

[12] DU C. Pavis Belle-Isle-en-Terre
[13] Pôle de Coray, marché de Scaër 05/2011
[14] Pôle de Coray 05/2011
[15] Pôle de Carhaix (04/2011)
[22] Pôle de La Feuillée 08/2011 à La Feuillée

BIBLIOGRAPHIE

AR FLOC'H L.1983. *Plant breizh avit ho yec'hed. Molaquriou hor yezh*. (Mémoires d'un colporteur et herboriste originaire de Bodillis) de la seconde moitié du XXe siècle.)

PIERSON C., traduction inédite 2011

AURAY C., 2006. *Magie et sorcellerie dans les fermes bretonnes*. Edition Ouest France.

AURAY C. 2011. *Remèdes traditionnels en Bretagne*. Edition Ouest France

BARDIER G.A. 1959 *La médecine du pauvre, Les secrets du Père Armand*. Les éditions populaires.

BERLINER D. 2010. *Anthropologie et transmission*. in Terrain n°55. Septembre 2010

BEZANGER- BEAUQUESNE L, GARNIER G, DEBREAUX G , 1961. *Ressources médicinales de la flore française*, 2 tomes, Éditions Vigot frères, Paris

BIENVENU A., 2009. *La santé en pays Gallo : anatomie, maladie et médicaments*. Rennes, Rue des scribes, 103 p

BLAMEY M. & GREY-WILSON C., 1991. *La Flore d'Europe occidentale*, Edition Arthaud, Paris, 544p.

BOISVERT C., 2003, *Plantes et remèdes naturels*, éd. Aubanel, 527p.

BRISEBARRE A.-M., 1985. *Les bouquets thérapeutiques en médecine vétérinaire et humaine*, Bulletin d'ethnomédecine, 3è trimestre, 1985, pp 3-38].

BOUTEILLER M., 1966. *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*. Paris, G.P Maisonneuve et Larose,

BRABANT-HAMONIC J., 2002. *Remèdes traditionnels par les plantes en Normandie*. Ed. Ouest France, Rennes, 127 p.

CARADEC M.L., 2002-2003, *Enquêtes ethnobotaniques en pays bigouden en Finistère Sud*, Projet « *Flora celtica* », Diplôme Universitaire d'ethnobotanique appliquée. Lilles II.

CAZIN F.J., 1868. *Traité pratique et raisonné des plantes médicinales indigènes*. Éditeur : P. Asselin

CONSERVATOIRE NATIONAL BOTANIQUE DE BREST, *Atlas floristiques de Bretagne*, éditions Siloë

– PHILIPPON, D., *et al* 2006, *La Flore des Côtes-d'Armor*, 566 p
– RIVIERE G., 2007. *La Flore du Morbihan*, 652 p.
– MAGNANON S. *et al*, 2008 *La Flore du Finistère*., 693 p

CREACHCADEC F., 2003. *Enquête ethnobotanique à l'île d'Ouessant dans le Finistère, Diplôme Universitaire d'ethnobotanique appliquée*. Lilles II.

CROSNIER C. 1998. *La cueillette des savoirs. Les usages du végétal Morvan* – Bourgogne. Parc Naturel Régional du Morvan. 128p (p 62.)

CROSNIER C., 2003. « Le terrain comme chemin d'apprentissage. Problématique d'inventaire et de recherche en ethnobotanique du domaine français. Quelles approches et quelles méthodes ». in *Plantes, sociétés, savoirs, symboles*. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon. année 2001. Les cahiers de Salagon 8. Les alpes de Lumière. pp 57-78.

DARROT-DUMUSOIS C., 2003. *Association « La Glaneuse ». Enquête et exposition d'ethnobotanique dans les Marches de Bretagne*. DU d'ethnobotanique appliquée, faculté de pharmacie de Lille

DELAVEAU P. *Guide des plantes dangereuses*, réédition, Belmas, AM, éditions Maloine 1983

DELCOUR D. 2004. *Plantes et gens des Hauts. Usages et raison de la flore médicinale haute alpine*. Les cahiers de Salagon n°9. p 89.

DENEFLE D. 1994. *Croyances aux fontaines en Bretagne*, Aix en Provence.

DESCOLA P. 2011. *L'Ecologie des autres : l'anthropologie et la question de la nature*. Ed Quae, Versailles, 110 p.

DIBIE P., 1979. *Le village retrouvé*, essai d'ethnologie de l'intérieur. PUF.

DUROS F. 1991, *Herbarum vernaculi, lexique du nom des plantes en breton*. Quimperlé, édition de la Digitale, 124p

FAVERAU F., 1997. *Dictionnaire du breton contemporain*, Edition Skol vreiz, Morlaix, 1357p.

FOURNIER P.V. 2010 (1947). *Dictionnaire des plantes médicinales et vénéneuses de France*. Réédition Omnibus.

DIBIE P., 1979. *Le village retrouvé*, essai d'ethnologie de l'intérieur". PUF.

GALL L. 2002. *Jalons pour une étude sur le végétal dans les thérapies populaires du Trégor (Basse-Bretagne)*. Mémoire de DEA Anthropologie de l'objet. Muséum National d'Histoire Naturelle. 105 p.

GIRAUDON D. 2010. *Du chêne au roseau. Traditions populaires en Bretagne*. Yoran embanner.

GOURMELEN L. « Un jour hors de l'ordinaire : pardon et symbolisme de l'eau et du feu » in *Kreizh Breizh*, n°2 2001.

GROS J.1993. *Trésor du breton parlé*. Emgleo Breizh

KERVELLA G., 1991. *La médecine d'autrefois. Médecine et littérature en langue bretonne au XIXe siècle*. Brest, édition du Liogan, 335p

LE CARGUET H., 1891. *Revue des traditions populaires*. Tome 6, n°6.

LECLERE M. 2008. *Enquêtes ethnobotaniques dans les Monts d'Arrée*, Finistère, Diplôme Universitaire d'ethnobotanique appliquée. Lilles II

LE GRAND N., 2005-2006. *Enquêtes sur l'utilisation des plantes à des fins médicinales au début du XXe siècle au pays de Plouay*, Diplôme Universitaire d'ethnobotanique appliquée. Lilles II

LEMOIGNE C., CLAUSTRES G., 1980. *Connaître et reconnaître la flore et la végétation des côtes manche atlantique*. Rennes, Edition Ouest-France.

LEROUX A., *Enquêtes ethnobotaniques en Bretagne*, inédites

LEVI-STRAUSS C., 1972. *Le Regard éloigné*. Paris, Plon.

LIEUTAGHI P., 1986. *La Plante compagne*. Arles, Actes sud.

LIEUTAGHI P., 1986. *L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine en Haute–Provence*. Edition de la maison des sciences de l'homme Paris.

LIEUTAGHI P., 2003. « Entre naturalisme et sciences de l'homme, quel objet pour l'ethnobotanique ? » in *Plantes, sociétés, savoirs, symboles*. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon. année 2001. Les cahiers de Salagon

LIEUTAGHI P., 2008. « L'ethnobotanique, science humaine au miroir des plantes. » in *Aux origines des plantes ; des plantes et des hommes*, ss la dir. De P. Lieutaghi et F. Hallé, fayard, Paris, pp 320-351

LIEUTAGHI P., 2009. Badasson & Cie. *Tradition médicinale et autres usages des plantes en Haute-Provence*. Arles, Actes sud, 713 p.

MAUSS M., 2001. *Sociologie et anthropologie*, Puf, coll. « Quadrige ».

NICOLAS J.P. 1991. *L'utilisation du végétal dans les rituels de guérison en basse Bretagne*. DEA UBO Brest.

PAVIS C. 2005. *Enquête ethnobotanique à Belle-Isle-en-Terre*. Côtes d'Armor. Diplôme Universitaire d'ethnobotanique appliquée. Lilles II.

PEYRONNET. 1913. *La médecine des pauvres et les 2 000 recettes par le docteur Beauvillard*. Ferron et Beauvillard Paris. (Ouvrage de vulgarisation qui a circulé partout en France tout au long du XXe siècle.)

POSTIC F., 1988. « La Saint-Jean en Finistère : richesse et gravité d'un rituel. » in *Ar Men*, n°8. Pp 44-61. Feux et herbes de la Saint-Jean

POSTIC F., 2003 « Fêtes et coutumes » in *Bretagne*, encyclopédie Bonneton, pp 87 – 115.

PROVOST G., 1998. *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Edition Cerf.

SEBILLOT P., 1968. *Le folklore de la France*. 8 volumes. Editions Imago. Paris / Tome 6, La Flore, paru en 1904, puis réédité en 1985,

SEVE L., 2011. « Cause écologique, cause anthropologique : sauver le genre humain, pas seulement la planète ». in *Le Monde Diplomatique*, nov. 2011, Paris, pp 22-23

SIMON, J.F., 2005. « L'ordre des choses : le patron à l'écurie, la patronne à l'étable ! », in *Des chevaux et des hommes en Bretagne*. Armorik n°3, pp 109-125.

THEVENIN T., 2008. *Les plantes sauvages, connaître, cueillir et utiliser*. Editions Lucien Souny. 331p.

TREBEN M., 1980. *La santé à la pharmacie du Bon Dieu*. Ennsthaler. (Paris).

Rejoignez le réseau Flora armorica

Objectifs

Recenser les savoirs populaires sur la relation homme/plante : alimentation, thérapeutique humaine et vétérinaire, agriculture, technique, artisanat, pratiques magiques et religieuses, perception des milieux naturels et des plantes, dénominations locales...
Organiser le réseau d'acteurs et de collecteurs.
Transmettre : Créer des documents de restitution au public sur les usages locaux des plantes, sensibiliser au respect de la nature et de la biodiversité, se familiariser à l'usage des plantes, favoriser la transmission orale entre les générations.

Historique

1995 : aux jardins de Kew et d'Edimbourg, naissance de Flora celtica, vaste projet de recensement des connaissances traditionnelles sur l'utilisation du végétal au sein des pays celtes.
1997 – 2000 : Jardins du Monde est porteur du projet pour Flora celtica en Bretagne.
2007 : lancement expérimental en Centre Ouest Bretagne du réseau Flora armorica.
2008 : 1ères réunions d'une trentaine de bénévoles, rédaction d'une charte éthique.
Début de définition d'une méthodologie expérimentale à travers les groupes de travail.
2009-2011 : phase expérimentale en Centre-Ouest-Bretagne, création de 5 pôles de collecteurs.

Actions

2009 – 2011 : enquêtes ethnobotaniques auprès de la population à partir des pôles centres-bretons.
Réalisation d'outils de communication :
2010 : un manuel de terrain « ethnobotaniste en Bretagne » pour accompagner les enquêteurs, un film documentaire « *Louzou ar vro* » sur le travail expérimental mené en Pays du Centre Ouest Bretagne, création d'une base de données pour centraliser les collectages, les rendre accessibles à tous sur Internet.
2011 : premières synthèses des enquêtes (« Première cueillette Premier défrichage »), création du site Internet : flora-armorica.org, mise en ligne de la base de données de *Flora armorica*.
À partir de 2012 : création de l'association Flora armorica avec l'extension de la démarche sur l'ensemble de la Bretagne historique (Ille et Vilaine, Loire Atlantique, Morbihan, Côtes d'Armor et Finistère).

Pôles de collectage

Réunions régulières à :
Callac, Carhaix-Plouguer, Coray, Guéméné/Scorff, La Feuillée, d'autres à venir en 2012 vers Brest, Morlaix, Pontivy…
Objet : rassembler les enquêtes en cours, échanger, mutualiser des compétences. Former les acteurs (botanique, écologie, ethnobotanique, usages médicinaux etc…). Mettre à disposition le matériel nécessaire aux enquêtes. Organiser la validation scientifique des résultats d'enquête.

Le réseau recherche toujours plus :

de personnes et structures pour s'investir dans ce projet,
de témoins d'usages passés des plantes, de collecteurs pour les questionner, de spécialistes des langues locales, de botanistes pour confirmer les identifications de plantes,
de personnes pour faire des recherches bibliographiques, de bénévoles pour informatiser les données,
de personnes pour participer à l'organisation du réseau (administration, mise à jour du site, validation des enquêtes…)
et tout autre partenariat toujours utile au réseau (photographies, tenue de stand etc…)

Contacts

Site Internet : « flora-armorica.org »
Renseignements, actualités, adhésion, remplissage de la base, téléchargement du guide ethnobotaniste en Bretagne, du film *Louzou ar Vro*…

Coordination, Pôles de Coray et La Feuillée
Skol Louarnig, à Spézet (Développement, recherches et diffusion des connaissances sur l'environnement et la flore)
02 98 93 93 78 **skollouarnig@aliceadsl.fr**

Pôles de Callac et Guéméné/Scorff
Herborescence à Bulat-Pestivien (Mise en œuvre d'activités culturelles en lien avec le milieu naturel).
02 96 45 70 74 **herborescence@live.fr**

Pôle de Carhaix
Al Lann Gozh à Plouyé
02 98 99 83 38 **allangozh@yahoo.fr**

Crédits photographiques

(Photographies par page puis de a à e, de haut en bas et de gauche à droite.)
Catherine Canela : p36b.
Sarah Cardinal : p72a, 115c.
Viviane Carlier : 1ère de couverture a, 4ème de couverture, p12, 15, 16, 56, 57, 61, 71a, 106, 107b et c, 108, 109, 110, 112, 113, 114a, b, c et d, 115a et b, p116, 117a, 119, 120, 121, 124, 125, 126, 127b, 128a et b, 129a et c, 130b, 131, 132c, 133, 134, 135a et b, 136b et c, 137, 138, 139, 140, 141a et c, 142, 143.
Florence Créachcadec : 1ère de couverture fond et c, tranche de couverture, p11, 32a , 36a, 45, 46, 48, 55, 73b.
Philippe Fossart : p111b, 117b, 122a et b, 127a, 128c, 131b, 132a et b, 135c.
Laurent Gall : p19, 21, 54, 65, 66, 68, 69, 77, 80,81,82, 85, 87, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 98.
Alain Gilfort : p32b, 37, 49, 59, 60, 99.
Didier Gonidec : p123b et c.
Cathy Goubil : p23.
Maryse Gourhant : p122c, 74.
Christiane Fer : p25.
Isabelle Jouglard : p13, 27, 34, 73a.
Marianne Jégou : p23.
Mathieu Leclère : p127c, 141b.
Auguste Le Roux : p71b, 72b, 114e et f, 130a.
Cindy Pavis : p18, 123a, 129b.
Chantal Raoul : p29.
Franck Rousseau : p53, 105.
Elise Trocheris : 1ère de couverture b.
Florine Viellard : 136a.
Wikipédia : p 35, 64, 107a (extraite William Woodville- Medical botany, London, James Phillips, 1793, Vol. 3 Plate 168), 111a (prof Dr Otto Wilhelm Thomé Flora von Deutschland Österreich und der Schweiz 1885 Gera Germany), 111b : Haverkorrels /free Genius.
© Les auteurs sont propriétaires de ces clichés et nous ont cédé un droit d'utilisation exclusivement pour cet ouvrage.

Cet ouvrage présente une synthèse des enquêtes ethnobotaniques réalisées en Pays du Centre Ouest Bretagne de 2009 à 2011

par le réseau *Flora armorica*.

Patrimoine immatériel, ces savoirs sur le monde végétal évoluent et se transforment. Certaines pratiques disparaissent et tomberont dans l'oubli si nous ne continuons pas ce travail d'enquête.

Le réseau *Flora armorica* a été animé par quatre associations :

Skol Louarnig

Herborescence

Al lann gozh

Les Mémoires du Kreiz Breizh